JOHN RUTHERFURD, Esq;

OF EDGERSTON.

PQ
1985
.G5
A759
1981
v.2
SMRS

THÉATRE
D'ÉDUCATION.

TOME SECOND:

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/thatrelusage02genl

THÉATRE
A L'USAGE
DES JEUNES PERSONNES,

Par Madame la COMTESSE DE GENLIS.

Leçon commence, exemple acheve.
LA MOTTE, *Fable de l'Aigle & de l'Aiglon.*

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez M. LAMBERT & F. J. BAUDOUIN,
Imprim.-Libraires, rue de la Harpe,
près St. Côme.

M. DCC. LXXXI.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

AVERTISSEMENT.

LE ſujet de cette petite Piece n'eſt point d'invention ; on a vu à Spa, il y a trois ans, cette vertueuſe Madame Aglebert, & l'on tient ſon hiſtoire de la pauvre Aveugle elle-même. Tous les détails de cette Comédie, relatifs à Madame Aglebert & ſa famille, ſont de la plus exacte vérité ; on a conſervé juſqu'à ſon nom, ceux de ſes enfants, leur nombre, & la profeſſion de ſon mari. Il eſt vrai auſſi qu'une Dame Angloiſe, qui étoit alors à Spa, fit beaucoup de bien à cette famille reſpectable.

PERSONNAGES.

Madame AGLEBERT, *Femme d'un Cordonnier.*

JEANNETTE, *Fille aînée de Madame Aglebert.*

MARIE, *Sœur de Jeannette.*

LOUISON, *Sœur de Jeannette.*

GOTON, *vieille Fille aveugle.*

Miladi SEMUR.

FELICIE, *Dame Françoise.*

Le Pere ANTOINE, *Capucin.*

La Scene eſt aux Eaux de Spa.

L'AVEUGLE DE SPA,

COMÉDIE.

Le Conquérant eſt craint, le Sage eſt eſtimé,
Mais le Bienfaiſant charme, & lui ſeul eſt aimé.
VOLTAIRE.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente une Promenade.

Mad. AGLEBERT, JEANNETTE.

Madame AGLEBERT, *tenant un paquet.*

ARRETONS-NOUS un moment, il fait ſi beau.

Jeannette. Notre maiſon n'eſt qu'à deux pas, Maman; voulez-vous que j'y porte ce paquet qui vous embarraſſe ?

Agle. Non, non, il eſt trop lourd. C'eſt notre proviſion pour demain & Dimanche.

Jeannette. Et il n'y a que des pommes de terre !

Agle. Eh bien, Jeannette ?

Jeannette. Depuis dix-huit mois, nous ſommes aux pommes de terre pour toute nourriture.

Agle. Mon enfant, quand on eſt pauvre—

Jeannette. Maman, vous ne l'étiez donc pas il y a dix-huit mois. Nous faiſions de ſi bon pain, & des tourtes, des gâteaux.

Agle. Oh, ſi tu ſavois mes raiſons !—Mais, Jeannette, vous êtes trop jeune pour comprendre cela.

Jeannette. Trop jeune ! Je vais avoir quinze ans.

Agle. Ton cœur eſt bon, je te conterai cela quelque jour.

Jeannette. Ah, tout-à-l'heure.

Agle. Paix. J'entends du bruit, ce ſont des Dames.

Jeannette. Ah, Maman !

Agle. Quoi donc ?

Jeannette. C'eſt elle; c'eſt la Dame qui nous a donné nos habits neufs, à mes ſœurs & à moi.

Agle. Tu as été la remercier ce matin ?

Jeannette. Oui, Maman.

Agle. Eh bien, allons-nous-en. Auſſi-bien Goton, notre pauvre Aveugle, ne s'eſt

pas promenée aujourd'hui, & je parie qu'elle t'attend. Viens, tu la meneras au jardin des Capucins, où j'irai te rejoindre quand mon ouvrage ſera fini. Viens donc.

Jeannette. Je vous ſuis, Maman. (*Madame Aglebert va devant, Jeannette rallentit ſa marche. Miladi Semur & Félicie paſſent devant elle ſans la remarquer. Jeannette regarde Félicie, & dit :*) Elle ne m'a pas vue, j'en ſuis fâchée, car je l'aime bien. (*Elle court pour rejoindre ſa mere.*)

SCENE II.

Miladi SEMUR, FELICIE.

Semur. ON ne peut faire un pas ici ſans rencontrer des malheureux !----cela ſerre le cœur.

Fel. Vous êtes ſi ſenſible !—Et d'ailleurs, je crois qu'en général les Angloiſes ſont plus compatiſſantes que nous ; elles ont moins de fantaiſies, moins de coquetterie ; & la coquetterie étouffe & détruit preſque toutes les vertus.

Semur. Ce que vous me dites-là me rappelle un trait qui m'a frappée ce matin. Vous connoiſſez la Vicomteſſe de Roſelle ?

Fél. Un peu.

Semur. Je l'ai rencontrée il y a deux heures ſur la place ; un pauvre vieillard eſtropié lui demandoit l'aumône, & lui contoit que ſa famille expiroit de miſere & de faim. La Vicomteſſe l'écoutoit avec attendriſſement ; elle tira ſa bourſe de ſa poche, & alloit la lui donner, quand, par malheur, un marchand de bonnets & de plumes s'approcha d'elle. Il ouvre ſon carton ; la Vicomteſſe alors n'entend plus les plaintes du vieillard qu'avec diſtraction & froideur. Cependant, pour s'en débarraſſer, elle lui jette une petite piece de monnoie, & elle achete la boutique entiere du marchand.

Fél. Et Miladi, j'en ſuis ſûre, a conſolé le vieillard.

Semur. Ecoutez juſqu'au bout. Ce pauvre homme a ramaſſé la monnoie en s'écriant : *Ma femme & mes enfans ne mourront pas aujourd'hui !* Ce peu de mots a réveillé dans le cœur de la Vicomteſſe, des mouvements qui ſont naturellement humains & bons ; elle a rappellé le vieillard, &, après avoir rêvé un moment, elle a dit au marchand : Vendez-moi plus cher tout ce que je viens de prendre ; mais faites-moi crédit. La propoſition a été acceptée, & la bourſe donnée à l'infortuné vieillard, que la ſurpriſe & la joie ont penſé faire expirer aux pieds de ſa bienfaitrice. Aſſiſe ſous un arbre, & cachée par la charmille, j'ai pu à mon aiſe ſuivre cette ſcene intéreſſante, & elle m'a fourni la matiere d'une foule de réflexions.

Fél. Vous devez faire un voyage à Paris ;

& puiſque vous aimez les reflexions, nous vous en fournirons bien d'autres ſujets. Par exemple, vous y verrez que nous nous piquons de vous imiter ſur tous les points, à l'exception d'un ſeul, la bienfaiſance. Nous exagérons toutes vos modes, nous prenons vos uſages, vos manieres ; mais nous n'avons point encore adopté cette généreuſe coutume établie univerſellement parmi vous, de faire des ſouſcriptions pour encourager les talents, ou pour ſecourir les infortunés.

Semur. Ainſi, vous nous contrefaites plutôt que vous ne nous imitez, puiſque vous ne faites nulle mention de ce qui nous rend véritablement eſtimables, & qu'en outrant nos uſages & nos modes, vous nous tournez en ridicule.

Fél. J'eſpere qu'avec le temps vous nous communiquerez vos vertus, comme vous nous avez donné vos manieres. Mais, Miladi, pour continuer cet entretien plus à notre aiſe, voulez-vous venir ſur la montagne, nous y trouverons de l'ombre ?

Semur. Je ne le puis ; j'attends ici quelqu'un à qui j'ai donné rendez-vous.

Fél. Votre converſation ſera-t-elle longue ?

Semur. Non, je n'ai qu'un mot à dire. Ah, le voici !

Fél. Quoi ! c'eſt le pere Antoine ! Ah, je devine le motif d'un tel rendez-vous. Vous voulez être guidée dans le choix de quelque bonne action, & le vénérable pere Antoine eſt bien digne à cet égard de toute votre con-

fiance. Adieu, Miladi, je vais vous attendre sur la montagne.

Semur. Où vous trouverai-je ?

Fél. Dans le petit Temple.

Semur. J'y serai dans un quart-d'heure.

(Félicie sort.)

SCENE III.

Miladi SEMUR, le P. ANTOINE, Capucin.

Semur. CE pauvre pere Antoine, avec quelle peine il marche : quel dommage qu'il soit si vieux, il a un si bon cœur !—Bon jour, pere Antoine. Il y a une heure que je vous attends.

Ant. (*un bouquet à la main.*) Je n'ai pas voulu sortir sans apporter un petit bouquet à Miladi, & je n'avois pas une rose. Enfin, un de nos freres m'en a donné deux.—Mais ces œillets sont de mon jardin.

Semur. Ils sont superbes.

Ant. Oh, en fait d'œillets, je ne crains personne ; sans me vanter, j'ai les plus beaux œillets !—Enfin, Miladi, vous n'êtes pas encore venue voir mon jardin depuis qu'il y a des œillets !

Semur. J'irai sûrement. Mais c'est que dans votre jardin public, il y a toujours tant de monde ; et je suis si sauvage !—Ah ça, pere Antoine, parlons de nos affaires. Eh bien, m'avez-vous trouvé une famille bien pauvre & bien vertueuse ?

Ant. J'ai trouvé—ah ! Miladi, j'ai trouvé un trésor. Une femme, un mari, cinq enfants, & dans une misere !

Semur. Que fait le mari ?

Ant. Il est Cordonnier, & sa femme travaille en linge ; mais c'est une femme d'une piété, d'une vertu ! Elle est fille d'un Maître d'école ; elle lit, elle écrit, elle a eu de l'éducation pour son état.—Et puis, si vous saviez la charité dont ces gens-là sont capables, & la bonne œuvre qu'ils ont faite. Ah ! Madame, ils méritent bien vos cinquante louis.

Semur. Vous me comblez de joie, mon pere ; eh bien ?

Ant. Oh, c'est une longue histoire. D'abord le mari s'appelle Aglebert.—Mais voulez-vous venir chez eux ? Il faut voir cela, pour le croire.

Semur. Ecoutez, revenez ici dans deux heures, nous irons ensemble chez ces bonnes gens ; mais, en attendant, dites-moi leur histoire en deux mots.

Ant. En deux mots !—Il me faudroit plus de trois quarts-d'heure pour le simple préambule ; & puis d'ailleurs, je n'ai jamais rien su dire en deux mots.

Semur. Je m'en apperçois. Eh bien, mon

Pere, à ce soir. J'entends du monde qui vient vers nous, & nous serions interrompus.

Ant. Et de mon côté, j'ai quelques petites affaires ; mais à sept heures je serai ici.

Semur. Et vous m'y trouverez. Adieu, P. Antoine.

Ant. (*fait quelques pas & revient.*) Miladi, vous viendrez voir mes œillets, n'est-ce pas ?

Semur. Oui, pere Antoine, je vous le promets ; vous y pouvez compter.

Ant. Oh ! c'est que ce sont les plus honnêtes gens !

Semur. Quoi, vos œillets ?

Ant. Non, je parlois de ces bons Agleberts. C'est une famille de Dieu. (*Il fait quelques pas, revient encore, & dit d'un air de confidence :*) J'en ai un panaché rouge & blanc, qui est unique dans Spa.

Semur. J'irai le voir demain sûrement.

Ant. (*en s'en allant.*) Adieu, Miladi ; quelle bonne action vous ferez ce soir !—(*Il sort.*)

Semur. Les Agleberts & les œillets font une singuliere confusion dans sa tête. Soulager les pauvres & cultiver ses fleurs, voilà son bonheur & ses plaisirs. Les goûts simples accompagnent presque toujours les grandes vertus. Mais il faut que j'aille retrouver Félicie.—Ah ! la jolie petite fille !

SCENE IV.

Miladi SEMUR, JEANNETTE, GOTON, MARIE.

JEANNETTE, *conduisant Goton dans le fond du Théâtre, s'y arrête avec elle, & s'assied sur un banc. Marie, sa sœur, s'avance pour regarder Miladi.*

Marie. NON, ce n'est pas elle.

Semur. (*la regardant.*) Elle est charmante———Approchez-vous, ma petite ; que cherchez-vous ?

Marie. (*faisant la révérence.*) C'est que ——je vous ai pris pour une Dame bien bonne, & qui est aussi bien aimable, & je me suis trompée.

Semur. Mais, je suis peut-être aussi bonne que votre Dame !

Marie. (*secouant la tête*) Oh !

Semur. Vous n'en croyez rien ?

Marie. Cette Dame m'a donné un habit.

Semur. Ah ! cela est différent---Est-ce celui que vous portez ?

Marie. Oui, Madame; & puis encore un beau bonnet, que je mettrai Dimanche. Et ma ſœur Jeannette, & ma ſœur Louiſon ont auſſi des habits neufs.

Semur. Et toujours de la bonne Dame?

Marie. Vraiment oui.

Semur. Comment s'appelle-t-elle?

Marie. Je ne l'ai jamais vue que ce matin, je ne me ſouviens plus de ſon nom; mais elle eſt Françoiſe, & elle loge *au Prince Eugene.*

Semur. Ah! c'eſt Félicie---Et vos ſœurs, ſont-elles auſſi jolies que vous?

Marie. Tenez, v'là Jeannette là-bas.

Semur. Cette jeune fille aſſiſe qui tricote?

Marie. Juſtement.

Semur. Avec qui eſt-elle?

Maria. Avec Goton, notre Aveugle.

Semur. Qu'eſt-ce que c'eſt que votre Aveugle?

Marie. Dame, notre Aveugle, comme dit ma mere, que nous promenons, que nous conduiſons. Moi, je ne la mene que depuis trois mois, parce que j'étois trop petite; encore à préſent on ne me permet pas de la conduire dans les rues, à cauſe des embarras.

Semur. C'eſt ſans doute une de vos parentes?

Marie. Oui, parente, peut-être bien. Je ne ſais pas; mais ma mere l'aime autant que nous; car elle l'appelle quelquefois ſon ſixieme enfant.

Semur. C'eſt bien fait d'avoir ſoin de ſes

parents, ſur-tout quand ils ſont infirmes--- -- Comment vous nommez-vous ?

Marie. Marie, pour-vous obéir.

Semur. Eh bien, Marie, venez me voir demain matin. Je demeure ſur la chauſſée, à la grande maiſon neuve ; & amenez-moi votre Aveugle, je ſerai bien-aiſe de faire connoiſſance avec elle.

Marie. Oh ! Goton eſt une bien bonne fille.

Semur. Adieu, Marie, à demain-----(*Elle ſort.*

SCENE V.

MARIE, JEANNETTE, GOTON.

Marie. VOILA encore une bonne Dame --- Je parie qu'elle fera faire un habit à Goton ; elle aime les Aveugles, j'ai vu cela------ J'en ſuis bien-aiſe. Allons, je garderai mon beau tablier, ſans cela je l'aurois donné à Goton——Ah ! la v'là qui vient ---Elles veulent ſavoir ce que la Dame m'a dit.

Jeannette. Marie, dis-nous donc quelle eſt cette belle Dame à qui tu parlois-là ?

Marie. N'eſt-ce pas qu'elle eſt belle ? Elle demeure ſur la chauſſée ; j'irai demain, je lui menerai Goton.

Jeannette. Non, pas toute seule, il y a trop de rues.

Marie. Si fait, dans les rues aussi. La belle Dame a dit que je suis plus grande qu'il ne faut pour cela. Elle s'y connoît bien, peut être.

Got. Marie, vous n'êtes pas assez forte pour me soutenir.

Marie. Oh que si---Mais c'est que vous aimez mieux Jeannette que moi----cela n'est pas juste.

Got. Hélas ! mes enfants, je vous aime également ; vous êtes tous si charitables !

Jeannette. Eh, bien, Marie, je conduirai seulement Goton dans les rues, & je n'entrerai point chez la Dame.

Marie. Non, non, tu viendras avec nous ; ne sois pas fâchée ; mais le long du chemin Goton s'appuyera aussi sur moi. Qu'elle me le promette, & je serai contente.

Goton. Oui, Marie, oui, ma fille----pauvres enfants ! Dieu vous bénira tous.

Marie. A propos, Goton, êtes-vous notre parente ? La Dame me l'a demandé, & je n'ai su que répondre.

Goton. Hélas ! je ne vous suis rien, & je vous dois tout---Mais le Ciel vous récompensera.

Marie. Qu'est-ce que vous nous devez donc, Goton ?———Est-ce que cela nous coûte de vous soigner ? C'est de si bon cœur. Ah ! que je voudrois être tout-à-fait grande pour vous habiller, vous servir & vous conduire, comme font ma mere & Jeannette.

Jeannette. (*bas à Marie.*) Tais-toi donc, tu la chagrines ; je crois qu'elle pleure.

Marie. (*passant de l'autre côté de Goton, & lui prenant la main.*) Goton, ma chere Goton, eſt-ce que j'ai dit quelque choſe de mal ? eſt-ce que vous êtes fâchée ?

Goton. Au contraire, mes chers enfants ; vos bons cœurs me font oublier tous mes maux.

Marie. Ah, que nous ſommes donc heureuſes !——Mais j'entends la voix de ma mere, c'eſt elle avec Louiſon.

SCENE VI.

MARIE, JEANNETTE, GOTON, Madame AGLEBERT, LOUISON.

Agle. LES voilà——Jeannette, nous te cherchions ; allons, il eſt temps de rentrer.

Jeannette. Oh, Maman, ſi vous nous permettiez de travailler ici encore une demi-heure.

Agle. Eh bien j'y conſens. Marie, vas me chercher mon rouet, & apporte auſſi de l'ouvrage pour toi. (*Marie ſort.*)

Lou. Et pour moi, Maman ?

Agle. Tu resteras auprès de Goton, au cas qu'elle ait besoin de quelque chose; tu feras ses commissions. Il faut t'accoutumer à être serviable comme tes sœurs. Allons, asseyons-nous. (*Elle tire un banc; elle s'assied; elle prend Goton par la main, & la fait mettre entre elle & Jeannette.*)

Lou. (*à Jeannette.*) Ma sœur, donnez-moi votre place, il faut que je sois-là pour servir Goton.

Agle. Mets-toi à terre auprès d'elle.

Lou. A la bonne heure. (*Elle se met à genoux aux pieds de Goton.*)

Jeannette. Ah, vlà votre rouet, Maman. (*Marie donne le rouet à sa mere, qui se met à filer; Jeannette tricote; Marie s'assied sur une grosse pierre qui est dans le coin près du banc à côté de sa mere, elle ourle un mouchoir, & Louison tire de la poche de son tablier des violettes, & fait un bouquet.*)

Agle. (*après un moment de silence.*) Marie, ton pere est-il rentré?

Marie. Non, ma mere.

Jeannette. N'est-il pas allé aux Capucins?

Agle. Oui, pour parler au pere Antoine.

Marie. Oh! le pere Antoine, qu'il a de beaux œillets!

Lou. (*d'un ton pleureur.*) Ah, Goton, vous avez jetté toutes mes violettes par terre en vous retournant.

Got. Pardon, mon enfant——Je ne pouvois les voir!

Lou. (*pleurant toujours.*) Mon Dieu, mes violettes !

Agle. Qu'eſt-ce que c'eſt donc que cela, petite-fille ?

Lou. Dame, elle a jetté mes violettes—elle n'a qu'à les ramaſſer, & cela auſſi——— (*Elle jette avec dépit le bouquet qu'elle avoit commencé.*)

Jeannette. Fi donc, Louiſon.

Agle. Louiſon, venez ici. (*Louiſon ſe leve, Madame Aglebert la prend entre ſes jambes.*) Louiſon, vous êtes donc fachée contre Goton ?

Lou. Mais oui, elle a jetté mes violettes.

Agle. Nous parlerons de cela tout-à-l'heure. Mais auparavant prenez mon rouet, & portez-le à la maiſon.

Lou. Volontiers, Maman——Ah, il eſt trop lourd, je ne peux ſeulement pas le ſoulever.

Agle. Eh bien, Louiſon, je ne t'aime plus, puiſque tu ne peux pas porter mon rouet.

Lou. (*pleurant.*) Mais, Maman, je n'en ai pas la force, eſt-ce que c'eſt ma faute ?

Agle. Tu trouves donc que j'ai tort de t'en vouloir pour cela ?

Lou. Oh, oui, Maman, vous avez tort. Et puis vous ſavez bien que je ſuis trop petite pour porter ce vilain grand rouet.

Agle. C'eſt vrai cela, que je le ſavois. Et toi, ne ſais-tu pas que Goton eſt aveugle ? pouvoit-elle voir tes fleurs ? & pouvoit-elle t'aider à les ramaſſer ?

Lou. Eh bien, j'ai eu tort de pleurer, & de me dépiter contre elle.

Agle. N'eſt-elle pas aſſez malheureuſe, la pauvre fille, de n'y voir goutte, d'être aveugle de naiſſance ?

Got. (*prenant la main de Madame Aglebert.*) Ah, Madame Aglebert, je ne ſuis pas malheureuſe ; non, votre bonté, votre charité ———

Agle. Ne parlez point de cela, ma chere fille—Ecoute, Louiſon, ſi tu ne regardois pas Goton comme ta ſœur, moi, je ne te regarderois plus comme mon enfant.

Lou. J'aime bien Goton, mais pourtant elle n'eſt pas ma ſœur.

Agle. Le bon Dieu fit tomber cette pauvre fille, ſans ſecours, dans mes mains ; n'étoit-ce pas me dire : Vlà encore un ſixieme enfant que je te donne ?

Jeannette. Ah oui, c'étoit tout de même.

Marie. Je comprends cela auſſi, moi.

Agle. Louiſon le comprendra de même avec le temps. Il faut bien que le bon cœur vienne avec la raiſon. Mes chers enfants, il n'y a pas de contentement ſans un bon cœur, je vous le répete, ſouvenez-vous-en. Votre pere & moi, nous avons bien travaillé, nous avons eu bien de la peine ; mais en faiſant toujours ſon devoir, la vie paſſe ſi doucement : & puis une bonne action conſole de dix ans de fatigues & de chagrins.

Marie. Ma mere, j'entends, je crois, des Dames qui viennent.

Agle. Eh bien, allons-nous-en.

Jeannette. Maman, Maman, c'eſt la Dame Françoiſe.

Agle. N'importe, rentrons. Allons, range ce banc. *(Elles se levent toutes.)*

SCENE VII.

MARIE, JEANNETTE, GOTON, LOUISON, Mad. AGLEBERT, Miladi SEMUR, FELICIE.

Semur. LE pere Antoine n'eſt point encore ici—Ah ! voila les jeunes filles dont nous parlions tout-à-l'heure.

Fél. (à Jeannette.) Eſt-ce là votre mere ?

Agle. (faiſant la révérence.) Oui, Madame——& je comptois aller demain remercier Madame de ſes bontés pour mes enfants. J'ai eu tant d'ouvrage hier & aujourd'hui.

Fél. Cette fille aveugle eſt de votre famille, ſans doute ?

Agle. Non, Madame.

Got. Non ; mais c'eſt tout de même.

Agle. Jeannette, prends mon rouet——Retirons-nous, de peur d'importuner ces Dames.

Semur. Non, reſtez, je vous prie—J'aurois encore quelque choſe à vous dire. *(bas à Félicie.)* Il ſemble qu'elle craigne nos queſtions ſur cette Aveugle. Cela eſt ſingulier.

Fél. (*bas à Miladi.*) J'ai fait la même remarque. (*Haut à Madame Aglebert.*) Quel eſt votre état, votre métier ?

Agle. Je file & je travaille en linge.

Semur. Et votre travail ſuffit-il pour la ſubſiſtance de votre famille ?

Agle. Oui, Madame, nous avons de quoi vivre.

Fél. Cependant, le jour où je rencontrai vos filles ſur la montagne d'Annette & Lubin, je fus auſſi frappée du malheur qu'annonçoit leur habillement, que de leurs jolies figures.— Et vous-même ne paroiſſez pas dans un état plus heureux.

Agle. Il eſt vrai que nous ne ſommes pas riches ; mais nous ſommes contents.

Semur. (*à Félicie.*) Ne vous intéreſſe-t-elle pas ?

Fél. Au-delà de l'expreſſion.—(*A Madame Aglebert.*) Vous avez-là trois charmantes petites filles.—(*Elles ſont toutes trois la révérence.*) Avez-vous d'autres enfants ?

Agle. Encore deux garçons, grace à Dieu.

Got. Et moi, qui ſuis entiérement à ſa charge.

Agle. Ah, Goton !

Semur. Comment ?

Got. C'eſt à ces honnêtes gens que je dois tout. Cette famille d'Anges me loge, me nourrit, m'habille, me ſert, moi, pauvre fille infirme, ſouvent malade, toujours inutile. Je trouve en eux un pere, une mere, des ſœurs, des freres, des domeſtiques ; car ils ſont tous d'accord pour faire le bien, tous également

bons, également charitables. Ah, Mesdames, oui, ce sont des Anges, de vrais Anges que vous voyez devant vous.

Fél. Quoi! se peut-il?——O Ciel!

Semur. La surprise & l'attendrissement me rendent immobile.

Agle. Eh, mon Dieu! ce que nous avons fait étoit bien naturel.—Cette bonne fille n'avoit aucune ressource; nous pouvions la consoler, la secourir; étoit-il possible de l'abandonner?

Marie. (*bas à Jeannette.*) Pourquoi donc est-ce que cela fâche tant ces Dames? Vois donc comme elles pleurent.

Jeannette. C'est qu'elles sont surprises de cela: il n'y a pas de quoi pourtant.

Fél. Ah! sachons tous les détails d'une histoire si touchante.

Semur. (*à Madame Aglebert.*) Comment cette pauvre fille est-elle tombée entre vos mains?

Got. Nous logions dans la même maison; une vieille tante, qui avoit soin de moi, vint à mourir; je vivois de son petit travail; je perdis avec elle tout moyen de subsister. Je tombai malade, cette chere bonne femme vint me voir; elle commença par me veiller, me payer un médecin, me faire mon bouillon, enfin me servir de garde. Je guéris; alors elle me prit chez elle, où je suis, depuis deux ans, traitée comme la fille aînée de la maison.

Fel. (*embrassant Madame Aglebert.*) O femme incomparable, avec une telle ame, dans quel état le sort vous a-t-il placée!

Semur. Que je l'embraſſe auſſi.

Agle. Eh, Meſdames, vous me rendez confuſe.

Semur. (*a Madame Aglebert.*) Dites-nous votre nom, que nous connoiſſions ce nom reſpectable, qui jamais ne s'effacera de notre ſouvenir.

Aglé. Je m'appelle Catherine Aglebert.

Semur. Aglebert !—Mais c'eſt d'elle dont le Pere Antoine m'a parlé.—Connoiſſez-vous le Pere Antoine ?

Agle. Oui, Madame, il eſt venu aujourd'hui chez nous, & ce ſoir il a envoyé chercher mon mari. Mais je ne ſais ce qu'il lui veut.

Got. Je l'ai vu hier au jardin des Capucins, il m'a queſtionnée, & je lui ai conté mon hiſtoire.

Fél. Mais cette hiſtoire, comment n'eſt-elle pas ſue de tout ce qui habite Spa ? Comment tant de bienfaiſance & de vertus ont-elles pu juſqu'ici reſter inconnues ?

Got. Parce que jamais M. & Madame Aglebert n'en ont parlé ; que d'ailleurs je ſuis ſouvent malade, que par conſéquent je garde la maiſon une partie de l'année, & que Jeannette qui me conduit, me mene, par ordre de ſa mere, preſque toujours dans les promenades les moins fréquentées ; & quand elle voit venir du monde, elle me fait prendre un autre chemin. Ce n'eſt que lorſqu'elle eſt bien preſſée d'ouvrage, qu'elle me mene au jardin des Capucins, qui eſt près de chez nous ; & cela n'eſt arrivé que trois ou quatre fois.

Semur. (*à Félicie.*) Voilà donc la vertu

dans tout ſon éclat. Nous jouiſſons donc du bonheur inexprimable de la contempler, de la découvrir dans toute ſa pureté ; ſimple, ſublime, naturelle, ſans vanité, ſans oſtentation, & trouvant en elle ſeule & ſa gloire & ſa récompenſe.

Fél. Ah, qui peut la voir ainſi ſans l'adorer ! Qui peut regarder cette femme, ſans éprouver un ſentiment délicieux de reſpect & d'admiration !

Semur. Et cette réunion de volontés, cet accord pour le bien dans une famille entiere ! —Et cette fille, l'objet touchant & vertueux de tant de bienfaits, comme elle ſait exprimer ſa reconnoiſſance, comme elle eſt pénétrée de tout ce qu'elle doit reſſentir !—Non, rien ne manque à ce tableau raviſſant.

Marie. Ah, Maman, je crois que vlà le Pere Antoine.

Lou. J'en ſuis bien-aiſe, car il me donne toujours de la violette.

Semur. Reſtez, Madame Aglebert, & tout-à-l'heure vous nous conduirez chez vous.

Agle. Madame—

SCENE VIII & derniere.

MARIE, JEANNETTE, GOTON, LOUISON, Mad. AGLEBERT, Miladi SEMUR, FELICIE, le Pere ANTOINE.

Semur. VENEZ, venez, Pere Antoine, je crois avoir découvert ce tréſor dont vous m'avez parlé.

Ant. Eh juſtement, la voilà. C'eſt Madame Aglebert. Eh bien, Miladi, vous ſavez donc ſon hiſtoire ?

Semur. Je ſais tout.

Ant. (*à Mad. Aglebert.*) Madame Aglebert, à préſent connoiſſez & remerciez votre bienfaictrice. Miladi Semur vouloit donner cinquante louis à la famille la plus vertueuſe de Spa, & ſon choix tombe ſur la vôtre.

Got. (*levant les mains au Ciel.*) O mon Dieu !

Agle. Cinquante louis !—Non, Madame, c'eſt trop ; il y a encore bien des honnêtes gens dans Spa, & plus pauvres que nous. Ma voiſine Marianne Sauvard eſt une ſi brave femme, & dans une miſere !

Semur. Eh, bien j'aurai ſoin auſſi de Marianne Sauvard, je vous le promets.—Le P.

Antoine vous donnera ce soir cinquante louis, & j'en ajoute encore cent pour la dot de Jeannette.

Agle. Oh, Madame, c'eſt trop—en vérité, c'eſt trop.

Got. Ah, Dieu! eſt-il poſſible?— Où eſt-elle, cette Dame ſi bonne, que je puiſſe embraſſer ſes genoux.—Jeannette — où eſt-elle? (*Jeannette l'amene aux pieds de Miladi.*)

Fél. Pauvre fille, qu'elle eſt touchante!— Et vous, Miladi, que vous devez être heureuſe!

Got. (*prenant la robe de Miladi.*) Eſt-ce là elle?

Semur. (*lui tendant la main.*) Oui, mon enfant.

Got. (*ſe jettant à ſes pieds.*) Ah, Madame, je vous bénirai tous les jours de ma vie. Vous faites la fortune de cette famille reſpectable; mais vous faites encore plus pour moi. Je vous dois leur contentement; & le ſeul bonheur que la pauvre Goton puiſſe trouver ſur la terre, c'eſt de ſavoir ces dignes gens auſſi heureux qu'ils méritent de l'être. Je n'ai donc plus rien à deſirer, & à préſent je mourrai ſatisfaite.

Semur. (*la relevant & l'embraſſant.*) Ah, je conçois votre bonheur, & j'en jouis avec tranſport.

Agle. Nous prierons tous le Ciel pour vous, Madame, tant que nous vivrons.

Jean. Oh pour cela oui.

Marie. Et de bien bon cœur.

Lou. Et moi auſſi.

Semur. Demandez-lui qu'il me conſerve une ame ſenſible ; vous me faites connoître que c'eſt le don le plus précieux que ſa bonté puiſſe accorder.

Ant. Miladi, je viens de paſſer devant le Wauxhall, l'on y danſe & l'on y joue ; mais je parie que les plaiſirs des gens qui y ſont, ne valent pas ceux que vous venez de goûter.

Fél. Ah, qu'on doit les plaindre, ſi le bonheur dont nous venons de jouir leur eſt inconnu !

Semur. Allons chez Madame Aglebert, je meurs d'envie de voir ſon mari.

Agle. Oh, Madame, que vous êtes bonne ; mais c'eſt que nous logeons ſi haut !—

Semur. Ah, venez, conduiſez-nous ; avec quel plaiſir je vais entrer dans cette petite maiſon qui renferme tant de vertus !

Agle. Mon Dieu, Pere Antoine, parlez donc pour nous ; je ſuis ſi ſurpriſe, ſi ſaiſie, que je ne ſais comment m'exprimer.

Ant. Allez, allez, le cœur de Miladi ſaura lire dans les vôtres.—Mais, Madame Aglebert, il faut que vous m'obteniez une grace de Miladi, celle de venir voir mon jardin en ſortant de chez vous.

Semur. Cela eſt trop juſte, & je m'y engage.

Ant. Miladi, vous méritez bien le plus bel œillet qui ſoit dans la ville, &—vous l'aurez ce ſoir.

Agle. Si j'oſois offrir mon bras à ces Dames.

Semur. Volontiers, ma chere Mad. Aglebert.

Agle. Jeannette & Marie, prenez garde à Goton.

Fél. Allons, ne perdons point de temps, allons voir l'homme digne d'avoir une telle femme & de tels enfants. (*Elles ſortent avec le P. Antoine ; Goton & les trois petites filles les laiſſent paſſer devant.*)

Got. Cette vertueuſe Dame, que Dieu la comble de ſes bénédictions !

Marie. Comme elle eſt aimable !

Lou. Comme elle eſt belle !

Jeannette. Et ſeroit-il poſſible de n'être pas belle quand on eſt auſſi bonne !—Les v'la paſſées. Allons, ſuivons-les.—Oh, mon pere ! que je ſerai aiſe de voir ſa joie !

F I N.

LA
COLOMBE,
COMÉDIE
EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

ROSINE.

AMELIE, *Sœur de Rosine.*

ZELIS, *Amie de Rosine & d'Amélie.*

COLIN, *Jardinier.*

La Scene est dans une Maison de campagne.

LA COLOMBE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un Jardin.

ROSINE, AMELIE, COLIN.

(*La toile se leve, & l'on voit Amélie auprès d'un arbre, & tenant une colombe contre son sein; Rosine tient une corbeille de fleurs, & considere sa Sœur en rêvant; elle est appuyée sur un oranger; Colin arrose l'oranger.*)

ROSINE, (*après un moment de silence.*)

ELLE ne songe qu'à sa colombe!

Amé. Pauvre petite colombe, comme elle

reſte-là ſur mon cœur ! Comme elle eſt douce & tranquille ! Que je l'aime ! (*Elle la baiſe.*)

Roſ. (*hauſſant les épaules.*) Cela eſt touchant !

Amé. Colin, avez-vous mis du grain & de l'eau dans la voliere ?

Col. Oui, Mademoiſelle.

Amé. Tenez, portez-y ma colombe ; mais prenez bien garde de lui faire du mal !—Doucement donc, vous allez la bleſſer—là, fort bien, délicatement, comme cela. Attendez, Colin ; que je lui diſe adieu !—(*Elle la baiſe encore & la careſſe.*) Charmante petite créature ! Allez, Colin.—*Colin ſort avec la colombe.*)

SCENE II.

ROSINE, AMELIE.

Roſ. EN VÉRITÉ, ma ſœur, je vous admire, de pouvoir ainſi, à votre âge, vous occuper d'un oiſeau !

Amé. Mais, moi, je ne critique pas votre goût pour les fleurs ; pourquoi, Roſine, vous moquez-vous de ma colombe ?

Ros. Ah, quelle différence ! Les fleurs ne sont pour moi qu'un simple amusement, & votre triste tourterelle est pour vous l'objet d'un sentiment très-vif, très tendre.

Amé. Très-vif !—très-tendre !—quelle folie !—Mais, après tout, une colombe douce, sensible, est plus faite pour intéresser qu'une rose.

Ros. Aussi vous sacrifierois-je sans peine toutes mes roses, mes orangers, mon lilas blanc, & jusqu'au myrthe charmant que Zélis m'a donné ; & vous, Amélie, vous ne pourriez vous résoudre à me donner votre colombe.

Amé. Que signifient ces reproches ?—Depuis quand, Rosine, doutez-vous de mon amitié ? S'est-elle jamais démentie ?

Ros. Ah, je m'entends.

Amé. Pour moi, je ne vous comprends pas.

Ros. Changeons d'entretien.—Zélis arrive aujourd'hui.

Amé. Après six mois d'absence, qu'il me sera doux de la revoir !

Ros. Oh ! je n'en doute pas ; car, s'il faut expliquer ma pensée, vous n'avez jamais rien aimé comme Zélis.

Amé. (*souriant.*) Le croyez-vous, ma sœur ?

Ros. Oui, pas même votre colombe.—

Amé. Je me rappelle qu'autrefois vous eûtes l'injustice de croire que je vous préférois Zélis ; mais, depuis son départ, vous me paroissiez entiérement guérie de cette prévention.—Quand vous m'en assuriez, vous me trompiez donc, ma sœur ?

Roſ. Je ne vous tromperai jamais, Amélie; mais je vous aime trop pour n'être pas ſouvent inquiete, agitée, & peu d'accord avec moi-même.—Vous êtes ma ſeule & véritable amie, & je ne puis ſouffrir qu'une autre partage avec moi votre confiance & votre tendreſſe.

Amé. Vous méritez l'une & l'autre, & vous êtes ma ſœur; ainſi quand Zélis auroit toutes les qualités qui m'attachent à vous, je vous aimerois toujours mieux qu'elle.

Roſ. Parce que je ſuis votre ſœur! Ah, que cela eſt froid!

Amé. Mais comptez-vous pour rien le nœud ſi doux qui nous unit, ces liens ſacrés du ſang qui nous font un devoir de nous chérir?

Roſ. Ainſi donc vous ne m'aimez que par devoir?

Amé. Non, mais ce devoir me rend ma tendreſſe plus chere.

Roſ. Oh! que nous ſentons différemment! Mais quelqu'un vient.

Amé. C'eſt peut-être Zélis!

Roſ. En effet, je crois reconnoître ſa voix.

Amé. (*Elle court au-devant de Zélis.*) Ah! c'eſt elle ſûrement.

Roſ. Quelle joie!—Quels tranſports!—— Que feroit-elle de plus pour moi!—Allons, contraignons-nous.

(*Amélie & Zélis reviennent en ſe tenant ſous le bras.*)

SCENE III.

ROSINE, AMELIE, ZELIS.

Zél. OU eſt-elle donc ?

Amé. La voilà. (*Roſine fait quelques pas, Zélis court à elle & l'embraſſe.*)

Zél. Roſine, Amélie, quel bonheur pour moi de me retrouver avec vous !

Roſ. Croyez que mon cœur le partage.

Amé. & *Roſ.* Nous ne vous attendions que ce ſoir.

Zél. Oh ! nous ſommes venues ſans nous arrêter.—Ma mere avoit tant d'impatience de revoir la vôtre ; car elle l'aime comme nous nous aimons. Pendant qu'elles ſont enfermées enſemble, cauſons en liberté : on a tant de choſes à ſe dire après une abſence auſſi longue !

Amé. D'abord vous nous conterez vos voyages.

Zél. Oh, ce ſera le ſujet de plus d'un entretien.

Roſ. Combien avez-vous fait de lieues ?

Zél. J'en ai fait le calcul ſur mon journal. —Je vais vous le dire, attendez.—Il y a d'ici à Paris quarante lieues. Quarante lieues pour aller, quarante lieues pour revenir, cela fait quatre-vingt lieues.

Roſ. & *Amé.* (*enſemble.*) Vous avez fait quatre-vingt lieues ?

Zél. Tout autant.

Roſ. Cela eſt prodigieux !

Amé. Quatre vingt lieues en ſix mois ? Vous devez bien être fatiguée ?

Zél. Non, pas trop.

Roſ. Ah ça, parlez-nous donc un peu de Paris. Comment l'avez-vous trouvé ?

Zél. Oh ! je l'ai trouvé — bien bruyant — c'eſt un train !

Amé. Vous avez vu les Tuileries, l'Opéra ?

Zél. Oui. Mais je n'aime pas l'Opéra, il y fait trop chaud ; & puis l'on eſt enfermé là comme dans une priſon. Il n'y a que les Demoiſelles qui chantent & qui danſent, qui ſoient aux bonnes places.

Roſ. Et les Tuileries !—On dit que c'eſt une ſi belle promenade.

Zél. Pas trop. De grandes allées toutes droites, un grand rond d'une eau ſale !—Et puis pas une fleur. Imaginez-vous que j'y ai cherché tout un jour de la violette, ſans en trouver un ſeul brin.

Roſ. Oh j'aime mieux notre allée de Saules ſur le bord de la riviere.

Zél. Et moi auſſi, je vous aſſure.

Amé. Voyez un peu comme les voyageurs mentent, avec tous leurs beaux récits des Tuileries !

Zél. Moi, qui ſuis vraie, vous pouvez m'en croire, le ſéjour que nous habitons vaut mille fois mieux que Paris. Ici l'air eſt ſi pur, ſi parfumé — la campagne ſi fleurie, ſi riante !—

J'étois triſte à Paris ; toujours des murs, des maiſons, point de verdure au mois de Juin ; ſi vous ſaviez comme cela ſerre le cœur !

Ros. Oh, je l'imagine facilement.

Amé. Vous ſerez donc bien-aiſe de revoir toutes nos anciennes promenades ?

Zél. Oh demain je me leve avec le jour—Mais par où commencerons-nous ?

Ros. Nous irons à la prairie.

Zél. Oh, la prairie !———Que j'y ſauterai de bon cœur——Ah, j'oublios de vous dire———Il eſt défendu de ſauter aux Tuileries.

Amé. & Ros. Bon !

Zél. Oui, réellement défendu——Il faut s'y promener d'un pas bien grave, comme cela—*(Elle ſe promene avec une gravité ridicule.)*

Ros. Ah, juſte ciel, quel pays !——J'eſpere que je n'y voyagerai jamais.

Zél. Oh, vous en verrez bien d'autres, quand je vous lirai mon Journal——Vous y trouverez le détail de tout ce que j'ai ſouffert.

Amé. Ah, mon Dieu !

Zél. Et cela dès le lendemain de mon arrivée à Paris.

Ros. Comment donc ?

Zél. Le premier jour on m'arracha deux dents ; le lendemain on me mit deux mille papillotes ; le troiſieme on m'eſſaya un corps qui m'étouffoit ; & le huitieme——Ah, ce fut-là le vrai ſupplice.

Amé. Réellement vous m'inquiétez.

Zél. Le huitieme on me mena au bal.

Ros. Comment ce n'eſt que cela ; mais je me faiſois du bal une idée délicieuſe.

Zél. Ah, juſte Ciel ! dans quelle erreur vous étiez——La préparation ſeule en dégoûteroit pour la vie——Si vous ſaviez ce que c'eſt qu'une toilette pour le bal, c'eſt la choſe la plus douloureuſe, & en même-temps la plus comique.

Ros. Ah, contez-nous donc cela.

Zél. Moi, j'étois charmée d'aller au bal—Hélas ! je ne le connoiſſois pas. On m'avoit ſeulement parlé de danſes & de collations, je n'en avois pas demandé davantage, & j'attendois le jour du bal avec impatience ; enfin il arrive, & l'on me dit qu'on va m'habiller en Bergere.

Amé. En Bergere ? L'habit du moins étoit bien choiſi ; il doit être commode pour danſer.

Zél. Oui, commode, joliment. Ils ont à Paris une drôle d'idée des Bergeres, vous allez voir. D'abord on commence par m'établir ſur la tête un énorme couſſin.

Ros. Un couſſin ?

Zél Oui. Ils appellent cela *une tocque*—Et puis on attache cette tocque avec de grandes épingles longues comme le bras ; enſuite on mit là-deſſus je ne ſais combien de faux cheveux.

Amé. De faux cheveux ? Et vous en avez de ſi beaux !

Zél. N'importe, il faut de faux cheveux ; ils aiment tant l'art, qu'ils l'employent même quand il n'eſt bon à rien, & très-ſouvent quand il enlaidit : c'eſt ainſi qu'avec leur mau-

dit *hérisson*, ils me firent une tête monstrueuse ——Et par-dessus cela on plaça un grand chapeau ; & par dessus le chapeau, de la gaze & des rubans ; & par-dessus les rubans, un boisseau de fleurs ; & par-dessus les fleurs, une demi-douzaine de plumes, dont la plus petite avoit au moins deux pieds de hauteur.

Ros. Mais finissez donc, vous exagérez, ma chere Zélis ; comment pouviez-vous avoir la force de porter tout cela ?

Zél. Aussi étois-je accablée sous le faix ; je ne pouvois ni remuer, ni tourner la tête ; car le moindre mouvement me faisoit perdre l'équilibre & m'entraînoit——Ensuite on m'habilla, on me mit mon corps neuf, qui me serroit à m'ôter la respiration ; on me passa une *considération*.

Amé. Qu'est-ce que c'est que cela ?

Zél. C'est une espece de panier rempli de crin, & fait avec du fer, & excessivement lourd : on me para d'un habit tout couvert de guirlandes, & puis on me conduisit au bal ; & l'on me dit : *Prenez garde d'ôter votre rouge, de vous décoëffer, & de chiffonner votre habit, & divertissez-vous bien.*

Ros. Ah, pauvre malheureuse !—Et pûtes-vous danser ?

Zél. Hélas ! je pouvois à peine marcher.

Amé. Cependant on vous lâcha dans le bal ?

Zél. Oh ! vous n'y êtes pas. On m'établit sur une banquette, où l'on m'ordonna d'attendre qu'on vînt me prier. J'attendis longtemps ; j'avois l'air si triste & si malheureux,

que perſonne ne s'aviſoit de penſer que j'euſſe la moindre envie de danſer. A la fin pourtant je fus priée ; mais la place étoit priſe, & je revins à ma banquette.

Ros. Comment, la place étoit priſe ?

Zél. Et vraiment oui ; à ces bals les Demoiſelles qui courent le mieux ſont celles qui danſent le plus ; elles vont retenir leurs places.

Amé. Comment ! il n'y en pas pour tout le monde ?

Ros. Mais d'ailleurs, cela eſt bien impoli d'empêcher les autres de danſer.

Zél. Oh ! j'ai trouvé au bal des Demoiſelles qui étoient bien pis qu'impolies ; car elles étoient cruelles ; elles ſe moquoient de . . . air ſouffrant & embarraſſé ; elles me regardoient de la téte aux pieds avec une mine —— une vilaine mine, je vous aſſure. Et puis elles rioient entr'elles & aux grands éclats.

Amé. Fi donc. Eh bien, de tout ce que vous nous avez conté, voilà ce que conçois le moins.

Zél. J'étois ſans doute ridicule ; mais j'avois l'air timide & mal à mon aiſe ; n'auroient-elles pas dû me plaindre & m'excuſer ?

Ros. Oh bien, s'il en vient jamais ici avec leurs tocques, leurs conſidérations, leurs perruques & leur rouge, je me moquerai d'elles auſſi, & je les défierai à la courſe ; nous verrons ſi elles pourront m'atteindre, & ſi elles ſauteront un foſſé mieux que moi.

Amé. Non, ma ſœur, n'imitons jamais ce que nous condamnons ; être l'objet d'une mo-

querie, eſt un petit malheur ; & c'en eſt un grand de ſe livrer à ce penchant dangereux, puiſqu'on prouve par-là qu'on eſt injuſte & cruel.

Ros. Il eſt triſte pourtant qu'il faille être l'opprimé, pour avoir le beau rôle.

Amé. Oui, mais l'opprimé, dans ce cas, gagne l'intérêt de tous les bons cœurs ; comptez-vous cela pour rien ?

Ros. Oh, non ; car j'aimerois mieux le ſuffrage d'Amélie, que les applaudiſſements de toutes ces méchantes petites Demoiſelles qui rioient de la peine & du maintien de Zélis. Mais enfin, achevez donc, Zélis, le récit de votre bal ? finîtes-vous par danſer ?

Zél. Mon Dieu non, la place étoit toujours priſe ; & bientôt je fus entierement délaiſſée par tous les danſeurs.

Ros. La malheureuſe ! quelle pitié cela fait ! Et la ſalle du bal étoit-elle bien belle ?

Zél. Point du tout : & il y faiſoit un chaud ſi inſupportable, que quoiqu'immobile ſur ma banquette, j'étois en nage.

Amé. Et voilà ce qu'ils appellent un grand plaiſir, une fête ! —— Ah, quelle différence de cela à nos bals champêtres ſur la grande pelouze, où l'on n'étouffe point, où l'on danſe tant qu'on veut, & où l'on eſt ſi gai !

Zél. Oh, je ſuis d'une joie de me retrouver ici ! — Mais revenons à nos projets pour demain ; je ſerois bien tentée d'aller à la ferme ; il y a de ſi bon lait ! —— A propos, comment ſe porte la bonne mere Nicole, n'eſt-elle pas bien vieillie ?

Amé. Non, toujours de même, toujours de bonne humeur.

Zél. Et le petit agneau blanc qu'elle m'avoit promis ?

Amé. Ah ! Zélis, il eſt mort.

Zél. Ah, Dieu !———Eh bien, j'en avois un preſſentiment quand je le quittai, vous en ſouvenez vous ?

Ros. Oui, je me le rappelle——Mais Nicole vous en éleve un autre.

Zél. Et vous, Roſine, avez-vous bien des fleurs cette année ?

Ros. Le myrthe que vous m'avez donné, eſt plus joli que jamais : il m'a cauſé de l'inquiétude pendant deux jours, un vent du Nord l'avoit frappé ; mais grace aux ſoins de Colin, il a repris ſa fraîcheur.

Zél. Ah, Colin ! je ſerois charmée de le revoir.

Amé. Vous le trouverez prodigieuſement grandi.

Zél. (*à Amélie.*) Et la voliere ?

Amé. Ah, Zélis ! depuis trois mois, j'ai une colombe charmante ; elle me fait négliger tous mes autres oiſeaux ; elle m'entend, me connoît, vient à moi———& elle eſt jolie !

Zél. Blanche, je parie ?

Ame. Oui.

Zél. Un collier noir ?

Amé. Juſtement.

Zél. Oh, je meurs d'envie de la voir.

Amé. Je vous y menerai tout-à-l'heure.

Zél. Et elle vous eſt attachée ?

Amé. Oh ! d'une maniere ſurprenante.

Zél. Prenez bien garde de la perdre.

Amé. Je n'ai pas eu le courage de lui couper les aîles, ce qui me laiſſe un peu d'inquiétude.

Ros. (*à part.*) Voilà une converſation bien intéreſſante.

Zél. La menez-vous à la promenade ?

Amé. Oh, je m'en ſépare le moins qu'il m'eſt poſſible.

Ros. (*à part.*) Ne diroit-on pas qu'elle parle d'une amie ? Je n'y puis plus tenir. (*Elle fait quelques pas pour ſortir.*)

Amé. Où allez-vous donc, Roſine ?

Ros. Je vais chercher des fleurs que je veux donner à Zélis.

Amé. Venez nous rejoindre à la voliere, j'y vais conduire Zélis.

Ros. Il ſuffit. (*A part.*) J'y ſerai avant elles. (*Elle ſort en courant.*)

SCENE IV.

ZELIS, AMELIE.

Zél. (*regardant ſortir Roſine.*)

COMME elle nous quitte bruſquement !--- A qui en a-t-elle ?

Amé. Je l'ignore———Vous ſavez, Zélis, que ſouvent Roſine a des caprices dont on ne peut expliquer la cauſe ; elle eſt bonne, ſenſible ; mais elle s'inquiete & s'agite preſque toujours ſans raiſon.

Zél. Oui, elle a des idées ſingulieres. Elle ſe plaît à ſe tourmenter : par exemple, elle vous aime beaucoup, mais elle ne vous aime pas bien ; car elle ne compte pas entiérement ſur vous ; un rien la fâche, ou l'allarme : cela s'appelle, je crois, de la jalouſie.

Amé. Mais j'ai dit à Roſine qu'elle étoit la plus chere de mes amies. Si elle doute de ma bonne foi, comment peut-elle m'aimer encore ? Si elle me croit, comment peut-elle être jalouſe ?———Dans l'une ou l'autre ſuppoſition, je ne comprends pas la jalouſie.

Zél. C'eſt que vous êtes raiſonnable, & Roſine à cet égard ne l'eſt pas.

Amé. Comment s'y prendre pour la guérir de cette cruelle fantaiſie ?

Zél. Je ne ſais je crains que cela ne ſoit fort difficile.

Amé. Allons la retrouver———Mais que nous veut Colin ?——Il a l'air bien effaré.

SCENE V.

ZELIS, AMELIE, COLIN.

Amé. QUE voulez-vous, Colin ?

Col. Ah, Mademoiſelle !

Amé. Eh bien ?

Zél. Parlez———qu'eſt-il donc arrivé ?

Col. Un malheur !

Amé. Ah, Ciel ! ma colombe.

Col. Elle eſt perdue.

Amé. Ah, grand Dieu !

Col. J'ai trouvé la voliere ouverte, & la colombe n'y étoit plus.

Zél. Allez, Colin, laiſſez-nous———(*Colin ſort.*) Ma chere Amélie, je vous proteſte que je m'afflige mille fois davantage de la perte de votre colombe, que de celle de mon agneau blanc.

Amé. Ah, ma pauvre petite colombe !——Encore ſi vous l'aviez vue.

Zél. Peut-être pourra-t-on la retrouver.

Amé. Je ne m'en flatte pas——Ah, ſi je lui avois coupé les aîles !

Zél. Hélas, j'y penſois !——mais je n'oſois le dire.

SCENE VI.

ZELIS, AMELIE, COLIN, ROSINE, *tenant un papier fermé.*

Ros. (*s'arrête au fond du théâtre, & dit :*

ELLES ſont conſternées.

Amé. N'entends-je pas ma ſœur ?

Zel. Oui, c'eſt elle.

Amé. Eh bien, Roſine, ma colombe---

Ros. Je ſais votre malheur, & je vois qu'il eſt encore plus grand que je ne l'imaginois ; car vous m'en paroiſſez accablée.

Amé. Quel ton d'ironie !——Ma ſœur—— Ah ! quand vous étiez inquiete de votre myrthe, je ne me ſuis pas moquée de vous.

Ros. (*à part.*) Ce reproche me touche— je le mérite donc ? (*Elle rêve.*)

Zél. Amélie, vous êtes injuſte ; Roſine vous aime, ainſi elle doit partager toutes vos peines : & moi, ne viens-je pas de pleurer votre colombe ?————L'amitié de Roſine pour vous ſeroit elle moins tendre ?

Amé. Chere Roſine, vous aurois-je affligée ?—Oh ! pardonnez-moi.

Ros. (*à part.*) Mon embarras redouble— Ah ! qu'ai-je fait ?

Amé. Embraſſez-moi, ma ſœur——Mais, qu'avez-vous donc, parlez?

Ros. (*l'embraſſe.*) Amélie.

Amé. Eh bien?

Ros. (*avec embarras.*) Si vous retrouviez votre colombe, ſeriez-vous bien contente?

Amé. Quoi, ſauriez-vous?

Ros. (*du même ton.*) Non, c'eſt une ſimple queſtion.

Zél. Cette queſtion m'étonne——Roſine, vous baiſſez les yeux, vous paroiſſez interdite. Ah! la colombe n'eſt pas perdue, vous ſavez où elle eſt.

Amé. Que dites-vous, Zélis? Quoi vous pourriez croire ma ſœur capable de vouloir m'affliger, de ſe faire un jeu de mon inquiétude, & de diſſimuler avec moi? Non, Roſine eſt ſuſceptible, elle eſt injuſte quelquefois; mais elle eſt auſſi franche que ſenſible; je connois ſon cœur, & je ne puis le ſoupçonner.

Zél. Qu'elle ſe juſtifie donc! Mais regardez, regardez comme elle rougit—Oh, quelle mine coupable!

Amé. Que ſignifie l'état où je vous vois, ma ſœur, ſeroit-il poſſible?

Ros. Ah, ma chere Amélie!—(*Elle pleure.*)

Amé. Roſine—Qu'eſt-elle devenue, ma colombe? Ne me le cachez pas.

Zél. Eh bien, Roſine l'a volée, cela eſt clair.

Amé. Vous ne dites rien, ma ſœur.

Zél. Je répondrai pour elle. Eh! l'hiſtoire de la colombe eſt écrite ſur ſon viſage.

Rosine étoit jalouse de la colombe, & elle a volé & enfermé sa rivale.

Amé. Rosine !

Ros. Ah, ma sœur ! que vous dirai-je ?— Zélis l'a deviné——Oui, j'ai votre colombe. Je comptois cependant vous la rendre ; mais je ne veux point chercher à m'excuser. Je sens tout mon tort ; j'ai causé votre peine, je vous ai trompée, je suis ingrate, extravagante ; enfin, je ne mérite plus l'amitié d'Amélie. Vous n'aîmerez plus que Zélis, je dois m'y attendre J'en mourrai, cela est sûr——Ah ! du moins. ma sœur, accordez-moi votre pitié.

Amé. (l'embrasse.) Injuste & chere amie !

Ros. Quoi, vous m'aimez toujours ?

Zél. (en riant.) Oui, après moi, vous serez l'amie la plus chere d'Amélie.

Ros. Ah ! Zélis, quelle amere & cruelle plaisanterie !

Zél. Dans ce genre vous n'en trouverez jamais de bonnes.

Amé. Ne la tourmentez pas davantage ; mais je ne puis revenir de ma surprise—— Vous, Rosine, jalouse ! & de quoi ? d'un oiseau.

Zél. Elle l'étoit de moi, quand nous étions ensemble ; & dans mon absence, elle s'est rejettée sur la pauvre colombe. Elle l'auroit été de la bonne mere Nicole, ou bien d'autre chose ; car je vois que les jaloux, pour se livrer à leurs fantaisies, n'ont besoin ni de prétextes, ni d'objets raisonables.

Ros. Hélas ! elle a raison.

Amé. Quoi, Rosine, vous pouviez penser que j'aimois mieux ma colombe que vous.

Ros. Oh, non ——Mais elle vous occupoit, vous en parliez ſans ceſſe.

Amé. Ah! je ne vous conçois pas; ſi je ſouffre, vous ſouffrez comme moi. Cette épine hier qui me bleſſa la main, fit couler vos larmes; pourquoi donc de même ne partagez-vous pas mes plaiſirs?

Ros. Je ſuis corrigée pour ma vie de ces cruels caprices, du moins je l'eſpere. Votre douceur, votre raiſon, votre amitié ſur-tout, me font connoître enfin tout l'excès de mon injuſtice——Venez, ma ſœur, venez retrouver votre colombe; elle eſt ici près, dans le petit boſquet de roſes.

Amé. Je ne la reprendrai pas, je vous la donne, Roſine, gardez-la, & que la main qui vous l'offre vous la rende chere.

Ros. Ah, ma ſœur! ——que je vais l'aimer déſormais.

Zél. Oui, mais prenez garde qu'à ſon tour Amélie n'en devienne jalouſe.

Ros. Ah, plût au Ciel! ——.

Zél. Voyez-vous comme elle ſe corrige!—Elle vient de louer votre raiſon; mais, au fond du cœur, elle voudroit vous voir partager ſa folie.

Amé. Non, non, Roſine a trop d'eſprit pour ne pas ſentir que la délicateſſe qui va juſqu'a la defiance, eſt un tourment pour celle qui l'éprouve, & la plus mortelle injure pour l'objet qui l'a fait naître. Songez-y bien, chere Roſine, & répétez-vous chaque jour, que l'amitié ne peut exiſter ſans l'eſtime & la confiance.

F I N.

CÉCILE,

OU

LE SACRIFICE

DE L'AMITIÉ,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

CECILE, *jeune Novice.*

CALISTE, *autre jeune Novice, Amie de Cécile.*

La Mere OPPORTUNE, *Dépositaire.*

L'ABBESSE.

La Sœur ANGELIQUE, *Touriere.*

La Sœur ROSALIE, *jeune Religieuse.*

Mademoiselle de S. FIRMIN, *Sœur ainée de Cécile.*

La Scene est dans un Couvent de Province.

CÉCILE,

OU LE

SACRIFICE DE L'AMITIÉ,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

L'ABBESSE, la Mere OPPORTUNE.

L'Abbesse. OUI, ma Mere, j'ai mis en vous toute ma confiance, & je ne parle librement qu'avec vous.

Oppor. Madame connoît mon attachement, il est de vieille date.

L'Abbesse. Dites-moi un peu, ma Mere ; on m'a conté que ces deux jeunes personnes qui doivent prononcer leurs vœux demain, sont

malades : cela retarderoit la cérémonie, je ne le veux point décidément.

Oppor. Madame a bien raiſon ; la veille d'un jour comme celui-là, on ne doit pas le paſſer.

L'Abbeſſe. Ce ſont de ces ſortes de choſes qui ne ſouffrent point de retard——— J'en ai tant vu ſe dédire au moment.

Oppor. On devroit raccourcir les noviciats ; un an, c'eſt trop long : il paſſe bien des idées dans une jeune tête pendant un an. (*Elle rit.*) Ah, ah, ah, ah !

L'Abbeſſe. Mere Opportune, vous avez encore une belle gaieté——Mais je ſuis de votre avis ; ſi les noviciats n'étoient que de ſix mois, nous aurions beaucoup plus de Religieuſes.

Opport. Comment le Gouvernement néglige-t-il cela ; de quoi s'occupe-t-il donc ?

L'Abbeſſe. Laiſſez-moi faire, je préſenterai un mémoire là-deſſus.

Opport. Si vous l'emportez, ce ſera une grande épargne pour vous, & bien de l'argent de reſte.

L'Abbeſſe. Comment ?

Opport. Et toutes les confitures, chocolat, café, thé, qui paſſent au noviciat—Chaque Religieuſe nous en a coûté ſa part d'un an——— elle n'en auroit plus que ſix mois, le marché n'eſt pas mauvais. (*Elle rit encore.*) Ah, ah, ah, ah !

L'Abbeſſe. Mere Opportune, voilà une bonne folie—(*Elle rit en touſſant.*) Il n'y a que vous qui me faſſiez rire— Mais revenons à ces petites filles ; qu'eſt-ce qu'elles ont ?

Opport. Cécile a bien la mine d'avoir passé la nuit à pleurer ; elle a les yeux gros comme le poing ; mais elle ne se plaint pas, & se contente de garder le silence : pour Calixte, elle n'est pas tout-à-fait aussi triste ; d'ailleurs, vous savez qu'elle est naturellement étourdie, vive & légere ; mais elle dit qu'elle a la fievre.

L'Abbesse. Cela ne sera rien, cela ne sera rien, nous connoissons cela.

Opport. Oui, oui, nous avons passé par-là. (*Elle rit.*) Ah, ah, ah !

L'Abbesse. Il y a dix ans que j'ai pris mon parti.

Opport. Oh, moi, il y en a plus de douze.

L'Abbesse. Quel âge avez-vous ?

Opport. La soixantaine.

L'Abbesse. On s'accoutume à tout ; mais les commencements sont rudes.

Opport. Oui, l'habitude ne vient pas tout d'un coup.

L'Abbesse. Ah çà, mere, il faut que je parle à ces Novices, il s'agit de leur remettre la tête : ce sont des filles de condition ; Cécile surtout est d'une famille distinguée dans cette Province, & cela donne bon air à un couvent.

Opport. C'est une petite personne que je crois bien légere & bien inconséquente.

L'Abbesse. Elle a le maintien si doux, si sage !

Opport. Hom, sa vocation m'est un peu suspecte ; souvenez-vous de l'aversion qu'elle avoit dans son énfance pour le Couvent.

L'Abeſſe. Oui, en effet, elle ſe plaiſoit à répéter qu'elle ne ſeroit jamais Religieuſe.

Opport. Et puis tout d'un coup elle nous revient à dix-ſept ans, & prend le voile malgré les prieres de ſa famille & les larmes de ſa ſœur ——Tout cela n'eſt pas naturel—Et ces ſoupirs qui lui échappent, cette triſteſſe qui la domine————Enfin, depuis qu'elle eſt au noviciat, je n'ai pu encore la faire rire que du bout des levres.

L'Abbeſſe. Vous avez raiſon, il y a certainement quelque choſe là-deſſous; mais allez me la chercher, je veux lui parler abſolument.

Opport. J'y vais.

L'Abbeſſe. Ecoutez-donc: Prenez dans mon cabinet ſix livres de café & deux pains de ſucre, partagez cela, & faites-les porter.

Opport. Oui, j'entends; dans la cellule de Cécile & dans celle de Caliſte—Allons, allons, pour le dernier jour, il ne s'agit pas de léziner, je joindrai au paquet deux bâtons de chocolat—Cela fait reſſouvenir du proverbe.

L'Abbeſſe. Quel proverbe?

Opport. Des mouches qu'on prend avec du miel. (*Elle rit.*) Ah, ah, ah, ah!

L'Abbeſſe. En vérité, vous avez des ſaillies charmantes, vous êtes comme à vingt ans.

Opport. Je cours exécuter vos ordres. (*Elle ſort.*)

L'Abbeſſe. (*ſeule.*) Quel role que celui d'une Abbeſſe! que de choſes il faut avoir dans la tête—Je ne comprends pas comment j'y puis ſuffire—Ah, il y a des graces d'état——Mais on vient—C'eſt Cécile.

SCENE II.

L'ABBESSE, CECILE.

L'Abbesse. VENEZ, ma chere sœur, venez, je ne vous ai point encore vue d'aujourd'hui, & je m'en plaignois tout-à-l'heure à la Mere Dépositaire.

Céc. Madame, vous êtes bien bonne.

L'Abbesse. Avez-vous déjeûné, mon enfant ?

Céc. Non, Madame; je ne saurois manger.

L'Abbesse. Ma fille, je sais que vous vous êtes plainte du froid qu'il fait dans votre cellule, & j'ai ordonné qu'on y portât un petit poële ; vous l'aurez demain.

Céc. Je vous remercie, Madame.

L'Abbesse. Ma fille, c'est un beau jour que celui de demain.

Céc. Hélas!

L'Abbesse. Que j'aime ce soupir — il peint naïvement l'attendrissement, la douce joie qui doit vous transporter.

Céc. Ah! Madame.

L'Abbesse. Pleurez, pleurez, ma sœur, ne

vous gênez point; vous le devez; vous ne sauriez être assez sensible au bonheur qui vous attend.

Céc. Je puis donc cesser de me contraindre.

L'Abbesse. Assurément, ma fille.—Vos larmes pourroient peut-être scandaliser les foibles & les méchants, parce qu'ils se méprendroient au motif qui les fait répandre; ainsi cachez-les aux yeux du monde; mais, avec nous, ma fille, avec vos sœurs, vous n'avez pas à craindre de ridicules interprétations. Nous avons toutes éprouvé ces mouvements, ces doux & saints transports qui vous agitent; nous savons ce que c'est.

Céc. Oui, Madame, en effet — je crois que vous lisez dans mon cœur.—Je n'ai point d'art, & je sais mal déguiser ce qui s'y passe.

L'Abbesse. Allez, mon enfant, je vous réponds que vous avez la meilleure vocation & la plus décidée que j'aye encore vue.—Mais que nous veut la Sœur Touriere?

SCENE III.

CECILE, L'ABBESSE, Sœur ANGELIQUE.

Ang. VOICI une lettre qu'on vient de me donner au tour, elle est pour la Sœur Cécile.

L'Abbeſſe. Donnez.—(*A Cecile.*) Ma fille, vous ſavez l'uſage de ma maiſon ; tant qu'on eſt au noviciat, je dois.

Céc. Liſez, Madame.

L'Abbeſſe. Sœur Angélique, retirez-vous.

Ang. Madame donne à déjeûner ce matin ; la Mere Dépoſitaire m'a dit que Madame me permettoit d'en être.

L'Abbeſſe. Oui, ma Sœur ; dites que tout ſoit prêt dans une demi-heure, & avertiſſez nos Meres & nos Sœurs. (*Sœur Angélique ſort.*)

Céc. Permettez, Madame, que je regarde l'écriture de cette lettre.

L'Abbeſſe. Voyez, mon enfant.

Céc. Ah, mon Dieu ! c'eſt celle de ma ſœur. Ah ! Madame, liſez donc.

L'Abbeſſe. (*mettant ſes lunettes, ouvre la lettre & lit tout haut :*) " Cette lettre, ma " chere amie, n'eſt que pour vous annoncer " mon arrivée. J'ai terminé toutes les af- " faires qui me retenoient à Paris, excepté " celle de mon mariage, que je ne puis con- " clure avant de vous avoir vue. Je ſerois " déja auprès de vous, ſans des événements " bien ſinguliers qui m'ont retenue. J'aurai " le bonheur de vous embraſſer Jeudi pro- " chain."

Céc. Jeudi — c'eſt aujourd'hui

L'Abbeſſe. Oui, vraiment.—Mais continuons. (*Elle lit.*) " Ce ſera la veille du jour " terrible qui doit vous engager à jamais.— " O ma Sœur, malgré la ſincérité de votre " vocation, & tout ce que vous m'avez dit là- " deſſus, je n'y puis penſer ſans frémir."

(*L'Abbeſſe s'interrompant.*) Voila un ſtyle bien mondain.

Céc. De grace, Madame, pourſuivez.

L'Abbeſſe. (*reprenant.*) Hom.——Sans frémir.——" Quelle ſociété pour ma charmante " Cécile, que celle d'une troupe de Bé- " guines!—" (*L'Abbeſſe s'arrête*).

Céc. Madame veut-elle que j'acheve?—Elle eſt peut-être fatiguée?

L'Abbeſſe. Il me paroît que Mademoiſelle votre ſœur n'a pas des principes fort épurés.

Céc. Ses maximes ſur les Couvents ſont légeres, j'en conviens.—Mais, Madame, encore une fois, la fin de ma lettre.

L'Abbeſſe. (*lit tout bas.*) Tenez—je l'ai lue.—Et réellement je ne devrois pas vous la rendre; car, en vérité, elle n'eſt bonne qu'à brûler. Ah çà, écoutez-moi, ma chere ſœur: vous faites demain vos vœux; ce jour doit être donné tout entier à la méditation & au recueillement; ainſi je vous préviens que vous ne verrez point Mademoiſelle votre ſœur; nous la logerons dans le dehors; j'aurai l'honneur de lui faire vos excuſes, & après demain vous les lui renouvellerez vous-même.

Céc. Permettez-moi, Madame, de vous repréſenter—

L'Abbeſſe. Point de réponſe, ma fille; quand j'ai parlé, vous devez obéir.

Céc. Je n'ai qu'un mot à vous dire, Madame, daignez l'entendre. Depuis deux ans, mon parti eſt pris de me faire Religieuſe; ma ſœur l'a vainement combattu, & vous devez penſer que ce qu'elle n'a pu obtenir dans deux

années, ne lui sera pas accordé dans un instant. Elle m'est chere au-delà de toute expression, elle est ma seule amie, je veux la voir à l'instant qu'elle arrivera ; ou bien, Madame, j'irai demain chercher dans ur autre Couvent plus de confiance, d'indulgence & de sensibilité. Demain, Madame, je puis, si vous acceptez cette proposition, n'être soumise qu'à vos volontés ; mais aujourd'hui du moins, je veux ne céder & n'obéir qu'à la raison.

L'Abbesse. Eh, mon Dieu, mon enfant, ne vous agitez point comme cela ; vous aimez votre sœur, vous seriez affligée de ne la pas voir, tout est dit — je me rends.—Embrassez-moi, ma chere fille.—(*Elle l'embrasse.*) On vient ; ah, ce sont toutes nos cheres Sœurs pour le déjeûner.

SCENE IV.

CECILE, L'ABBESSE, CALISTE, la Mere OPPORTUNE, la Sœur ANGELIQUE, la Sœur ROSALIE.

Oppor. LE déjeûner est prêt, & nous voilà toutes en belle disposition d'y faire honneur ; nous n'avons pas l'estomac dévot pour rien

(*Elle rit.*) Ah, ah, ah!

L'Abbeſſe. L'eſtomac dévot.——(*Elle rit*). Ah, ah, ah! (*Toutes les Religieuſes rient, excepté les deux Novices.*)

Ang. Ma Mere Opportune a toujours le mot pour rire.

Roſ. Elle eſt toujours la même.

Cal. (*bas à Cécile.*) Rions donc auſſi.

Céc. (*bas à Caliſte.*) Ah, cela me donne une autre envie toute contraire.

L'Abbeſſe. Sœur Caliſte, vous avez l'air de vous porter à merveille, vous avez un viſage excellent.

Cal. Si cela eſt, mon viſage eſt fort trompeur, car j'ai été bien malade cette nuit; je crois que c'eſt du froid qu'il fait dans nos cellules.

L'Abbeſſe. Ma fille, ne vous inquiétez pas, demain vous aurez un petit poële; en attendant, Sœur Roſalie, faites-lui donner aujourd'hui une de mes chaufferettes.

Cal. (*à part.*) La chaufferette eſt plus ſûre que le poële.

Oppor. Sœur Roſalie, joignez-y une petite bouteille d'hippocras; cela réchauffe encore mieux, ſur-tout en revenant de matines.——(*Elle rit.*) Ah, ah, ah, ah!

L'Abbeſſe. Matines eſt bon-là!—*Elle rit, les Religieuſes rient, excepté toujours les deux Novices.*) Qu'on diſe qu'il n'y a point de gayeté dans les Couvents.

Cal. Ah, pour moi, je ſoutiendrai toujours qu'on y rit pour rien.

Oppor. Vous verrez bien autre choſe dans

trois mois — quand vous ſerez réellement des nôtres.—*(Elle rit, & toutes les Religieuſes rient auſſi.)* Nous ne vieillirons jamais, c'eſt un privilege que nous avons —*(Elle rit avec excès, l'Abbeſſe & les Religieuſes auſſi, & aux grands éclats.)*

Cal. (*bas à Cécile.*) Concevez-vous cet excès de bêtiſe ?

Céc. (*bas a Caliſte.*) J'en ſuis indignée.

L'Abbeſſe. Elle a des idées auxquelles on ne s'attend point.

Oppor. Et qui viennent comme Mars en Carême. *(Les rires recommencent avec plus de force que jamais, elles ſe tiennent toutes les côtés, & font des éclats immodérés.*

Céc. (*bas à Caliſte.*) Mais croiroit-on cela, ſi l'on ne le voyoit ?

Cal. Cela commence à me divertir.

L'Abbeſſe. En vérité, j'en pleure.—Je n'en puis plus.

Ang. J'ai failli en étouffer.

Roſ. Et moi auſſi.—Mars en Carême !

Oppor. Et le déjeûner ?

L'Abbeſſe. Allons, allons, venez, mes Sœurs. *(Elle frappe un petit coup d'amitié ſur l'épaule de Mere Opportune, en diſant :* Ah, la bonne folle !—*La Mere Opportune lui donne le bras, elle s'approche de ſon oreille, & lui dit un mot tout bas, & puis elle rit, l'Abbeſſe auſſi, elles ſortent en riant.)*

Ang. Qu'eſt-ce qu'elle a dit ?

Roſ. Je n'ai pas entendu, mais ſûrement c'eſt bien drôle.—*(Elles ſuivent l'Abbeſſe & la Mere Opportune en riant.)*

SCENE V.

CALISTE, CECILE.

Cal. CECILE, les ſuivrons nous ?

Céc. Vous en êtes la maîtreſſe ; pour moi, je reſte ici.

Cal. Nous allons perdre toutes les ſaillies de la Mere Opportune.

Céc. Soyez tranquille, on nous les contera.

Cal. J'admire comment vous avez pu garder votre ſérieux à *Mars en Carême* — moi j'avoue que j'en ai ri ; cet excès de ſottiſe eſt réellement plaiſant.

Cec. Je ſuis un peu blazée là-deſſus, cela ſe renouvelle ſi ſouvent.

Cal. Je ne crois pas qu'il y ait au monde un ſecond Couvent comme celui-ci.

Céc. Il en eſt malheureuſement beaucoup d'autres *. Le déſœuvrement & l'ignorance

* Il faut obſerver que les deux Novices ſont dans un Couvent de Province, & qu'on ne parle ici qu'en général. Toute critique qui n'admettroit point d'exception, ſeroit injuſte. En Province même, on peut rencontrer des Couvents exempts des ridicules dépeints dans cette petite Piece : celui d'Origny, par exemple, en Picardie, eſt parfaitement bien compoſé ; on y trouve réunies, ſans mêlange d'affectation ni de petiteſſe, toutes les vertus qui peuvent honorer & rendre reſpectable l'état de Religieuſe.

conduiſent néceſſairement à tout ce que nous voyons ici. Cependant il exiſte des Religieuſes très-eſtimables ; mais elles ſe tiennent renfermées dans leurs cellules, & on ne les voit point : la plupart des autres ſont intrigantes, tracaſſieres & bornées. Il n'y a point de milieu ; il faut qu'une Religieuſe ait preſque tous ces défauts, ou qu'elle ſoit une ſainte.

Cal. Et voilà les perſonnes à qui l'on confie l'éducation de la jeuneſſe !

Céc. Croyez, ma chere Caliſte, que lorſqu'une mere tendre aura la poſſibilité d'élever ſa fille, elle ne la mettra jamais dans un Couvent.—Mais qui vient nous interrompre ?

SCENE VI.

CECILE, CALISTE, Sœur ROSALIE.

Roſ. MES Sœurs, Madame m'envoye ſavoir pourquoi vous ne venez pas.

Cal. Nous n'avons pas faim, nous ne voulons pas déjeûner.

Roſ. Ah, quand ce ne ſeroit que pour entendre ma Mere Opportune : je vous aſſure qu'elle n'a jamais été ſi divertiſſante, Madame l'a dit.

Céc. Je n'en doute pas ; mais, ma Sœur, nous irons vous rejoindre quand le déjeûné ſera fini.

Roſ. Ma Mere Opportune a chanté une petite chanſon qui étoit charmante, car Madame l'a dit : elle va chanter encore ; ſi vous vouliez—

Cal. Non, ma Sœur, nous ne nous ſoucions pas de muſique.

Roſ. Je ſuis ſûre qu'elle vous feroit rire, Madame l'a dit.

Céc. Remerciez-la, ma Sœur, de ſes attentions, & dites-lui que, dans ce moment, nous n'en profiterons pas, ſi elle le permet.

(*Sœur Roſalie ſort.*)

Cal. Quels ſoins on a pour des Novices !

Céc. Comme tout cela eſt fin !

Cal. Ah, ma chere Cécile, il faut abſolument que je profite du moment où nous ſommes ſeules, pour vous ouvrir mon cœur.

Céc. Qu'avez-vous donc à me dire ?

Cal. Vous connoiſſez la tendreſſe que vous m'avez inſpirée ; vous êtes ici la ſeule perſonne que j'aime.

Céc. Eh bien, ma chere Caliſte ?

Cal. Vous avez des chagrins ſecrets, & vous me les cachez !

Céc. Non, Caliſte, vous vous trompez.

Cal. Ah ! tout vous décele malgré vous ; je ne vous épie pas, mais les yeux de l'amitié ſont clairvoyants !—Ah, Cécile, j'ai vu couler vos larmes ce matin encore.

Céc. Il eſt vrai, je ne m'en défends pas ; en renonçant au monde, je romps des liens qui

me ſont chers.——J'ai une ſœur, & quelle ſœur !

Cal. Oui, je ſais.

Céc. Je l'aime uniquement. Orpheline preſqu'au berceau, le premier & le ſeul objet auquel j'aye pu m'attacher, c'eſt ma ſœur; j'ai réuni en elle toute la tendreſſe dont mon cœur eſt capable, & ce cœur eſt bien ſenſible.— Elle eſt un peu plus âgée que moi; ſa raiſon, plutôt perfectionnée que la mienne, éclaira mon enfance, & forma mon eſprit & mon caractere; j'ai trouvé tout en elle, conſeil, exemple, conſolation & tendreſſe; je me ſuis accoutumée à la regarder comme le guide le plus éclairé, & en même-temps comme la ſœur la plus ſenſible & l'amie la plus indulgente. Je ſuis ſûre que nuls ſacrifices ne lui coûteroient pour moi; & pour elle enfin, je donnerois ma vie.

Cal. N'eſt elle pas à la veille de ſe marier ?

Céc. Oui.

Cal. Epouſe-t-elle la même perſonne à laquelle on la deſtina dans ſon enfance ?

Céc. Oui: des raiſons d'intérêt firent différer ce mariage; mais il eſt renoué.

Cal. C'eſt un mariage d'inclination ?

Céc. Il fut d'abord de convenance; & par la ſuite, ma ſœur dut s'attacher à un homme rempli de mérite, & que ſes parents lui avoient ordonné de regarder comme devant être un jour ſon époux. Le pere du jeune homme mourut, alors tout changea; ſa mere, ambitieuſe, forma d'autres projets, & retira ſa parole: Le

jeune homme au déſeſpoir, eut la vertu d'obéir, mais le courage de déclarer qu'il ne ſe marieroit jamais ; & enfin, il reçoit aujourd'hui le prix de ſa tendreſſe & de ſa conſtance.

Cal. Mais, ma chere Cécile, comment avez-vous pu réſiſter aux inſtances de Mademoiſelle de Saint-Firmin, & vous réſoudre à la quitter pour toujours ? Votre fortune eſt honnête ; cet oncle qui vous aimoit tant, avant de partir pour les Indes, vous aſſura un ſort égal à celui de Mademoiſelle votre ſœur ; vous pouviez vivre heureuſe dans le monde. Ah, ſans doute, quelque cauſe fatale & ſecrete vous en éloigne.

Cé. Quand je ne ſerois pas née pour le genre de vie que j'embraſſe ; quand mon goût ne m'y appelleroit pas, croyez, ma chere Caliſte, que lorſqu'on apporte dans la ſolitude une ame pure & paiſible, on peut la ſupporter d'abord ſans déſeſpoir, & bientôt ſans peine. Je ne regrette ni le monde, ni ſes plaiſirs ſi vains, qui peuvent éblouir un moment, & ne ſatisfont jamais ; je ne regrette que ma ſœur ; mais qu'elle ſoit heureuſe, c'en eſt aſſez pour mon bonheur.

Cal. S'oublier ſoi-même, ne s'occuper que de l'objet qu'on chérit, voilà comme il faut aimer.—Je ne puis obtenir votre confiance entiere ; mais que tout ce que je crois entrevoir, redouble & fortifie l'amitié qui m'attache à vous !

Cé. On vient ; taiſons-nous, chere Caliſte.

SCENE VII.

CECILE, CALISTE, la Mere OPPORTUNE.

Opport. DE la joie, de la joie ; je viens vous annoncer l'arrivée de Mademoiſelle de Saint-Firmin.

Céc. Ma ſœur !

Opport. Elle va paroître dans l'inſtant ; mais je vous préviens que Madame veut que je ſois préſente à votre entrevue.

Céc. Vous en êtes la maîtreſſe ; je n'ai point de ſecrets à lui dire.

Opport. Des ſecrets ! Oh pour cela nous ſavons bien, ma fille, que vous n'en avez point pour nous ; vous n'aimez pas les cachotteries, de votre naturel : tenez, c'eſt ce que je diſois ce matin à Madame, vous êtes comme moi — le cœur ſur la main — le cœur ſur la main.— Auſſi je ne reſte ici que pour la regle.—Ah çà, ma fille, point de ſcenes d'attendriſſement, je vous en prie ; du courage, de la gaieté, voilà ce que nous attendons de vous.

Céc. Pour le courage — j'ai fait mes preuves — pour de la gayeté, je me flatte que vous voudrez bien m'en diſpenſer.

Opport. On ne dispense point des choses dont on donne l'exemple; ainsi vous ne me trouverez point d'indulgence là-dessus.—(*Elle rit.*)

Cal. (*à part.*) Voilà un trait perdu.—— Quel dommage que la Communauté ne soit pas ici, comme elle en riroit!

Opport. Sœur Calixte, laissez-nous; Mademoiselle de Saint-Firmin va venir.

Cal. J'entends du bruit.

Céc. Ah, c'est ma sœur!

Cal. (*bas à Cécile.*) Adieu, chere Cécile; rassemblez toutes vos forces.——(*Elle sort.*)

SCENE VIII.

CECILE, la Mere OPPORTUNE, Mademoiselle de SAINT-FIRMIN.

Firm. (*accourant.*) OU est-elle, où est-elle?

Céc. Ah, ma sœur!

Firm. (*se jettant dans ses bras*) Cécile, ma sœur, dans quel état je vous revois!

Oppor. En bien bonne santé, je vous assure. En vérité, Mademoiselle, c'est une petite sainte que notre chere Sœur Cécile, elle édifie toute notre maison; aussi elle y est aimée,

chérie!——Oh, c'eſt notre enfant gâté.—— (*Elle rit.*)

Firm. (*conſidérant Cécile.*) Quelle pâleur affreuſe!

Céc. Le ſaiſiſſement—— la joie!

Firm. Comme vous êtes changée!

Oppor. Ce n'eſt que d'aujourd'hui; elle eſt ordinairement vermeille comme un petit Jeſus de cire.

Céc. Ma ſœur, je vous le répete, le plaiſir de vous revoir me cauſe une révolution qui doit altérer mes traits.

Firm. Vous m'aimeriez à cet excès!---Ah, Cécile, dois-je le penſer?----Quand vous m'abandonnez, quand demain!---Mais, pour la derniere fois, ne puis-je vous parler ſans témoins?

Oppor. Notre regle ne le permet pas, Mademoiſelle.

Firm. Quoi, Madame, vous allez reſter-là?

Oppor. J'y ſuis forcée.

Firm. J'en ſuis fâchée pour vous, Madame; car, dans ce cas, je ne me gênerai certainement point, & je dirai peut-être des choſes qui pourront vous déplaire.

Oppor. Mademoiſelle badine; j'ai trop bonne opinion de ſa politeſſe, pour croire.

Firm. Il s'agit bien de politeſſe quand on me ravit, quand on m'arrache pour jamais le bonheur de ma vie!---Ecoutez-moi, ma chere Cécile, écoutez-moi, il en eſt encore temps, vous êtes libre encore: ſi vous perſiſtez dans votre réſolution, vous me réduirez au déſeſpoir. Ne m'interrompez point. Je ſais ce que vous

allez me dire : votre vocation eſt ſincere, ce penchant qui vous portoit vers l'état que vous embraſſez, eſt devenu une paſſion ſolide & violente ; voilà vos diſcours : hélas ! ne les ſais-je pas par cœur ?—Je regarde une piété véritable, comme le ſentiment le plus ſublime & le plus doux que nous puiſſions éprouver ; ſans elle, la vertu n'eſt jamais qu'incertaine, & notre bonheur imparfait. Mais, ſans vous engager, ſans faire des vœux, n'êtes-vous pas la maîtreſſe de mener le genre de vie qui vous conviendra ?

Oppor. Cela eſt fort différent, Mademoiſelle ; tout le mérite n'eſt que dans le ſacrifice, dans les vœux.

Firm. C'eſt le mérite d'un moment, & mérite qui ne peut jamais être, à dix-huit ans, que l'effet de l'enthouſiaſme ou de la ſéduction. Soyons libres ; & alors volontairement & par choix, mais ſans ſe lier par des ſerments, pratiquons toutes les vertus, & ſuivons toutes les auſtérités des cloîtres : nous aurons de plus encore la gloire de ne point agir en eſclaves, & le bonheur d'offrir à l'Etre ſuprême l'hommage de l'inclination & du cœur, le ſeul qui ſoit digne de lui. Mais je n'ignore pas, ma chere Cécile, combien toutes ces raiſons vous touchent foiblement.—J'en ai d'autres à vous préſenter encore. Vous avez un cœur ſenſible ; pourriez-vous ne pas l'être au bonheur ſi doux de faire du bien, d'employer une fortune conſidérable au ſoulagement des malheureux ?

Céc. Que voulez-vous dire ?—La médiocrité fut mon partage.

Firm. Eh bien, ma sœur, si votre sort étoit changé ? Si vous vous trouviez une riche héritiere ? Si le Ciel déposoit en vos mains une fortune immense ? Si, pouvant être utile au monde, aux infortunés—

Céc. Qu'entends-je !—Expliquez-vous, ma sœur.

Oppor. On peut être alors bienfaictrice d'un Couvent.

Firm. Enrichir celles qui firent vœu de pauvreté, n'est pas, je crois, le meilleur usage qu'on puisse faire de sa fortune.—Mais fonder des hôpitaux, s'occuper d'établissements utiles à l'humanité, en former les réglements, présider soi-même à l'exécution, y veiller, y donner tous ses soins, voilà les projets qui conviennent à l'ame véritablement pieuse, noble & bienfaisante ; & ce n'est pas dans le fond d'une retraite qu'on peut les accomplir. Enfin, ma sœur, je vais à présent vous parler sans détour ; notre oncle est mort, & nous laisse le sort le plus brillant.—Cette nouvelle destinée vous impose de nouveaux devoirs : inutiles au monde, il nous est permis de suivre nos goûts ; mais la possibilité de secourir les malheureux, & d'offrir un grand exemple, doit nous arracher de la solitude la plus chérie. Ah ! quand on peut vivre pour le bonheur des autres, peut-on ne vouloir vivre que pour soi-même ?---Cécile, vous vous taisez ; mais je vois couler vos larmes.---Ah, parlez, que dois-je espérer ?

Céc. Quoi, se peut-il ?---Ma sœur !--Grand Dieu !

Oppor. Ma Sœur Cécile ne se laissera point

tenter, j'en ſuis ſûre. (*A part.*) Courons avertir l'Abbeſſe, le danger me paroît preſſant. (*Elle ſort précipitamment.*)

Firm. Eh quoi, chere Cécile, balanceriez-vous encore? Ah, ma ſœur, que faut-il donc pour vous ouvrir les yeux? L'amitié, la raiſon ont-elles à jamais perdu tous leurs droits ſur vous?---Ecoutez du moins la compaſſion; je meurs, ſi vous accompliſſez ce ſacrifice affreux!---Je ne puis goûter de bonheur ſans vous.---Prends pitié de ma foibleſſe, ſi c'en eſt une.---C'eſt ta ſœur, c'eſt ton amie qui t'en conjure à genoux. (*Elle ſe jette à ſes pieds.*)

Céc. (*la relevant.*) Ma ſœur.---Oh, ma ſœur!---Si vous liſiez dans mon ame!---Ah, laiſſez-moi reſpirer un moment.

Firm. Cécile---achevez.

SCENE IX.

Mlle. de SAINT-FIRMIN, CECILE, CALISTE.

Cal. (*accourant.*) AH, que viens-je d'apprendre, ma chere Cécile!

Firm. Hélas! Cécile n'a point encore prononcé—

Cal. Je vais parler pour elle. (*A Mlle. de Saint-Firmin.*) Malgré sa discrétion, j'ai su lire dans son cœur ; l'état où je la vois confirme mes soupçons.

Céc. Ah, ma sœur ! Ah ! Calixte !

Firm. Eh bien ?

Cal. (*à Mlle. de Saint-Firmin.* Pour augmenter votre fortune, pour vous rendre à votre amant, pour lever l'obstacle que l'avarice d'une mere injuste opposoit à votre bonheur, Cécile se sacrifioit ; son goût pour la retraite n'étoit qu'une feinte.

Firm. Cécile !---Grand Dieu !---*Elle tombe sur une chaise.*)

Céc. (*se jettant dans ses bras.*) Ma sœur !--ma chere amie ! —jugez de mon bonheur en ce moment !

Firm. Quoi, c'est à moi que tu t'immolois !---Quelle preuve cruelle & chere d'une tendresse qui n'eut jamais d'exemple !---Mais comment ai-je pu m'y laisser tromper, & comment pouvois-tu croire assurer mon bonheur en sacrifiant le tien ?—L'excès de ta générosité te rendit injuste & barbare ; tu séparois ton sort de celui de ton amie ; tu ne songeois pas que j'en devois partager toute l'horreur, & que nos destinées sont communes.

Céc. Je me suis peut-être égarée — mais à ma place, ma sœur auroit fait comme moi.

Cal. Quel événement ! qu'il me cause de joie !—Mais je suis ici la seule qui en éprouve— Les Religieuses sont outrées ; le récit de la Mere Opportune a jetté l'allarme dans la maison : on tenoit conseil quand je suis venue ;

& vous allez voir bientôt l'Abbeſſe.——Ah, juſtement, la voici.

SCENE X & derniere.

CÉCILE, Mlle. de SAINT-FIRMIN, CALISTE, la Mere OPPORTUNE, L'ABBESSE.

L'Abbeſſe. (*à Mlle. de Saint-Firmin.*)

MADEMOISELLE, il eſt temps de faire ceſſer le ſcandale que vous venez de donner à ma maiſon, en cherchant vainement à ſéduire une de mes novices. Je vous ſupplie de vouloir bien vous retirer. (*A Cécile*). Et vous, ma chere enfant, je ſais quelle a été votre courageuſe réſiſtance; elle augmente mon eſtime pour vous, & celle de toute la communauté.

Céc. Si je n'ai pu l'obtenir qu'à ce titre, on s'abuſe, Madame, & je n'en ſuis pas digne; je vais ſuivre ma ſœur, & pour ne jamais me ſéparer d'elle. (*Elle l'embraſſe.*)

L'Abbeſſe. Quoi, Cécile, vous ſeriez capable de cette indigne foibleſſe?

Oppor. Non, non, c'eſt une mauvaiſe tentation dont elle va ſe repentir, je le parie.

Firm. Allons, ma ſœur, ne différons plus.

Céc. Un moment.——(*A Caliſte.*) Aimable & chere Caliſte, ma joie ſeroit pure & parfaite, ſi dans ce jour heureux je pouvois ne pas me ſéparer de vous : ſi la raiſon ſeule vous retenoit ici, l'amitié vous offre un aſyle, daignez l'accepter.

L'Abbeſſe. (*à Cécile.*) Quoi, vous oſez en ma préſence—

Cal. Raſſurez-vous, Madame, ma réponſe va vous ſatisfaire. (*A Cécile.*) Vous me pénétrez de reconnoiſſance ; mais je n'envie point votre ſort ; je ſuis contente du mien, & rien ne peut le changer. La vertu fera mon bonheur ici ; elle fera le vôtre ſur un théâtre plus brillant ; on ne peut être heureux que par elle : vous l'éprouverez dans le tumulte & l'éclat, comme moi dans la ſolitude & l'obſcurité.

F I N.

LES

ENNEMIES

GÉNÉREUSES,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

La Marquiſe D'ELSIGNY.

CIDALIE.

La Baronne DE TRAZILE.

DORINDE, *Belle Sœur de la Baronne.*

MÉLITE, *Parente de la Marquiſe.*

VICTORINE, *Femme de chambre de la Marquiſe.*

La Scene eſt à Paris, chez la Marquiſe.

LES ENNEMIES GÉNÉREUSES, COMÉDIE.

Un Sexe né pour plaire est-il fait pour haïr ?
Le Prix du silence, Comédie de Boissy.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre représente un Sallon.

LA MARQUISE, VICTORINE.

D'Elf. (*tenant un papier, & le parcourant.*)

QUE de visites !—Quelle liste, bon Dieu ! que je suis heureuse de n'avoir pas vu tout cela ! —En vérité, la moitié de ces noms me sont inconnus.

Vict. C'eſt que vous les avez oubliés ; cela eſt tout ſimple ; après une abſence de trois mortelles années !

D'Elſ. Il me paroît, Victorine, que vous ne regrettez pas la Suede.

Vict. On ne peut regretter que Paris—— Mais vous même, Madame, hier en arrivant, en paſſant cette charmante barriere, vous étiez dans un raviſſement.

D'Elſ. Ah, Victorine, le plus beau moment de ma vie, c'eſt celui où j'ai joui du bonheur de me retrouver entre les bras d'un pere & d'une mere ſi dignes de ma tendreſſe !—— Avec quelle bonté ils ont daigné venir audevant de moi, & faire cent lieues pour me voir deux jours plutôt !——Quel fut mon ſaiſiſſement & ma joie en appercevant leur voiture, en me prècipitant de la mienne, en tombant à leurs pieds !—Que je plains les cœurs endurcis qui n'éprouvent point dans toute ſa force ce ſentiment délicieux, l'amour filial, ce pur & premier penchant gravé dans l'ame même avant que la raiſon en faſſe une vertu, & que la reconnoiſſance & l'habitude devroient, avec le temps, rendre ſi doux, ſi cher & ſi ſacré.

Vict. Je me flatte, Madame, que vous ne quitterez plus une famille dont vous faites toute la ſatisfaction—Ma foi, ſi M. le Marquis retourne à ſon ambaſſade de Suede, & s'il me demande mon avis, je lui conſeillerai de nous laiſſer ici—— Qu'en penſez-vous, Madame ?

D'Elſ. Il eſt cruel, ſans doute, de quitter ſon pays ; mais, Victorine, il eſt ſi doux de remplir ſes devoirs ! La récompenſe eſt tou-

jours au-dessus du sacrifice. Ne l'éprouvé-je pas ? J'ai suivi M. d'Elsigni ; je partis, je l'avoue, accablée de tristesse ; mais aujourd'hui combien je suis dédommagée de ce que j'ai souffert, per sa confiance, sa reconnoissance & sa vive & tendre amitié ! Ce sacrifice m'a valu son estime, il m'a même rendue plus chere à ma famille, à mes amies, plus intéressante aux yeux du monde ; mon cœur, mon amour-propre doivent être également satisfaits ; je me retrouve enfin réunie à tout ce que j'aime, & plus digne d'en être aimée ! Ah ! peut-on trop payer un semblable bonheur ?

Vict. Oui, vous avez raison, Madame, & je vois que, seulement pour notre intérêt, nous devrions toujours être honnêtes, cela réussit tôt ou tard. Le plaisir que vous avez eu hier au soir & ce matin à revoir tous vos parents, tous vos amis, à recevoir leurs éloges, à répondre à leurs questions ; & ces pleurs de joie que vous faisiez répandre, ces transports que vous inspiriez, vous n'auriez pas joui de tout cela sans ce voyage & cette longue absence : sans compter que l'Opéra & la Comédie, dont vous étiez lasse quand nous sommes parties, vont être pour vous des amusements tout nouveaux, & vous enchanteront comme la premiere année de votre mariage.

D'Elf. Ainsi vous voyez, Victorine, qu'on s'afflige souvent de ce qui doit être la source d'un bien. Que nous serions heureux, si nous avions plus de courage & de résignation ! Je suis récompensée de ce que j'ai fait ; vous l'êtes aussi, ma chere Victorine, de m'avoir suivie ;

cette preuve de votre attachement m'a donné pour vous une amitié véritable. Vous m'étiez d'une ſi grande reſſource dans un pays étranger ; nous parlions de la France, nous cauſions ſouvent enſemble. Je conſerverai cette habitude, je vous le promets, puiſque vous m'avez convaincue de la bonté de votre cœur, & de l'honnêteté de vos ſentiments.

Vict. Eh bien, Madame, permettez-moi donc de haſarder une queſtion que je n'oſois vous faire. Je ſais à quel point vous aimez Madame Cidalie ; je ne l'ai vue qu'un moment hier quand elle vint ici ; mais je l'ai trouvée d'une triſteſſe, d'un changement !—Eſt-ce qu'elle n'eſt plus heureuſe comme elle l'étoit autrefois ?

D'Elſ. Hélas ! elle eſt bien à plaindre ; elle eſt depuis deux ans brouillée avec ſon amie intime.

Vict. Son amie qui s'eſt remariée, qui s'appelle aujourd'hui Madame la Baronne de Trazile ?

D'Elſ. Juſtement.

Vict. Oh, mon Dieu, que j'en ſuis fâchée ! elles s'aimoient tant, elles étoient ſi aimables !

D'Elſ. (*en regardant ſa montre.*) Il eſt dix heures, Mélite ne vient point, & j'ai encore deux viſites à faire avant de dîner.

Vict. Le temps ne l'a point changée apparemment ; car je me ſouviens qu'autrefois vous la grondiez toujours ſur ſon peu d'exactitude. Comme elle vous impatientoit, & en même-temps vous faiſoit rire la premiere année de

ſon mariage, quand vous lui ſerviez de chaperon !——Et comme elle ſe moquoit de vos leçons, parce que vous étiez preſqu'auſſi jeune qu'elle !

D'Elſ. Elle n'a que vingt-trois ans ; mais malgré ſa jeuneſſe & ſon air quelquefois étourdi, elle eſt remplie de raiſon ; elle eſt d'ailleurs ſi franche, ſi naturelle, ſon cœur eſt ſi bon !—J'entends quelqu'un—C'eſt peut-être elle.

Vict. Oui, juſtement.

D'Elſ. Laiſſez-nous, Victorine.

SCENE II.

LA MARQUISE, MELITE.

D'Elſ. EH bien, il y a une heure que je vous attends.

Mél. Je l'ai fait exprès pour vous prouver que l'abſence ne peut rien ſur moi, & que je ſuis toujours la même.

D'Elſ. Mais vous pouviez vous épargner cette peine ; car j'ai toujours jugé que vous ſeriez incorrigible.

Mél. Fort bien !——A préſent il me faut un petit ſermon, enſuite vous m'embraſſerez, & je ſerai rentrée dans tous mes droits ; car

c'eſt ainſi que commençoient jadis toutes nos entrevues.

D'Elſ. Je vous garde le ſermon pour une autre fois. Mais parlons de Cidalie ; contez-moi donc tout ce que vous ſavez de cette étrange rupture.

Mél. Mais elle vous écrivoit, ne vous en a-t-elle pas parlé ?

D'Elſ. Elle me mandoit ſimplement qu'elle étoit fort à plaindre, qu'elle ne ſe conſoleroit jamais d'avoir perdu une amie qui lui ſeroit toujours chere, & que rien ne pouvoit remplacer dans ſon cœur. Les lettres de la Baronne contenoient à-peu-près les mêmes choſes ; enfin, je n'ai pu obtenir ni de l'une ni de l'autre le moindre éclairciſſement ſur les raiſons qui les ont brouillées, Mais l'on dit ſouvent ce qu'on n'oſeroit écrire ; & vous qui ne les avez pas quittées, vous devez être plus inſtruite que moi.

Mél. Je ne manquois aſſurément ni d'interêt pour elles, ni de curioſité ; je les ai queſtionnées toutes les deux avec une perſévérance infatigable ; mais je n'ai pu leur arracher juſqu'ici la plus légere preuve de confiance à cet égard. Quoique brouillées, elles ſemblent s'entendre encore ; le même eſprit les anime toujours.

D'Elſ. Quel dommage, que deux perſonnes d'un mérite ſi diſtingué ayent ceſſé de ſe convenir ! Qui peut rompre des liens formés par la conformité des principes & des caracteres ? Ah, ſi cette chaîne ſi douce n'eſt pas durable, où trouver un bonheur ſur lequel on doive compter ?

Mél. Enfin, je ne puis vous donner des détails positifs sur le fond de cette singuliere histoire; mais je vous instruirai des conjectures du monde & des miennes. Premiérement, on croit avec assez de vraisemblance, que la principale cause de la brouillerie fut le mariage de la Baronne, quoique la rupture n'ait éclate que huit mois après.

D'Elf. Cidalie pouvoit avec raison blâmer le choix de son amie; la mauvaise réputation du Baron, la médiocrité de sa fortune devoient lui faire regarder ce mariage comme une folie très-condamnable.

Mél. L'événement n'a que trop justifié cette opinion; on prétend que la Baronne est bien malheureuse dans son intérieur, & que sa fortune est dans un désordre!—Connoissez-vous la sœur de son mari?

D'Elf. Dorinde?——Non; & l'on m'en a dit beaucoup de mal.

Mél. Je ne doute pas que la brouillerie de Cidalie & de la Baronne ne soit entiérement son ouvrage; il y a quelque noirceur là-dessous, que le temps dévoilera. Ce qui est certain, c'est que Dorinde déteste Cidalie, qu'elle la déchire sans aucun ménagement, & qu'elle est même parvenue à persuader en général que tous les torts sont de son côté. Elle n'articule aucun fait contre elle; mais la calomnie sait se produire sous tant de formes! Ne pouvant vraisemblablement rien prouver, Dorinde ne se permet que des accusations vagues sur le caractere & le cœur de Cidalie. Elle ne dit rien de positif, mais donne beaucoup à entendre.

Souvent un air myſtérieux, un ſoupir, une exclamation, ont ſu noircir l'innocence avec plus de ſuccès que les menſonges les plus détaillés n'auroient pu le faire. Enfin, Dorinde perſuade par ſa conduite que l'honnêteté l'empêche ſeule de s'expliquer plus clairement; & c'eſt ainſi que, par un art déteſtable, elle paroît ménager celle qu'elle opprime.

D'Elſ. Horrible hypocriſie!——Comment peut-elle en impoſer?——Comment oſe-t-on dire qu'on eſt incapable de haïr l'objet dont on déchire la réputation?——Quel chagrin me cauſe ce triſte détail!——Et cette femme méchante, artificieuſe, Dorinde enfin, a remplacé, dit-on, dans le cœur de la Baronne, la douce, l'aimable Cidalie?

Mél. Non, ne le croyez pas; l'artifice peut ſubjuguer, mais il n'attachera jamais. La Baronne ſe laiſſe conduire par ſa belle-ſœur, ſes yeux ſont faſcinés, ſa raiſon eſt ſéduite; mais, en dépit de l'intrigue & de la méchanceté, Cidalie eſt toujours au fond de ſon cœur.

D'Elſ. Et vous penſez qu'il eſt impoſſible de les raccommoder?

Mél. J'en ſuis convaincue. Elles ne ſe plaignent ni l'une ni l'autre; elles ſe ſont impoſé un ſilence inviolable ſur les motifs qui les ont déſunies; comment pourroit-on les rapprocher? Elles n'ont ni aigreur ni reſſentiment, mais elles ſont fermement décidées à ne jamais ſe revoir; & juſqu'ici elles ont repouſſé avec inflexibilité toutes les tentatives de leurs amis à ce ſujet. Moi qui les aime toutes deux, je n'ai rien négligé pour les réconcilier; & je me

fuis brouillée vingt fois avec elles, de dépit de n'avoir pu y parvenir. Enfin, j'ai pris mon parti, & je vois clairement à préſent que leur réſolution eſt inébranlable. Cependant, comme vous étiez, après la Baronne, ce que Cidalie aimoit le mieux, peut-être aurez-vous plus de ſuccès; je le ſouhaite, mais je l'eſpere foiblement.

D'Elſ. Je les ai déja vues l'une & l'autre un moment hier. La Baronne doit venir ce matin, & m'a demandé la permiſſion de m'amener ſa belle-ſœur; je vous avoue qu'un ſemblable tiers me ſera fort déſagréable.

Mél. Je reconnois-là Dorinde; elle a entendu parler de votre amitié pour Cidalie, & ne veut pas que vous entreteniez la Baronne tête-à-tête.

D'Elſ. Eh bien, à la bonne heure, je dirai devant elle tout ce que j'aurois dit en ſon abſence.

Mél. Comme vous ne la connoiſſez pas, je vais vous la dépeindre avec exactitude. Elle a ce qu'on appelle dans le monde de l'eſprit, & un ton excellent; c'eſt-à-dire qu'elle débite avec aiſance la douzaine de petites phraſes de compliments d'uſage, que vous avez eu la bonté de m'apprendre jadis en huit jours; & que d'ailleurs elle ſe plaît à conter, de temps en temps, quelques hiſtoires dont tout le ſel conſiſte à jetter un ridicule ſur une perſonne de la ſociété. Elle eſt remplie d'égards pour les gens de ſa connoiſſance, & de politeſſe pour ceux dont la conſidération eſt bien établie; mais pour tous les autres, elle affecte un dé-

dain qui va quelquefois juſqu'a l'impertinence la plus ridicule. Ce n'eſt jamais ni ſon goût, ni l'eſtime, qui peuvent lui faire deſirer une liaiſon ; elle n'eſt conduite que par l'intérêt où l'opinion des autres. On ne lui paroît aimable qu'autant qu'on eſt à la mode ; c'eſt dans un cercle qu'il faut briller, pour lui plaire ; & ſi l'on y réuſſit, on pourra l'ennuyer tête-à-tête ſans qu'elle le trouve mauvais. C'eſt ainſi que, par l'excès d'une abſurde vanité, elle a renoncé au droit naturel, dont ne pourroit ſe dépouiller la perſonne la plus modeſte, celui de juger par ſoi-même. On prétend qu'elle eſt capable des meilleurs procédés, parce qu'elle paſſe ſa vie à faire des viſites & à écrire des billets. Comme elle eſt capricieuſe, on dit auſſi qu'elle eſt piquante ; mais, au vrai, c'eſt une perſonne très-commune, dont le mauvais cœur a gâte l'eſprit, incapable de ſentir le prix du vrai mérite, admiratrice des petits talents, inſenſible aux grandes vertus, envieuſe de la ſupériorité. Elle a, par beaucoup d'intrigues & d'artifices, acquis quelques partiſans. Le cercle de ſes liaiſons eſt très-étendu ; mais elle s'eſt fait un plus grand nombre d'ennemis, & elle n'a pas un ſeul ami ſur qui elle puiſſe compter.

D'Elſ. Voilà un affreux portrait ! & par malheur il reſſemble à plus d'un original. Combien la vanité a corrompu de cœurs !

Mél. Elle ne corrompt guere que la médiocrité, & doit perfectionner les eſprits ſupérieurs. L'orgueil d'un ſot n'eſt qu'un mouvement toujours aveugle & bas ; ſon but eſt frivole, ſes moyens mépriſables ; & le dépit de

ne pouvoir atteindre à de brillants succès, produit cette envie noire & lâche qui le caractérise & le punit. Mais l'orgueil de l'homme d'esprit est éclaire, noble, sublime : & n'aspirant qu'aux grandes choses, il peut y conduire, &, par la justesse de ses calculs, tenir souvent lieu de vertus. Il fera fuir le vice, il rendra bienfaisant, il mettra sa gloire à pardonner ; enfin, avide de la seule admiration qui soit flatteuse, & qui ne s'accorde qu'au vrai mérite, il fera, par ambition, tout ce que font les ames vertueuses pour satisfaire l'heureuse inclination qu'elles ont reçues de la nature.

D'Elf. Savez-vous, ma chere Mélite, que vous m'étonnez ? L'absence m'a privée, pendant trois ans, du plaisir de m'entretenir avec vous : mais ce temps qui m'a paru si long, vous l'avez utilement employé à perfectionner votre esprit ; & je vous avoue que cette conversation ajoute encore à l'opinion que vos lettres m'avoient déja donnée de votre raison.

Mél. Ce changement devroit-il vous surprendre ? Pendant votre absence, ne suis-je pas devenue mere ?—Quelle révolution ce titre si cher a causée dans mes idées !—Il m'a valu dix années d'expérience. Si vous saviez à quel excès j'aime déja cet enfant qui ne peut m'entendre ! Objet de toutes mes rêveries, de mes plus doux projets, elle fixe entiérement mes yeux sur l'avenir, par le bonheur que j'y découvre, & qu'elle seule me promet. Je veux l'élever ; jamais ma fille ne me quittera. Je dois donc chercher à me rendre capable de remplir un jour les obligations que je m'impose.

Je m'inſtruis, je lis, je réfléchis, je travaille pour ma fille, je pourrai former ſon eſprit & ſon cœur ; ces connoiſſances que j'acquiers, je pourrai les lui communiquer ; enfin, elle me devra tout. De ſi douces eſpérances me dédommagent déja des peines que je prends, & de tous les ſacrifices que je fais.

D'Elſ. Je vois avec une ſatisfaction inexprimable, ma chere Mélite, que votre bonheur eſt aſſuré : vous ne le cherchez plus dans ces plaiſirs factices d'une tumultueuſe diſſipation ; vous rentrez en vous-même ; & c'eſt-là, c'eſt au fond de votre cœur, que la nature a placé la ſeule félicité que vous puiſſiez trouver ſur la terre.

SCENE III.

LA MARQUISE, MELITE, VICTORINE.

Vict. (*à la Marquiſe.*)

MADAME, vos chevaux ſont mis.

D'Elſ. Quelle heure eſt-il ?

Vict. Midi paſſé.

D'Elſ. Allons, je vais ſortir. (*A Mélite.*) Vous dinez avec moi : vous m'attendrez ?

Mél. Oui ; & dans votre abſence, je recevrai vos viſites. N'attendez-vous pas la Baronne ?

D'Elſ. Eh, mon Dieu oui ; & peut-être Cidalie viendra-t-elle auſſi : il faudroit la faire paſſer par le petit eſcalier, afin que la Baronne ne la rencontrât pas.

Mél. N'ayez aucune inquiétude, je donnerai les ordres néceſſaires : nous allons en cauſer, Victorine & moi.

D'Elſ. Adieu donc, je vous laiſſe ; dans une heure, je ſerai de retour.

SCENE IV.

MÉLITE, VICTORINE.

Mél. ATTENDONS ici la premiere des deux qui viendra, de Cidalie ou de la Baronne ? enſuite nous irons donner des ordres pour l'autre. Mais à préſent, Victorine, parlez-moi un peu, je vous prie, de la Suede, de votre maîtreſſe, de la vie que vous meniez. Je meurs d'envie d'avoir des détails là-deſſus. J'ai fait hier mille queſtions à la Marquiſe ; mais elle parle d'elle avec tant de réſerve, que je ne ſuis ſatisfaite qu'à moitié. Elle prétend qu'elle étoit heureuſe là-bas ; heureuſe à Stockholm ; & pendant trois ans ; heureuſe ſi long-

temps & ſi loin !---J'ai peine à le croire, je l'avoue.

Vict. Oui, Madame, elle vous a dit la vérité. Pendant ces trois années, je ne lui ai pas vu un moment d'humeur.

Mél. Elle a tant de courage & de raiſon !— Mais comment pouvoit-elle ſe plaire dans un pays, où, pour toute ſociété, elle n'avoit que des Suédois ?----Elle n'entendoit pas leur langue, par conſéquent point de converſation.

Vict. Preſque tous les gens de la Cour parlent François, & Madame diſoit que les vertus & les agréments ſont de tous les pays.

Mél. Mais ſon mari, qui, entre nous, eſt d'un caractere ſi jaloux, ſi violent, devoit bien la tourmenter ; elle étoit-là entiérement livrée à ſon autorité, ſans amis, ſans parents ; elle a cruellement ſouffert, j'en ſuis ſûre.

Vict. Eh bien, Madame, point du tout. Monſieur a été ſi touché du ſacrifice que Madame faiſoit en quittant ſa famille & Paris, que la reconnoiſſance a fait de lui un autre homme. Madame a achevé de le ſubjuguer en Suede par ſa douceur, ſon égalité, & la maniere charmante dont elle faiſoit les honneurs de ſa maiſon ; & ſur-tout en ne paroiſſant jamais s'ennuyer un moment ni ſe repentir du parti qu'elle avoit pris. Enfin, a préſent, Monſieur a pour elle autant de confiance & d'eſtime que vous lui avez vu autrefois de paſſion & d'inquiétude ; & il n'eſt occupé que du ſoin de la rendre heureuſe.

Mel. Voilà ce qu'on gagne à remplir de bonne grace ſes devoirs : la paix intérieure & l'admiration de ce monde, qui ſouvent nous entraîne au mal, mais qui toujours applaudit au bien.—Mais, Victorine, j'entends le bruit d'une voiture ; c'eſt ſûrement la Baronne. Toute réflexion faite, comme elle doit venir avec ſa belle-ſœur, je ne me ſoucie pas de la voir. Reſtez ici, vous la prierez d'attendre : moi je vais dans le cabinet de la Marquiſe, & j'y recevrai Cidalie, ſi elle vient. L'eſcalier dérobé eſt dans la garde-robe ?

Vict. Oui, Madame.

Mél. C'eſt bon. (*Elle ſort.*)

Vict. Que de précautions pour empêcher deux perſonnes qui s'aimoient tant, de ſe rencontrer ! quels changements peuvent arriver en trois années !—J'entends quelqu'un ; ce ſont apparemment ces Dames. Ah, juſtement ; voilà Madame la Baronne, & ſans doute ſa belle-ſœur.

SCENE V.

LA BARONNE, DORINDE, VICTORINE.

Traz. (*à Dorinde.*) ELLE n'y eſt pas—

Vict. Madame eſt allée chez Madame ſa mere ; mais elle va rentrer.

Traz. Il ſuffit, nous l'attendrons ici. (*Victorine ſort.*) Je vous avoue, ma chere Dorinde, qut cet entretien avec la Marquiſe me trouble beaucoup ; je voudrois en être quitte. Elle va me parler de Cidalie, & me faire mille queſtions auxquelles je ne pourrai répondre, & qui ne ſerviront qu'à renouveller mes chagrins.

Dor. Vos chagrins !—Vouz devez haïr Cidalie ; comment a-t-elle pu conſerver encore le droit de vous affecter, de vous troubler, après avoir perdu tous ceux qu'elle avoit à votre eſtime ?

Traz. Vous m'avez ouvert les yeux ſur elle ; vous m'avez prouvé qu'elle me trompoit : mais enfin, elle m'aimoit autrefois.— Et je l'ai ſi tendrement aimée ! Ce ſouvenir ne peut s'effacer de mon cœur, il me préſervera toujours de la haine.—Non, je ne puis la haïr !

Dor. Plus vous l'avez aimée, plus elle eſt ingrate, plus votre reſſentiment doit être implacable. Les injures ſe gravent profondément dans les ames fortes ; & quand on eſt capable d'aimer paſſionnément, on doit l'être de haïr avec violence.

Traz. La véritable force qui vient de la grandeur d'ame, eſt de ſavoir vaincre ſes paſſions, & non de s'y livrer. La haine & la vengeance ne ſont à mes yeux que des foibleſſes honteuſes & criminelles. Malheur à celui qui s'enorgueillit de connoître la haine ! il montre en même-temps la noirceur de ſon ame & le déréglement de ſon eſprit. Eh quoi, s'applaudir de nourrir un affreux ſentiment qui

nous tourmente & nous déchire ; s'occuper du malheureux objet qui l'excite, pour ne lui souhaiter que des peines, pour n'en dire que du mal ; s'affliger de ses succès ; jouir de ses fautes & de ses revers !—O Ciel ! le cœur qui s'abandonne à ces horribles mouvements, peut-il goûter un instant de repos, & n'est-il pas aussi lâche qu'inhumain ?

Dor. Cette haine féroce que vous me dépeignez, me fait horreur, & je ne la conçois pas ; mais je ne parlois que de celle des ames généreuses.

Traz. Il n'en est point pour elles. Croyez que la définition que j'ai faite de la haine, n'est pas exagérée ; j'aurois pu même y ajouter quelques traits encore plus odieux, en détaillant les excès où peut entraîner ce desir de vengeance qu'elle inspire.

Dor. Au reste, vous n'aurez pas de peine à me persuader que la haine doit être surmontée par la vertu, & qu'elle est incompatible avec la sensibilité. J'ai des ennemis, mais je ne haïs personne ; & c'est, je l'avoue, sans beaucoup de réflexion, que je vous ai dit tous les *lieux communs* qu'on débite sur la haine ; ce n'étoit ni mon cœur, ni mon esprit qui vous parloient, c'étoit le monde.

Traz. Le vice, ainsi que la vertu, a plusieurs maximes qui ont passé en proverbes ; vous avez, ma sœur, trop de droiture & d'esprit pour les adopter. Ces sentences pernicieuses éblouissent les sots, enhardissent les méchants ; mais elles sont heureusement si absurdes, que le plus léger examen de la raison

ſuffit pour en démontrer l'infamie, & pour armer contre le danger de les entendre répéter ſi ſouvent.

Dor. Il eſt certain qu'avant d'adopter une maxime, on devroit y réfléchir & l'approfondir avec ſoin, ſur-tout lorſqu'on vit dans le grand monde, où tant de mauvais principes circulent néceſſairement, par la méchanceté qui les ſeme, & la légéreté qui les recueille & les répand encore. Mais revenons à la Marquiſe, que lui direz-vous ?

Traz. Rien abſolument ſur les motifs de ma brouillerie avec Cidalie.

Dor. Fort bien ; point de détails : j'approuve infiniment cette généroſité, elle eſt dans mon ame ; vous ſavez que je vous l'ai toujours conſeillée. Mais ſoyez ſûre que Cidalie vous aura noircie auprès de la Marquiſe ; ainſi, à votre place, je ne me piquerois pas de l'épargner, comme vous avez fait juſqu'ici, & je dirois que j'ai les plus grands ſujets de plainte.

Traz. Non, non, je ne veux point démaſquer une perſonne qui me fut ſi chere. Lui enlever l'eſtime de la ſeule amie qui lui reſte, ne ſeroit qu'une vengeance odieuſe, indigne de moi. Quel triomphe pour nos ennemis, s'ils pouvoient, par de mauvais procédés, nous engager à ſortir des bornes de la juſtice & de la modération, & nous faire imiter l'action qui les avilit !—Ah ! s'il eſt poſſible que Cidalie me haïſſe, du moins elle ne peut me mépriſer : je ne me démentirai point ; il m'eſt doux de

penſer que je ſuis digne des regrets de l'amie qui m'a trahie.

Dor. Quel aſcendant elle avoit ſur vous!— Ne pouvoir encore à préſent parler d'elle ſans vous attendrir! cela eſt inconcevable.

Traz. Peut-on être autrement pour un objet que l'on a aimé dix ans? Elle n'eſt pas, il eſt vrai, ce que je la croyois; mais, malgré ſes torts, ne dois-je pas toujours reſpecter en elle l'amie que j'avois choiſie, celle que j'avois rendue dépoſitaire de tous mes ſecrets, celle, enfin, qui fit le charme de ma vie pendant tant d'années?—Permettez-moi de vous faire une queſtion: Si d'affreux procédés nous obligent à nous brouiller avec un frere, à nous ſéparer d'un mari, pouvons-nous avec bienſéance les noircir dans le monde, dévoiler leur méchanceté, & les peindre ſans ménagement ſous d'odieuſes couleurs? Non, ſans doute; une telle conduite révolteroit les gens les moins délicats. Eh, pourquoi l'amitié, ce lien volontaire, cette union ſi douce & ſi pure, n'exigeroit-elle pas les mêmes ménagements?— Qu'on ceſſe donc de l'appeller une *chaîne ſacrée*, un *ſentiment ſublime*, ou qu'on apprenne à mieux connoître l'étendue des devoirs qu'elle impoſe.

Dor. De tels principes ne me ſont point étrangers. Quels ſacrifices n'ai-je pas faits à l'amitié? J'oſe dire que *ma maniere de ſentir* n'eſt pas commune.—*J'ai fait mes preuves.* Mais je vous avoue que j'ai contre Cidalie une animoſité qui m'étonne moi-même; car les méchancetés perſonnelles que j'ai eſſuyées, ne

m'ont jamais rien inspiré de pareil. Apparemment qu'il faut attaquer mes amis, pour exciter mon ressentiment. Si j'étois objet de l'aversion de Cidalie, vous ne me verriez que de la froideur & de la générosité ; mais elle vous déteste, & je ne puis lui pardonner.

Traz. Elle me déteste !-- Non, ne le croyez pas : non, une funeste jalousie, une passion malheureuse a pu l'égarer ; mais je suis sûre qu'elle ne me hait pas.---Rappelliez-vous les preuves d'intérêt qu'elle m'a données il y a trois mois dans ma derniere maladie ; elle venoit tous les jours dans mon antichambre ; elle y passa deux nuits ; mes gens l'ont vue pleurer, malgré les efforts qu'elle faisoit pour cacher ses larmes. A chaque instant son cœur la trahissoit.---Et quand on lui dit que j'étois hors de danger, sa joie, ses transports lui causerent une révolution qui la rendit malade à son tour.

Dor. Je me rappelle tous ces détails, & je suis trop franche pour vous dissimuler que je ne vis dans toute sa conduite qu'une fausseté révoltante.---Et mon frere en fut indigné comme moi. Mais je me souviens aussi que, dans votre convalescence, vous lui écrivîtes pour lui demander une entrevue ; car vous brûliez du desir de la voir & de vous raccommoder : & elle vous refusa. N'étoit-ce pas démentir toutes ces vaines protestations de tendresse qu'elle vous avoit données ? N'étoit-ce pas avouer qu'elle n'avoit joué cette comédie, que pour en imposer au public, & pour se rendre intéressante ?

Traz. Non ; elle fut de bonne foi dans les ſoins qu'elle me rendit : elle ne voulut pas me voir, parce qu'elle craignoit une explication : ſon refus me prouva ſeulement qu'elle reconnoiſſoit l'impoſſibilité de ſe juſtifier.

Dor. Elle auroit dû eſpérer du moins de pouvoir vous abuſer encore. Elle compta trop ſur votre pénétration, & point aſſez ſur votre cœur. Mais, à propos d'elle, on m'a dit ce matin une nouvelle aſſez ſinguliere ; elle veut marier ſon frere, & vous ne devineriez jamais avec qui ?

Traz. A qui donc ?

Dor. A la fille d'un homme qui vous doit ſa fortune, d'un homme à qui, par votre crédit, vous avez rendu les plus grands ſervices il y a deux ans.

Traz. Monſieur de Sainval ?

Dor. Préciſément. Vous ſavez que Cidalie s'eſt toujours piquée d'avoir une extrême tendreſſe pour ſon frere, & vous connoiſſez la tournure romaneſque qu'elle ſait donner à tout ce qui la regarde. Auſſi conte-t-elle que le bonheur de ſon frere, & par conſéquent le ſien, eſt attaché à ce mariage ; qu'il a pour cette jeune perſonne la paſſion la plus vraie & la plus intéreſſante.---Et puis des détails, des attendriſſements.---Son frere heureux.---Une belle-ſœur charmante pour elle.---La félicité de trouver une amie dans la femme de ſon frere.---Et les enfants de ſon frere qui deviendront les ſiens.---Enfin, une emphaſe pathétique, & tous les lieux communs épuiſés ſur les

liens chéris de frere & de ſœur, de belle-ſœur, d'enfants, de neveux.---Vous l'entendez.

Traz. Mais tout cela, au fond, me paroît très-ſimple. La fille de M. de Sainval eſt en effet une charmante perſonne, par ſa figure, ſes talents, ſon caractere.

Dor. Et puis elle aura cent mille livres de rente.

Traz. J'imagine que Cidalie ignore l'intimité de ma liaiſon avec M. de Sainval.

Dor. Quoïque cette liaiſon ne ſoit formée que depuis votre brouillerie avec elle, elle en eſt inſtruite : elle a dit l'autre jour, devant vingt perſonnes, qu'il y avoit un grand obſtacle à cette union ; mais qu'elle imaginoit cependant que M. de Sainval, en y réfléchiſſant, penſera que dans cette occaſion, il vaut mieux conſulter ſa fille que vos reſſentiments particuliers.

Traz. On vous a fait une hiſtoire : quand Cidalie ſeroit capable d'un ſoupçon auſſi bas, elle a trop d'eſprit pour en convenir.

Dor. Elle a beaucoup plus d'artifice que d'eſprit, & elle a fait dans ce genre des maladreſſes infiniment plus groſſieres. Je ne vous ai pas dit tout ce que je ſais là-deſſus.---J'épargne votre foibleſſe, & je reſpecte votre prévention.---D'ailleurs, il y a des choſes d'un genre ſi noir, que j'aurois de la répugnance à les articuler.---J'ai plus de modération & de réſerve que vous ne croyez.---C'eſt une dangereuſe femme, ſoyez ſûre de cela.---Je conviens qu'elle eſt ſéduiſante, elle a de la grace & de la douceur dans ſes manieres ; un ton

fort noble, un peu trop ſentencieux : au reſte, ce défaut même lui donne un air de raiſon & de ſolidité qui en impoſe ; il inſpire l'ennui, mais il attire la conſidération.---Ne pouvant briller par l'eſprit, elle veut ſe faire eſtimer par le bon ſens, & joint à cet art, celui de cacher, ſous des dehors intéreſſants, une ame froide & vindicative, & la plus profonde diſſimulation. Mais pour revenir au trait que je vous citois d'elle au ſujet de Sainval, demandez à votre mari, quand il ſera de retour, ſi c'eſt une hiſtoire : on m'a aſſuré que pluſieurs de ſes amis étoient préſents à cette converſation.

Traz. Eſt-il poſſible qu'elle me faſſe une injure ſi cruelle ?---Si elle l'a dit, elle eſt d'autant plus coupable qu'elle ne peut le penſer, j'en ſuis certaine.--- Changeons d'entretien, ma ſœur, je vous en ſupplie ; ne me parlez jamais d'elle.---Dites moi, votre frere ne doit-il pas revenir aujourd'hui de la campagne, vous a-t-il écrit ?

Dor. Non, & j'ignore même où il eſt.

Traz. Je n'en ſais pas davantage. Concevez-vous qu'il ſoit parti ſi précipitamment, ſans m'en prévenir ; & que depuis près de quinze jours qu'il eſt abſent, il n'ait pas daigné m'écrire une ſeule fois !---Ah ! je ne ſuis heureuſe d'aucune maniere !

Dor. Il reviendra ſûrement bientôt.

Traz. En effet, ſes affaires doivent le rappeller ici, elles ſont dans un tel dérangement ! Savez-vous ſi M. de Sainval eſt à Paris ?---

Comme je ne ſuis arrivée qu'hier aſſez tard de la campagne, je n'ai point envoyé chez lui.

Dor. Oui, il eſt venu pour vous voir ; mais vous étiez chez la Marquiſe ; j'ai reçu ſa viſite.

Traz. N'entends-je pas une carroſſe entrer dans la cour ?----C'eſt apparemment la Marquiſe.

Dor. Elle s'eſt fait attendre un peu longtemps.---Ah ça, vous allez me préſenter.---Je ſuis curieuſe de la voir. On dit qu'elle eſt d'une fierté d'avoir été en Suede, d'un orgueil d'avoir ſuivi ſon mari !---Ces femmes à grands ſentiments appellent toujours leurs devoirs des ſacrifices. Cela eſt ſingulier.

Traz. Et n'eſt ce pas un ſacrifice de s'arracher du ſein d'une famille qu'on chérit, & dont on eſt adorée ?----Mais on vient, c'eſt elle.

SCENE VI.

LA BARONNE, TRAZILE, LA MARQUISE.

D'Elſ. JE ſuis au déſeſpoir de rentrer ſi tard ; mais j'ai été forcée d'attendre ma mere.---(*à*

Dorinde.) Je compte sur l'ancienne indulgence de la Baronne ; ainsi, Madame, c'est a vous seule que doivent s'adresser mes excuses.

Dor. Je partage tous les sentiments de ma sœur, & je me flatte, Madame, que vous voudrez bien à l'avenir me traiter comme elle.

D'Elf. Puisque vous me défendez les compliments, vous me permettrez donc, Madame, de parler à la Baronne d'une chose qui m'intéresse au-delà de l'expression : elle connoît ma tendre amitié pour Cidalie, &——

Traz. Je prévois vos questions ; j'y vais répondre, & vous ouvrir mon cœur autant que je le puis. Des raisons que je ne veux, ni ne dois détailler, m'ont pour jamais séparée d'une amie que je regrette, & que rien ne peut me rendre. Je n'accuse point Cidalie, je ne me plains que de ma destinée.—Qu'il vous suffise de savoir que votre amitié pour Cidalie, loin de diminuer celle que j'ai pour vous, ajoutera encore à l'estime que vous m'avez inspirée, en me confirmant dans l'opinion que j'avois de la solidité de vos sentiments. Ne m'en demandez pas davantage ; je me suis prescrit sur le reste un silence inviolable.

D'Elf. Cette douceur & cette généreuse modération ne m'étonnent point en vous ; mais comment se peut-il que, malgré tant de ménagements, Cidalie soit si cruellement noircie dans le monde ? Les plus odieuses interprétations, les plus horribles calomnies sont répandues contre elle. Quand vous ne vous

plaignez point, qui donc peut avoir le droit de l'accuſer ?

Traz. J'ignore d'où peuvent venir ces bruits injurieux & ſans fondement ; mais d'ailleurs, je ſais que la méchanceté ne m'a pas épargnée davantage.

Dor. On ne peut empêcher le monde de former des conjectures, & de juger d'après les vraiſemblances qu'il croit appercevoir, ou qu'il ſuppoſe.

D'Elf. Les vraiſemblances !—Quand on a connu Cidalie, & quand on n'eſt aveuglé ni par l'envie, ni par la haine, il n'y a nulle *vraiſemblance* qu'elle ſoit capable de fauſſeté & de perfidie.

Dor. Les ennemis de Cidalie prétendent qu'elle a tort ; ceux de ma ſœur ſoutiennent que Cidalie a raiſon ; je ne vois rien dans tout cela que de fort ordinaire.

D'Elf. Non, Madame ; on déchire Cidalie avec d'autant plus de facilité, qu'elle & ſes amis ſont incapables d'uſer de repréſailles ; & je puis vous aſſurer que tout le monde s'accorde à plaindre la Baronne.

Traz. Ainſi vous penſez donc que la modération que je témoigne, n'eſt qu'un artifice ?

D'Elf. Que dites-vous, ma chere Baronne ? Pouvez-vous concevoir un ſemblable ſoupçon ? Je n'accuſe que ceux qui, ſous le voile de l'amitié, vous abuſent, vous trahiſſent ; puiſque, loin d'imiter votre généroſité, ils ſe ſervent de votre nom, afin de ſatisfaire leur haine particuliere, en tâchant de noircir & de calomnier

une personne assez noble pour n'opposer à de tels outrages que le mépris & le silence.

Dor. Ces déclamations, Madame, ne me sont point nouvelles, je les reconnois ; Cidalie vous a communiqué sa chaleur—& ces discours violents, dictés par elle, prouvent comment elle garde ce silence estimable que vous vantez.

D'Elf. Je ne parle point d'après Cidalie, Madame ; & pour ne vous laisser aucun doute à cet égard, c'est de ma mere & de Mélite que je tiens ces tristes détails.

Traz. Terminons cet entretien, je vous en conjure.

D'Elf. Oui, mais à condition que nous le reprendrons ; car je veux vous faire connoître la noirceur des faux amis qui vous aigrissent en secret.

Dor. (*avec emportement.*) Ah, c'en est trop, Madame.—Un tel déchaînement n'est pas tolérable.—Et cet oubli des bienséances ne peut ni se concevoir, ni se supporter.

D'Elf (*froidement.*) Vous m'étonnez, Madame.—Qu'ai-je dit qui doive vous déplaire ?—On ne peut donc entreprendre, sans vous offenser, de démasquer la trahison & la perfidie ?—A l'avenir, mieux instruite, Madame, je ne manquerai plus à ces égards dont j'ignorois l'obligation indispensable, & que vous réclamez sans doute avec raison.

Dor. (*à la Baronne.*) Voilà, ma sœur, à quoi mon amitié pour vous m'expose ; mais puisque l'on me pousse à bout avec si peu de

ménagement, je vais m'expliquer avec la franchiſe qui m'eſt naturelle. (*A la Marquiſe.*) Il n'y a dans tout ceci, Madame, de trahiſon que de la part de Cidalie, d'aveuglement que dans les amis qui lui reſtent.

Traz. Que dites-vous, ma ſœur?

Dor. Oui, Madame, je mépriſe Cidalie; j'exhorte ma ſœur à ne jamais la revoir. Je ne trahirai point les ſecrets qui me ſont confiés; je ne dévoilerai point les horreurs dont j'ai vu les preuves les plus poſitives.

Traz. Ma ſœur——

Dor. J'admire la généroſité, la modération de ma ſœur; mais je ne puis ſupporter de l'entendre accuſer de foibleſſe & d'injuſtice, & de me voir moi-même indignement outragée. Vous m'avez forcée, Madame, à rompre le ſilence; & ſi je dévoile Cidalie, n'en accuſez que vous.

Traz. (*à la Marquiſe.*) La violence & l'emportement l'égarent.—Je déſavoue tout ce qu'elle a dit.—Pardonnez, ma ſœur.—Votre vivacité naturelle, & votre intérêt pour moi, ſans doute, ont cauſé cet affreux déchaînement que vous condamnerez vous-même avec un peu de réflexion.—(*A la Marquiſe*) La colere ſuſpend en elle l'uſage de ſa raiſon.—Non, je ne reproche rien à Cidalie; non, c'eſt moi ſeule qu'on doit croire.—Quelle ſcene affreuſe vous venez de me donner l'une & l'autre! Eh quoi, vous m'aimez toutes deux, & vous aigriſſez mes chagrins? Ah, s'il n'exiſte pas un cœur ſur lequel je puiſſe compter, du moins

épargnez, reſpectez en moi la plus malheureuſe perſonne qui ſoit ſur la terre.

D'Elſ. Vous malheureuſe !—Avec une ame ſi noble & ſi tendre, devriez-vous l'être ?—Ah, vous méritez de vrais amis ; le Ciel vous les a conſervés malgré vous---& vous retrouverez un jour le bien que vous avez perdu. Oui, j'oſe le prédire, le temps réunira deux cœurs ſi bien faits l'un pour l'autre.---Mais, qui vient nous interrompre ?

SCENE VII.

DORINDE, LA BARONNE, LA MARQUISE, VICTORINE.

D'Elſ. QUE voulez-vous ?

Vict. On demande Madame dans ſon cabinet—(*bas.*) C'eſt Madame Cidalie.

D'Elſ. Il ſuffit, allez. (*Victorine ſort.*)

Traz. Je vous laiſſe.

D'Elſ. Promettez-moi donc que je vous reverrai ce ſoir.—Si vous rejettez ma médiation, du moins ne dédaignez pas les ſoins de cette amitié ſi vraie que je vous ai conſacrée.

Traz. Elle m'eſt toujours chere ; & je ſens qu'elle peut adoucir mes peines.---(*Elles s'embraſſent.*)

Dor. (*à part*). Je ſuis outrée.—(*Haut.*)—Allons, ma ſœur, venez-vous ?

Traz. Je vous ſuis.---(*La Baronne & Dorinde ſortent, la Marquiſe fait quelques pas pour les reconduire.*)

D'Elſ. (*ſeule, après un moment de ſilence.*) Quel entretien !—Comme il m'a ſerré le cœur ! Pauvre Baronne !—Comme elle eſt abuſée & tyrannisée par cette méchante femme !---Mais allons trouver Cidalie.---Ah, la voilà.

SCENE VIII.

LA MARQUISE, CIDALIE.

D'Elſ. J'ALLOIS vous chercher.

Cid. Victorine m'a dit que la Baronne ſortoit, & je ſuis venue ſur le champ. Eh bien, ma chere amie, comment l'avez-vous trouvée ? On dit qu'elle eſt bien changée.---Vous a-t-elle parlé de moi ? Dorinde étoit avec elle ; comment aura-t-elle pu ſe contenir devant vous ? Enfin, comment s'eſt paſſée cette converſation ?

D'Elf. Toutes ces queſtions de votre part me font grand plaiſir ; elles doivent me donner l'eſpoir que vous êtes diſpoſée à plus de confiance que je n'oſois en attendre de vous.

Cid. Certainement je n'aurai point avec vous cette entiere réſerve dont je me ſuis fait une loi juſqu'ici. Vous ſaurez tout ce qu'il m'eſt permis de dire, ſans bleſſer les devoirs que la délicateſſe m'impoſe.

D'Elf. Cependant je vous aime aſſez pour avoir le droit de prétendre à une confiance ſans reſtriction.

Cid. Je vous expliquerai les raiſons qui doivent me forcer d'y mettre des bornes à cet égard ; & vous les approuverez, j'en ſuis ſûre. Ah, croyez qu'il en coûte à mon cœur de ne s'ouvrir qu'à demi ; il y a ſi long-temps qu'il diſſimule ſes chagrins, & cette contrainte en a ſi cruellement redoublé l'amertume !---Mais j'entends la voix de Mélite ; elle vient ſans doute nous chercher pour dîner.

SCENE IX.

LA MARQUISE, CIDALIE, MÉLITE.

Mél. PARDON, ſi je vous interromps ; mais ſavez-vous qu'il eſt trois heures ?

D'Elſ. Allons, ma chere Cidalie.

Mel. (*à la Marquiſe.*) Un moment.—Apprenez-moi donc ce que vous avez dit à Dorinde ; elle eſt ſortie furieuſe, & elle a fait une ſcene inouie à la pauvre Baronne en deſcendant les eſcaliers.---Victorine, qui m'a conté ce détail, a entendu pluſieurs exclamations très-violentes ; & entr'autres, elle prétend que Dorinde a répété pluſieurs fois que vous étiez *d'une impertinence inconcevable, d'une impertinence qui n'a pas de nom.* Victorine ajoute que la Baronne eſſayoit en vain de faire taire ſa belle-ſœur, qui n'en crioit que plus fort, & avec un air & un ſon de voix également effrayants.

D'Elſ. Spectacle en effet effrayant & hideux, que celui qu'offre une femme dominée par la colere, & livrée à l'emportement !—Mais on nous attend pour dîner ; nous reprendrons tantôt cette converſation. Allons.——(*Elles ſortent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, CIDALIE.

D'Elf. ENFIN, nous voilà ſeules, & ſûres de n'être point interrompues ; ſatisfaites mon impatience, ma chere Cidalie.

Cid. Il eſt inutile, je crois, de vous parler de la ſituation de mon cœur ; mes lettres ont dû vous convaincre que je ne ſuis point changée : cette amie, que la méchanceté m'a fait perdre, m'eſt toujours auſſi chere ; je plains ſon aveuglement, j'en gémis, il me coûte tout mon bonheur ; on m'a ravi ſon eſtime, mais je lui conſerve la mienne, malgré ſes injuſtices ; c'eſt un bien qu'elle dédaigne, & c'eſt la ſeule conſolation qui me reſte. Qu'il doit être cruel de mépriſer ce qu'on aimoit ! Mais, hélas ! il eſt auſſi douloureux d'être ſoupçonnée d'une noirceur par la perſonne même à l'opinion de laquelle on tenoit le plus !

D'Elf. Vous ſavez donc que la calomnie vous a noircie auprès de la Baronne ?

Cid. Je connois tous les détails de cet affreux myſtere, je vous l'avoue; vous êtes la premiere à qui j'aye fait cette confidence; & n'oubliez pas que vous m'avez promis une inviolable diſcrétion. Ce n'eſt qu'avec vous que je puis me permettre d'accuſer la Baronne de foibleſſe & de crédulité. Mais ſi vous ſaviez avec quel art on l'abuſe, & quelles ſpécieuſes apparences on a ſu tourner contre moi, vous l'excuſeriez, j'en ſuis ſûre. D'ailleurs, me ſoupçonnant coupable de la plus noire trahiſon, elle voulut d'abord s'expliquer franchement avec moi; elle conſervoit l'eſpoir qu'il me ſeroit poſſible de me juſtifier: vous connoiſſez mon cœur; trop fier pour ſupporter l'ombre d'une défiance injurieuſe, il fut profondément bleſſé de la ſienne. Tandis qu'elle me parloit, l'étonnement & l'indignation me rendoient immobile, & m'ôtoient même le deſir de me juſtifier. On prit mon ſilence & ma froideur pour l'aveu tacite de ma perfidie & de mon ingratitude; & après cette funeſte entrevue, nous ceſſâmes tout-à-fait de nous voir. Depuis quelque temps, la perte de ſa confiance, & l'embarras qu'elle éprouvoit avec moi, m'avoient fait preſſentir mon malheur; & quand elle me dévoila une partie de ſes ſoupçons, j'avoue que le reſſentiment de me voir ſi cruellement outragée, me perſuada d'abord que je regretterois peu celle qui étoit capable de me faire une ſi mortelle injure: je rompis ſur le champ, ſans reproches, ſans plaintes, & avec un ſang froid dont je me félicitois. Mais ce calme trompeur fut de courte

durée, & je sentis bientôt toute l'étendue d'une perte irréparable pour moi.

D'Elf. Je conçois l'effet de votre premier mouvement, & que d'abord vous ayez dédaigné de vous justifier; mais depuis, comment n'en avez-vous pas cherché les moyens? Comment n'avez-vous pas desiré, demandé une nouvelle explication?

Cid. Telle est la bisarrerie de ma destinée; que cette amitié même qui me la fait souhaiter, en même-temps me l'interdit.

D'Elf. M'expliquerez-vous cette énigme?

Cid. En deux mots, la voici. Mes accusateurs auprès de la Baronne, sont sa belle-sœur & son mari: par un hasard singulier, je possede les preuves les plus completes de leur fausseté & tous les détails de leur noir complot, & je ne puis me justifier entiérement aux yeux de la Baronne, qu'en produisant ces preuves qui démasqueroient deux personnes méprisables, mais à qui elle est attachée par des liens indissolubles. Dois-je, pour mon intérêt particulier, porter le trouble, la haine & la désunion dans le sein d'une famille? Dois-je arracher une femme à son mari? Aurai-je la cruauté de lui ravir tous les sentiments qui peuvent lui faire chérir ses devoirs? Puis-je lui dire: cet homme à qui vous avez tout sacrifié, que vous avez aimé si passionnément, à qui vous êtes unie pour toujours, l'époux enfin que vous avez choisi, est également indigne de votre estime & de votre tendresse?—Me reconnoîtriez-vous, ma chere Marquise, à ce cruel langage? Seroit-ce-là de l'amitié, quand la

haine la plus noire ne pourroit porter de plus terribles coups?—Je ne puis cependant me juſtifier qu'à ce prix: jugez donc de toute l'amertume de ma ſituation.

D'Elſ. Ah, que m'apprenez-vous? Je vous admire, je vous approuve; j'oſe même croire qu'à votre place je me conduirois comme vous. Vous ne faites que votre devoir, j'en conviens; mais que vous êtes à plaindre!—Calomniée aupres de l'objet qui vous eſt le plus cher, & forcée de la laiſſer dans une erreur que vous pourriez détruire ſi facilement! Ah, plus d'eſpoir de raccommodement à préſent, je le conçois!—& les méchants triompheront. Cette horrible Dorinde & ſon frere, s'applaudiront toujours de leurs complots; je ne puis ſupporter cette idée, je l'avoue.—Que je la hais, Dorinde----oui, preſque autant que je vous aime.

Cid. Ah, pouvez-vous comparer la force de la haine à celle de l'amitié? Non, non; un tranquille & froid mépris, voilà l'eſpece de haine qui convient aux ames généreuſes, & la ſeule dont elles ſoient ſuſceptibles. Eh, ne ſommes-nous pas vengée des méchants, par notre ſupériorité ſur eux? Les charmes de l'amitié, les ſentiments doux & bienfaiſants d'un cœur noble & tendre leur ſont inconnus; ils ſont privés du bonheur dont nous jouiſſons; n'ayons pas la coupable folie de nous aſſocier à leurs peines, en nous livrant aux noires paſſions qui les déchirent, & qui ne ſont faites que pour eux. Qu'ils haïſſent, qu'ils ſe vengent; mais nous, pardonnons, aimons, faiſons le

bien, & nous les forcerons à nous porter envie au milieu même de leurs plus brillants succés.

D'Elf. Oui, vous avez raiſon, la haine eſt un affreux délire, & ſon atrocité eſt particuliérement odieuſe & révoltante dans une femme; mais cependant je voudrois bien que vous me permiſſiez de haïr Dorinde, ſans conſéquence; elle eſt ſi noire, ſi méchante!—Dites-moi pourquoi elle vous déteſte & vous calomnie avec tant d'acharnement? Eſt-ce de gaieté de cœur, ou par quelque intérêt particulier?

Cid. Elle ſait que je me ſuis vivement oppoſée au mariage de la Baronne, & que je l'empêchai du moins de donner follement tout ſon bien à l'homme indigne d'elle, qui ne l'épouſoit que pour ſa fortune. On voulut éloigner de la Baronne une perſonne qui pouvoit lui donner d'utiles conſeils; on nous brouilla; & mon amie ſéduite, aveuglée, & victime de l'avidité la plus baſſe, a, depuis notre ſéparation, engagé tout ſon bien, & ſigné ſa ruine. Voilà du moins ce qu'on dit dans le monde; plût au Ciel que ces triſtes conjectures fuſſent ſans fondement!

D'Elf. Infortunée Baronne! Elle eſt cruellement punie de ſa foibleſſe & de ſa crédulité!

Cid. Elle méritoit un autre ſort. Son ame eſt ſi noble & ſi ſenſible?—Malgré les torts affreux qu'elle me ſuppoſe, jamais un mot de plainte n'eſt ſorti de ſa bouche; elle me conſerve toujours le plus tendre intérêt. On peut l'aveugler, la ſéduire; mais il eſt impoſſible

que le ressentiment & l'animosité puissent entrer dans son cœur : jamais personne n'eut à un degré plus éminent les vertus précieuses qui doivent sur-tout caractériser une femme, l'indulgence, la douceur & la modération. Elle me croit coupable de la trahison la plus noire ; eh bien, non-seulement elle m'a pardonné, mais j'en suis sûre, elle m'excuse en secret, & ne pense à mes prétendus torts que pour chercher des raisons qui puissent les diminuer. Incapable de manquer à ses principes, la fragilité des autres n'excite en elle qu'une tendre compassion.—Eh, voilà cependant l'amie que j'ai perdue !—Qui pourra m'en dédommager ! Nous étions libres l'une & l'autre, décidées à ne jamais prendre d'engagements ; les convenances nous unissoient comme les sentiments ; nos terres voisines, nos fortunes égales, ce qui nous donna la possibilité de vivre ensemble dans cette étroite intimité qui dura dix ans. Nous logions à Paris dans la même maison ; nous passions l'été dans sa terre & dans la mienne. Accoutumée à la voir toujours, à lui confier mes plus secretes pensées, trouvant en elle tous les agréments de l'esprit, & toutes les qualités de l'ame, persuadée qu'elle m'aimoit uniquement, & que rien ne pouvoit jamais nous séparer, mon attachement pour elle prenoit chaque jour de nouvelles forces, & devint enfin la passion dominante de mon cœur. La raison la justifioit, & l'amour-propre même (car à quels sentiments ne se mêle-t-il pas ?) servoit à l'augmenter encore ; on nous citoit comme le modele unique d'une amitié parfaite :

le monde, qui doute toujours de la sincérité des liaisons des femmes, rendoit justice à la nôtre; & j'éprouvois que l'approbation générale fait chérir davantage encore un penchant vertueux.

D'Elf. Je ne puis renoncer à l'idée de vous réunir l'une & l'autre.— En dépit du sort & des méchants, vous vous aimerez toujours. Eh bien, passez-vous d'explication, consentez seulement à vous revoir.

Cid. Je suis sûre que la Baronne me recevroit; mais comment paroître devant elle sans me justifier? Aurois-je le courage, en vivant avec elle, de la laisser dans son erreur? En supposant qu'elle consentît à me pardonner, me seroit-il possible de ne lui pas ouvrir mon cœur, ce cœur si peu fait pour feindre, & surtout avec elle? Non, non, je puis me taire loin d'elle, je le dois; rien ne me fera rompre ce cruel silence; mais auprès d'elle je me trahirois, j'en suis certaine. Renoncez donc à un projet qui ne peut jamais se réaliser; il faut qu'il soit bien chimérique, pour que j'aye pu y renoncer moi-même.

D'Elf. Mais que peut-on avoir inventé contre vous, avec une ombre de vraisemblance? Je ne le devinerai jamais, & je comprends encore moins comment la Baronne a pu se laisser séduire par un mensonge qui vous noirciſſoit.

Cid. Avec tout l'art imaginable, & les apparences les plus fortes, on ne parvint à lui inspirer que des soupçons; moi seule je l'ai confirmée dans son erreur, en refusant de m'expliquer: ce silence de ma part a dû la con-

vaincre ; mais je ne conçois pas ſes premiers doutes ; je l'avoue, à ſa place jamais je n'euſſe été capable de les former ; cependant elle étoit aveuglée par une paſſion que je ne connois pas, je ne dois que la plaindre & non la condamner. Heureux qui ne livre ſon cœur qu'à des ſentiments doux & modérés, & qui ſait ſe garantir des paſſions violentes ! Ses plaiſirs ſeront toujours purs, & la raiſon adoucira ſes peines.

D'Elſ. D'ailleurs, le ſentimen. le plus légitime peut devenir, par ſon excès, dangereux & condamnable, ſur-tout dans une femme. Un léger écart de principes nous conduit ſouvent au déſhonneur ; nous devons donc travailler avec ſoin à modérer la vivacité de notre imagination, &, pour nous préſerver des illuſions qui pourroient nous ſéduire, réfléchir, méditer ſans ceſſe, & ſoumettre tous nos ſentiments aux loix ſéveres de la raiſon, qui peut ſeule nous guider ſûrement : elle nous dira que, nées pour la dépendance, la vie tranquille & retirée, nos occupations doivent être ſédentaires, nos goûts ſimples ; que la modeſtie, la douceur & la modération ſont des qualités néceſſaires à notre félicité comme à notre gloire. Une femme ne peut ſe diſtinguer que par les vertus d'un Sage, l'empire abſolu de ſoi-même, & l'amour de la juſtice & de la paix. Une imagination exaltée mene les hommes à l'héroïſme, & précipite les femmes dans d'affreux égarements. Ainſi les paſſions tumultueuſes, les mouvements violents, ſont pour nous des foibleſſes dangereuſes & funeſtes, & auxquelles nous ne

pouvons nous livrer ſans perdre nos principes, notre réputation & notre bonheur.

Cid. Oui, nous ſommes faites pour être ſenſibles, & non paſſionnées ; ne nous plaignons point de notre partage : n'aimer qu'autant que la raiſon le permet, c'eſt ſeulement renoncer à des erreurs qui ne produiſent que des peines. Mais je m'oublie facilement dans un entretien ſi doux ; il faut cependant que je m'arrache d'ici ; mon frere, ſans doute, m'attend déja chez moi.

D'Elſ. Si ce mariage dont vous vous occupez pouvoit réuſſir, ce ſeroit une grande conſolation pour vous.

Cid. Il adouciroit tous mes chagrins ; mon frere m'eſt ſi cher ! Mais je n'oſe me flatter.— Quelqu'un vient. Adieu, ma chere amie.

D'Elſ. C'eſt Mélite.

Cid. Eh, mon Dieu, comme elle a l'air agité.

SCENE II.

LA MARQUISE, CIDALIE, MÉLITE.

Mél. AH ! j'ai de cruelles nouvelles à vous apprendre !

D'Elſ. Comment ?

Mél. Cette pauvre Baronne doit être dans un déſeſpoir !

Cid. O Ciel ! qu'eſt-il donc arrivé ?

Mél. Son mari étoit abſent depuis quinze jours ; on ignoroit le lieu qu'il habitoit, & le ſujet de ſon voyage ; tout eſt découvert à préſent.

Cid. Eh bien ?

Mél. Il partit ſecretement pour un port de mer, & s'eſt embarqué. Il a écrit à ſa femme en mettant à la voile.

Cid. Et quel eſt ſon deſſein ?

Mél. Il mande qu'il eſt ruiné, qu'il part pour les Indes ; & que s'il n'y rétablit pas ſa fortune, on n'entendra jamais parler de lui. Sa malheureuſe femme, que deviendra-t-elle ? Abandonnée de l'objet à qui elle a tout ſacrifié, n'entendant rien aux affaires, aſſiégée par

une foule de créanciers, obligée de vendre tout ce qu'elle poſſede, perdant tout à la fois——

Cid. Une amie lui reſte.—Où eſt-elle? Que fait-elle? De qui tenez-vous ces affligeants détails? Sont-ils bien vrais?

D'Elſ. (*embraſſant Cidalie.*) Je vous devine.---Je lis avec attendriſſement dans ce cœur ſi noble & ſi tendre!

Mél. (*à la Marquiſe.*) Ah, vous n'avez pas le mérite de découvrir ſeule ce qui s'y paſſe.

Cid. Mais, encore une fois, ma chere Mélite, êtes-vous bien ſûre du malheur de la Baronne?

Mél. Je quitte dans l'inſtant une perſonne qui étoit avec elle quand elle a reçu la fatale lettre de ſon mari.

Cid. L'infortunée!----Si j'allois ſur le champ chez elle?---Sa porte me ſera fermée. (*A la Marquiſe.*) Ecrivez-lui, ma chere amie; dites-lui que je lui demande à genoux un moment d'entretien.---Mais elle le refuſera ſans doute!---Que faire donc?---Il faut cependant que je lui parle.---& tout-à-l'heure.---Ah, conſeillez-moi par pitié; dans le trouble où je ſuis, je ne ſais comment je dois m'y prendre pour l'engager à me voir.

D'Elſ. (*à Cidalie.*) Comme vous êtes tremblante!---Aſſeyez-vous, & calmez-vous, s'il eſt poſſible. (*Cidalie s'aſſied.*) Voici ce que j'imagine: il faut que Mélite, qui eſt fort liée avec elle, aille la chercher; qu'elle lui diſe que j'ai les choſes du monde les plus im-

portantes à lui communiquer, & qu'elle l'amene ici.

Cid. Fort bien.—Mais cachez-lui que je l'attends, & même ne lui prononcez pas mon nom.—Elle loge dans cette rue ; en ne perdant point de temps, chere Mélite, vous ſerez de retour dans un quart d'heure.

Mel. J'ai juſtement ma voiture là-bas. Adieu, comptez ſur mon zele & mon activité. (*Elle ſort.*)

SCENE III.

LA MARQUISE, CIDALIE.

D'Elſ. ENFIN, ma chere Cidalie, nul obſtacle à préſent ne s'oppoſe à votre juſtification ; la Baronne indignement abandonnée d'un mari qu'elle ne reverra vraiſemblablement jamais, ne ſait que trop maintenant combien il mérite peu ſa tendreſſe ; vous pouvez, ſans ſcrupule, achever de lui deſſiller les yeux.

Cid. Oui, je le puis, & même je le dois. Oſerois-je, ſans me juſtifier entiérement, lui offrir tous les ſecours de la tendre amitié ? Pourroit-elle en accepter d'une perſonne qu'elle n'eſtimeroit pas ?—Cependant je tremble.—

Je desire passionnément de la revoir, & je redoute cette entrevue.---Elle est si à plaindre! Le malheur augmente encore la délicatesse des ames nobles. Si j'allois, en l'éclairant, aggraver ses peines, la blesser peut-être---ajouter à ses chagrins, celui de la faire rougir de ses torts avec moi.---Si enfin, aigrie par sa situation, elle ne voyoit dans ma démarche qu'un orgueilleuse générosité———Ah, qu'elle liroit mal dans mon cœur! De toutes ses injustices, celle-là seroit la plus cruelle———Que je suis combattue!———J'ai presqu'envie de ne pas la voir aujourd'hui; cependant si elle m'aimoit autant qu'elle m'est chere, je la consolerai———Mais je me suis toujours opposée à son mariage; j'eus le courage autrefois de lui prédire une partie des malheurs qu'elle éprouve. Elle se le rappelle, j'en suis sûre; ma présence, ma vue seule, sera sans doute pour elle un reproche insupportable———Qui sait même si jamais elle pourra s'accoutumer à me voir———Que ces reflexions sont accablantes!—Quel parti dois-je prendre?

D'Elf. En vérité, vous vous plaisez à vous tourmenter. Elle vous aimoit toujours en vous supposant les plus grands torts; soyez bien certaine que le bonheur de retrouver une amie telle que vous, la dédommagera de toutes ses peines.

Cid. Mais que lui dirai-je d'abord? Par où commencerai-je?—— J'ose croire que j'ai moi-même assez de délicatesse pour ne devoir jamais craindre en général de blesser celle d'une autre!——D'ailleurs, les offres que je veux lui

faire, ſont ſi ſimples—Mais, je vous le répete, elle eſt dans le malheur ; je la trouverai ſuſceptible, exagérée, défiante : voilà les ſuites ameres de l'infortune ; voilà les défauts qu'elle produit ; ils doivent exciter la plus tendre compaſſion, & l'on ne ſauroit trop s'occuper des égards & des ménagements qu'ils méritent. Ah, celui qui peut aborder un malheureux ſans éprouver un ſentiment mêlé de reſpect & de crainte, n'eſt pas fait pour le ſecourir, ni digne de le conſoler !—Il me vient une idée—Si, pour ménager ſa délicateſſe, je commençois par lui demander un ſervice ?—Fût-il chimérique, n'importe—Mais de quel genre ?—Il faut y penſer—Mon Dieu ! n'entends-je pas du bruit ?—C'eſt elle peut-être—— Je n'en puis plus—(*Elle s'aſſied.*)

D'Elſ. Réellement je doute que vous ayez la force de lui parler—— Ah, vous méritez bien d'être aimée——Et je crois pouvoir vous dire, ſans exagération, que vous m'êtes auſſi chere que vous le ſerez à la Baronne dans un quart d'heure——Mais, que nous veut Victorine ?

SCENE IV.

LA MARQUISE, CIDALIE, VICTORINE.

Vict. MADAME, je viens vous avertir que ces Dames ſont arrivées.

Cid. Quoi, Mélite & la Baronne ?

Vict. Oui, Madame.

Cid. Ah, Ciel ! —(*à la Marquiſe.*) Ecoutez, ma chere amie, je vais m'en aller dans votre cabinet ; je ferai dire à Mélite qu'elle vous envoye la Baronne, à qui vous ne parlerez point de moi ; & pendant votre entretien avec elle, je préviendrai Mélite ſur la maniere dont je veux être annoncée.

D'Elſ. J'entends—Je ne dirai point que vous êtes ici.

Cid. Et même, ſi elle vous parle de moi, ajoutez que vous ne m'avez pas vue depuis ce matin.

D'Elſ. Ne perdez point de temps—Allez.

Cid. Adieu ——Victorine, donnez-moi le bras ; car en vérité je ſuis ſi tremblante & ſi troublée, que je ne puis me ſoutenir.—(*Elle ſort avec Victorine.*)

SCENE V.

LA MARQUISE *ſeule.*

QUELLE ame charmante !—Quelle leçon que ſa conduite !—Comme ce noble exemple doit faire mépriſer & haïr les mauvais procédés & les éclats indécents, dont on eſt ſi ſouvent témoin quand on vit dans le monde—— On dit que l'exemple des méchants eſt dangereux; il me ſemble, au contraire, que plus on les voit de près, & plus l'horreur qu'ils inſpirent s'accroît & doit préſerver du malheur de leur reſſembler, tandis que la douce contemplation de la vertu nous ſéduit, nous touche & nous entraîne: & le deſir d'imiter ce que nous admirons, eſt ſi naturel !—Mais, voici la Baronne.

SCENE VI.

LA MARQUISE, LA BARONNE.

D'Elſ. (*allant au-devant de la Baronne.*

PARDONNEZ-moi, ma chere Baronne, de vous avoir fait attendre, un moment ; j'étois enfermée pour une affaire importante. Je brûlois du deſir de vous voir, & de vous aſſurer que mon cœur partage toutes vos peines ; daignez m'accorder un peu de confiance, je vous en conjure—(*Elle l'embraſſe.*)

Traz. (*froidement.*) Mélite m'a dit que vous aviez les choſes les plus intéreſſantes & les plus preſſées à me communiquer.

D'Elſ. Je n'ai à vous parler que de vous, & rien en effet de plus intéreſſant ne peut m'occuper. A la premiere nouvelle de vos malheurs, j'aurois ſur le champ volé chez vous ; mais je vous avoue que j'ai craint d'y rencontrer Madame votre belle-ſœur, & je voulois vous voir ſeule.

Traz. Mes malheurs ſont grands, il eſt vrai, mais mon courage ſaura les égaler ; je

n'aurai recours à perſonne ; je ſuis ſûre que mon bien eſt plus que ſuffiſant pour payer mes dettes. J'ai déja vu un homme d'affaire, qui m'a donné cette aſſurance ; c'en eſt aſſez pour ma tranquillité. A l'égard de la fortune, j'en ſupporte la privation avec un ſang-froid qui n'a rien d'affecté ni d'étonnant. Je ſerois bien mépriſable, ſi, après les pertes que j'ai faites, celle-là pouvoit encore me toucher.

D'Elſ. Ah, je connois l'élévation & la ſenſibilité de votre ame.

Traz. Cette ſenſibilité n'eſt plus pour moi qu'une foibleſſe, je ſaurai la ſurmonter.

D'Elſ. Un grand malheur rappelle toujours ceux qu'on a déja éprouvés—Je ſuis ſûre qu'aujourd'hui Cidalie eſt plus que jamais préſente à votre ſouvenir.

Traz. Rien n'a pu juſqu'ici l'en effacer un ſeule inſtant—mais enfin, je ſuis laſſe d'aimer & de regretter des ingrats—abandonnée, trahie par tout ce qui m'étoit cher, je renonce au monde, au bonheur, à l'amitié ; je ne dois plus chercher que le repos—Cidalie !—Dites-lui, Madame, quand vous la verrez, que ce cœur qu'elle a connu ſi tendre, maintenant aigri, déſabuſé, ſe conſacre à l'indifférence, & déſormais ne conſultera que la raiſon—— Dites-lui que je ſuis paiſible & détrompée ; que je hais la ſociété, que je vais la fuir pour toujours ; & ſur-tout, que je ne crois plus à l'amitié—— —Mais, non, ne lui parlez point de moi ; qu'elle m'oublie, qu'elle ſoit heureuſe—C'eſt mon dernier ſouhait, il eſt ſincere.

D'Elſ. Elle, vous oublier ! Non, ne le

croyez pas—Que deviendra-t-elle en apprenant vos malheurs?—A quel excès elle y sera sensible!

Traz. En effet, ma situation est telle que mes plus grands ennemis seront forcés de me plaindre. Mais, Madame, je ne veux pas vous ennuyer plus long-temps; pardonnez-moi mon importunité; je ne suis venue que sur l'assurance que Mélite m'avoit donnée, que vous aviez à me parler d'affaires.

D'Elf. Quelle froideur vous me témoignez, ma chere Baronne! pourquoi vous refuser aux consolations de ma tendre amitié?—Mais les différents mouvements qui vous agitent ne sont que trop naturels dans l'état où vous êtes, je n'accuse point votre cœur,

Traz. Ah! ce cœur est devenu inaccessible à l'amitié——Non, non, je ne prétends plus au bonheur d'être aimée—Et moi-même je ne suis plus capable d'aucune espece de sentiment. La haine de la vie, voilà le seul qui me reste.

D'Elf. Cette sombre misanthropie est trop opposée à la douceur de votre caractere, pour pouvoir durer long-temps.

Traz. On vient, je me retire.

SCENE VII.

LA BARONNE, LA MARQUISE, MÉLITE.

Mél. (*arrêtant la Baronne.*)

RESTEZ un moment, je vous prie, je ſuis chargée d'une commiſſion pour vous.

Traz. De quelle part ?

Mél. Je prévois votre ſurpriſe—C'eſt Cidalie qui m'envoye.

Traz. Cidalie !—Et que me veut-elle ?

Mél. Elle arrive dans l'inſtant ; & en apprenant que vous étiez ici, elle ma priée de vous demander de lui accorder un moment d'entretien.

Traz. Moi, la voir !—Ah, je ſuis diſpoſée moins que jamais——— Je ne la verrai point, Madame.

Mél. Je crois qu'elle ignore vos malheurs, car elle ne m'en a point parlé—Elle m'a dit ſeulement qu'elle avoit une grace à vous demander; que vous pouviez d'un mot aſſurer le bonheur de ſon frere, & qu'elle compte aſſez ſur votre généroſité, pour s'adreſſer à vous avec confiance.

Traz. Elle connoîtra qu'elle ne s'eſt point abuſée——mais, encore une fois, je ne la verrai point——Dites-lui qu'elle ſoit ſans inquiétude ſur ſon affaire, & que l'entrevue qu'elle me demande eſt abſolument inutile.

Mél. Elle dit qu'elle ne peut accepter une grace de vous, à moins qu'elle ne la reçoive de votre bouche.

D'Elſ. Ma chere Baronne, vous avez trop de généroſité pour vous refuſer à cette délicateſſe.

Traz. Qu'elle m'écrive, je lui répondrai; c'eſt tout ce que je puis promettre.

Mél. Voyez-la un ſeul inſtant, je vous en conjure.

Traz. Non, je ne pourrai ſupporter ſa préſence——Ciel! n'entends-je pas ſa voix? ——Ah, Mélite! où m'avez-vous conduite? ——Tout ceci n'eſt qu'un complot—C'eſt mon ſort, d'être toujours trompée——(*Elle s'aſſied. La Marquiſe & Mélite s'approchent d'elle. La Marquiſe lui prend la main.*)

D'Elſ. Nous ſerons bientôt juſtifiées à vos yeux.

Mél. (*regardant vers la porte.*) C'eſt elle. —C'eſt Cidalie; elle n'a pu réſiſter à ſon impatience.

Traz. Ainſi donc, vous me forcez de la voir malgré moi—Eh bien, qu'elle vienne; après tout que m'importe!—Elle s'attend peut-être à me trouver abattue, humiliée——Qu'elle vienne, je la déſabuſerai.

Mél. Venez, Cidalie; ſortons—Laiſſons-les——

Traz. Quoi, vous m'abandonnez l'une & l'autre ?

D'Elf. Nous reviendrons dans un instant—Allons—(*Elles sortent précipitamment.*)

Traz. Ecoutez—Elles me laissent—Quel indigne complot! Quelle injuste violence! Et quel peut en être le but ?—Ciel! on vient—C'est Cidalie!—Ah, rassemblons du moins le peu de courage qui me reste.

SCENE VIII.

LA BARONNE, CIDALIE.

(*Cidalie paroît & s'arrête. La Baronne retombe dans son fauteuil, en tournant son visage du côté opposé à celui de Cidalie.*)

Cid. (*après un moment de silence.*

A part. QUE son trouble augmente le mien !—Je n'ose approcher.

Traz. (*Se levant.*) Eh bien, Madame—qu'avez vous à me dire ?——& comment avez-vous pu desirer de me voir ?—S'il m'est possible

de vous être de quelque utilité, ne suffisoit-il pas de me le faire savoir ?

Cid. J'ose dire, Madame, que la démarche que je fais est flatteuse pour vous, puis'qu' elle prouve l'opinion que j'ai de votre caractere ; & loin de m'humilier, elle me satisfait —Vous montrer de l'estime & de la confiance, ne coûte point à mon cœur.

Traz. Un tel langage doit me surprendre ——Mais enfin, Madame, de quoi s'agit-il ?

Cid. Mon frere aime passionément la fille de M. de Sainval ; vous avez un empire absolu sur l'esprit du pere de cette jeune personne ; je sais qu'il vous doit tout ; un mot de vous, Madame, en faveur de mon frere—

Traz. Ce mot est dit. J'ai vu ce matin M. de Sainval, & j'ai reçu sa parole qu'il donneroit sa fille à M. votre frere.

Cid. O Ciel !

Traz. Oui, Madame ; ne conservez aucun doute : M. de Sainval a prévenu sa fille au même instant, & il est allé vous chercher pour vous donner sa parole ; mais vous n'y étiez pas, & on lui a dit que vous ne rentreriez que ce soir ; je l'ai engagé à vous écrire, & vous trouverez chez vous un billet par lequel il vous assure de son consentement, & vous presse de fixer le jour du mariage. Je ne suis arrivée qu'hier de la campagne ; je n'ai su que ce matin vos projets à cet égard ; & j'ai fait au même instant la démarche que vous pouviez desirer.

Cid. Quoi, je vous dois le bonheur de mon frere !—Ah ! je ne puis contenir plus longtemps les transports de mon cœur—Non, non ;

reprenez vos bienfaits, ou rendez-moi votre amitié—*(Cidalie s'approche, & veut embraſſer la Baronne qui ſe recule.)*

Traz. Mon amitié !—Vous l'avez trahie, mépriſée—

Cid. Ecoutez-moi.

Traz. (*faiſant un pas pour s'en aller.* Je ne le puis, ni ne le veux.

Cid. Arrêtez.

Traz. Ceſſez des efforts ſuperflus.—Autrefois j'aurois pu tout pardonner --- à préſent il n'eſt plus temps.

Cid. Eh bien, vous ne m'aimez plus, je le vois ; mais au nom de cette amitié ſi tendre, qui fit pendant dix ans le bonheur de notre vie, au nom d'un nœud jadis ſi cher, daignez m'entendre un inſtant.

Traz. Je ne vous aime plus, ingrate !—— Mais qu'avez-vous à me dire ?

Cid. Que je ne fus jamais coupable, qu'on vous trompoit, & que ma tendreſſe même pour vous m'empêchoit de vous déſabuſer.

Traz. Se pourroit-il ?——Mais n'eſpérez pas de me ſéduire ; vous ne connoiſſez que trop votre aſcendant ſur moi.

Cid. Je n'ai plus qu'un mot à dire.—Je puis vous montrer la preuve la plus poſitive de mon innocence.

Traz. Juſte Ciel !—Eh pourquoi donc me l'auriez-vous cachée ſi long-temps ?

Cid. J'ai reſpecté dans mes ennemis & mes calomniateurs, les liens qui les attachoient à vous ; j'ai préferé votre repos au bonheur d'être eſtimée de vous ; voilà tous mes crimes.

Traz. Qu'entends-je ?—Ah, grand Dieu ! eſt-il bien vrai ?

Cid. (*tirant une lettre de ſa poche.*) Ne croyez que le témoignage de Dorinde elle-même : vous connoiſſez ſon écriture ; liſez cette lettre.

Traz. (*après un moment de ſilence.* Je ne veux croire que vous.—(*Elle ſe jette dans ſes bras.*)

Cid. O la ſeule amie de mon cœur, vous m'êtes donc rendue !—(*Elles s'embraſſent.*) Eſt-il poſſible ?

Traz. Ah, Cidalie ! la vie peut donc encore me devenir chere ?

Cid. La mienne vous ſera conſacrée.—— Mais avant de nous livrer à des tranſports ſi doux, ſouffrez que je vous faſſe entendre ma juſtification. J'ai perſuadé votre cœur, laiſſez-moi convaincre votre raiſon.

Traz. Non, non ; du moins ne m'ôtez pas le mérite de n'être perſuadée que par ma tendreſſe. —Ah, quand vous m'auriez trahie, vous m'aimez toujours, tout eſt effacé.——Laiſſons des explications inutiles & peut-être dangereuſes.——Cidalie, faut-il vous l'avouer ? mon cœur s'eſt trahi malgré moi, je ne m'en repens point ; mais j'aime mieux oublier, pardonner même, que d'entendre une juſtification douteuſe.

Cid. Je veux reprendre tous mes droits ſur vous, ceux d'une ſœur, d'un guide, d'une amie enfin ; ce dernier titre vaut tous les autres. Je viens vous offrir des conſolations, des conſeils, des reſſources ; ſi je n'étois pas digne de votre eſtime, aurois-je tant de con-

fiance ? J'accepte vos bienfaits ; vous faites le ſort & le bonheur de mon frere ; je jouis avec tranſport de l'heureux effet d'une générosité que j'admire : mais ſi je puis, à mon tour, vous être utile, je dois vous prouver que je ne mérite pas un refus ; liſez donc cette lettre, je vous en conjure, & je l'exige. (*Elle la lui donne.*)

Traz. (*la prenant.*) Que voulez-vous dire ?

Cid. Liſez, de grace : je ſais que Dorinde & ſon frere, pour vous éloigner de moi, vous perſuaderent que j'étois votre rivale, & que je ne m'oppoſai à votre mariage que par jalouſie ; je n'ignore pas qu'on prétendit que j'avois voulu vous noircir & vous perdre auprès de l'objet que vous aimiez & que vous aviez choiſi ; je ne pouvois ni ne devois me juſtifier alors, & vous me condamnâtes.

Traz. Juſte Ciel !

Cid. Dorinde explique tout ce noir complot dans la lettre que vous tenez ; elle l'écrivoit à ſon amie intime, qui étoit dans ce temps mon ennemie déclarée : mais les liaiſons des méchants ſont fragiles ; & quand ils ſe déſuniſſent, ils ſe mépriſent trop pour pouvoir ſe rapprocher jamais. Dorinde ſe brouilla avec ſon amie, qui, pour ſe venger, m'envoya cette lettre ; ne doutant pas que je n'en fiſſe uſage auprès de vous, pour perdre & démaſquer celle qui vous trahiſſoit avec tant de noirceur.

Traz. Ah, Cidalie !—Ah, laiſſez-moi reſpirer un moment.—En recouvrant votre innocence, en faiſant éclater vos vertus & la vérité,

dans quel abaiſſement me plongez-vous ?— Quoi, j'ai pu juſqu'à cet excès outrager l'amitié !—J'ai pu croire des calomnies qui maintenant me paroiſſent ſi abſurdes !—Il manquoit à mes malheurs celui de rougir de moi-même ; ce dernier coup épuiſe tout mon courage.—— (*Elle tombe dans un fauteuil.*)

Cid. Que dites-vous ? grand Dieu ! ma juſtification vous affligeroit, vous humilieroit ? Non, il n'eſt pas poſſible. Eh, qu'avez-vous à vous reprocher ? Une crédulité que j'aurois eue à votre place ; un égarement malheureux que votre cœur ne partagea jamais. La fauſſe opinion qu'on vous donna de moi, n'a ſervi qu'à faire éclater votre modération, votre généroſité, & les vertus les plus ſublimes. Quand vous deviez me haïr & me mépriſer, vous vous occupez de mon bonheur ; vous aſſurez celui de mon frere, & vous me rendez tous les ſervices qu'on pourroit attendre d'une ſœur, d'une amie. Qu'ai-je fait, que ferai-je jamais, qui puiſſe égaler une telle action ?

Traz. Quoi, vous ne me mépriſez point ? Vous pourriez m'aimer encore comme autrefois.

Cid. Comme autrefois !—Ah, s'il ſe peut, davantage encore ; je ne puis vivre ſans vous. —J'en ai fait la cruelle expérience.—Que de pleurs j'ai verſés !—Ma chere, ma véritable amie, que de dédommagements vous me devez !—Deux ans ſéparée de vous.—Enfin, déſormais rien ne pourra nous déſunir. Nous ne nous quitterons plus ; car il eſt inutile à préſent de diſſimuler.

Traz. Vous êtes inſtruite de mes malheurs ?

Cid. Je les ſais tous.

Traz. Il n'en eſt plus pour moi, puiſque je vous retrouve.

Cid. Je vais donc vous parler ſans déguiſement, & je me flatte que rendue à vous-même, & dépouillée de toute fauſſe délicateſſe, vous ne me ferez nulle objection. Je vous demande de quitter dès ce ſoir votre maiſon ; de venir dans la mienne, qui, dés cet inſtant, vous appartient comme à moi, ainſi que tout ce que je poſſede, & de me charger de vos affaires. Penſez bien à votre réponſe ; ſongez qu'elle peut rendre heureuſe, ou bleſſer l'amitié ; ſongez enfin, que j'ai, ſans héſiter, accepté vos bienfaits ; que mes offres ſont ſimples & communes, & que ce que vous avez fait pour moi eſt héroïque.

Traz. Je remets mon ſort entre vos mains ; diſpoſez de moi ; ordonnez, preſcrivez—

Cid. Ah, je reconnois enfin mon amie ; rien ne manque plus à ma félicité.

Traz. Oh, ma chere Cidalie, je ne me plains plus de ma deſtinée ; vous devoir tout, ſera mon bonheur ; vous conſolerez ce cœur abuſé, déchiré ; l'amitié guérira ſes bleſſures. Je connoîtrai donc encore les charmes de la confiance ?— Hélas ! depuis ſi long-temps, j'ai dévoré mes chagrins !—Mais, reprenez cette lettre ; ſa lecture m'eſt inutile pour me convaincre de mes injuſtices.

Cid. Je ne vous demande point de la lire

dans cet instant; mais je vous conjure de la garder.

Traz. J'y consens; mais j'espere que vous me permettrez d'en envoyer une copie à Dorinde; c'est la seule vengeance que je veuille prendre d'elle.

Cid. Je ne serois pas fâchée qu'elle fût aussi que j'ai eu le courage de garder ce témoignage de sa perfidie plus de dix-huit mois, sans en faire usage.

Traz. Ah, ma chere, ma généreuse amie, combien cet effort a dû coûter à votre cœur! je l'admire, & cependant je dois m'en plaindre; vous me laissiez dans une funeste erreur, qui ne pouvoit me rendre heureuse; & vous me priviez d'une amie qui vaut pour moi tous les biens du monde. Oui, Cidalie, l'excès de votre délicatesse vous abusoit; vous m'abandonniez à des ingrats qui trahissoient ma confiance, qui mépriſoient ma tendresse; ah, qu'un mot, un seul mot de vous, nous eût épargné de peines!

Cid. Oublions à jamais ces peines cruelles; vous ne me verrez occupée que du desir & de l'espoir de vous en dédommager.—Mais, ma chere amie, allons rejoindre Mélite & la Marquise; allons leur faire part de notre bonheur.

Traz. Elles le partageront, j'en suis sûre; je brûle de les en instruire: venez, ma chere Cidalie.—Ah, les voici.

SCENE IX & derniere.

D'ELSIGNY, MÉLITE, TRAZILE, CIDALIE.

(*Ces deux premieres accourent, & vont embraſſer les deux amies.*)

D'Elſ. MA chère Cidalie!——Ma chere Baronne!

Mél. Tous nos vœux ſont remplis!

Traz. Vous liſez donc dans nos cœurs!

D'Elſ. Je vous avoue qu'il y a près d'un quart d'heure que nous ſommes à la porte de ce ſalon: nous ne pouvions vous entendre, nous n'oſions vous interrompre; mais nous jouiſſions du plaiſir de vous voir, & vous n'imaginez pas l'inexprimable ſatisfaction que nous avons éprouvée, en appercevant Cidalie qui vous embraſſoit.

Cid. Vous jouiſſez de votre ouvrage; vos ſoins généreux ont contribué à nous réunir.

Traz. Quel ſujet de reconnoiſſance!——Croyez-vous qu'il puiſſe jamais s'effacer de mon ſouvenir?——(*en montrant Cidalie.*) Si vous ſaviez tout ce que je dois à cette amie que vous m'avez rendue!

Cid. Et mon frere !—Le mariage de mon frere, qui eſt ſon ouvrage !—Elle a parlé ce matin à M. de Sainval ; elle a reçu ſa parole ; & dans quel temps s'occupoit-elle de mon bonheur ?—Avant notre entrevue—

Traz. Et Cidalie, ignorant ce détail, & connoiſſant ſeulement mes malheurs, malgré mes injuſtices, ma funeſte crédulité, vient m'offrir un aſyle & ſa fortune ; & pour m'épargner la honte coupable qu'un tel excès de généroſité peut inſpirer à toute autre ame que la ſienne, elle commence par me demander un léger ſervice, qu'elle appelle une grace importante.- Que ne puis-je vous peindre avec quel art & quels ménagements délicats elle a ſu trouver le moyen de me raccommoder avec moi-même, & par quelle touchante ſenſibilité elle eſt parvenue à porter les plus douces conſolations au fond d'un cœur aigri par l'infortune, & flétri par un long enchaînement de fautes & d'égarements ! Non, Cidalie, en vain vous voulez me dérober votre ſupériorité ſur moi ; ah ! tout me la découvre : mais cet éclat qui brille en vous, ne rejaillit-il pas ſur moi ? Et le plus délicieux de tous les ſentiments, n'eſt-il pas celui d'admirer ce qu'on aime ?

D'Elf. Ah, chacune de vous eſt digne de ſon amie ; cet éloge dit tout. On ne peut mieux vous louer, qu'en vous comparant l'une à l'autre.

Cid. (*en montrant la Baronne.*) Je ne l'ai point interrompue ; j'ai voulu lui laiſſer dire tout ce que l'enthouſiaſme de ſon amitié lui

inſpiroit ; tant d'exagération du moins fait connoître cette nobleſſe & cette ſenſibilité ſi vive qui la caractériſent.---Enfin, mes cheres amies, vous voyez à quel point je ſuis heureuſe ; il ne manque plus à mon bonheur que de voir mon frere, & de lui apprendre ſon ſort. Je ne puis me ſéparer de vous ; mais permettez-moi de lui écrire de venir nous trouver.

D'Elſ. Venez dans mon cabinet ; & pendant que vous écrirez, je cauſerai avec la Baronne ; j'ai tant de queſtions à lui faire !

Mél. Sur Dorinde, par exemple ; quelle vengeance en tirerons-nous ?

Traz. Vous le ſaurez. (*Elle prend la main de Cidalie.* Mais, ma chere Mélite, quand on retrouve une amie telle que celle-ci, & quand on jouit du bonheur de lui devoir autant, la reconnoiſſance & la tendreſſe occupent & rempliſſent l'ame ſi délicieuſement, qu'il n'en coûte guere pour oublier les méchants & les ingrats. Non, chere Cidalie, la vengeance & la haine ne troubleront point une vie qui doit être entiérement conſacrée à la tendre amitié. Non, je ne veux plus exiſter que pour vous ; & il eſt impoſſible qu'aucun ſentiment étranger à vous, puiſſe déſormais entrer dans mon ame.

Cid. Ce retour m'eſt dû, j'en conviens, puiſque l'attachement qui me lie à vous eſt la paſſion dominante de mon cœur, & fit dans tous les temps le deſtin de ma vie.

D'Elſ. Venez, mes charmantes amies ;

venez, Cidalie, écrire votre billet ; car j'ai autant d'impatience que vous de voir votre frere, & d'être témoin de sa joie.

Cid. Allons, ne différons plus ; venez.

(Elles sortent.)

FIN.

LA

BONNE MERE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES.

PERSONNAGES.

La Comteſſe D'ORSAN.

Le Comte D'ORSAN, *Mari de la Comteſſe.*

ÉMILIE,
AGATHE,
HENRIETTE, } *Filles de la Comteſſe.*

CÉLIE, *Sœur de la Comteſſe.*

La Marquiſe AURORE, *Fille de Célie.*

Madame DUFRAIGNE, *Gouvernante des Filles de la Comteſſe.*

LUCETTE, *Femme-de-chambre de la Comteſſe.*

Le Comte de MONCALDE, *Perſonnage muet.*

Pluſieurs Domeſtiques,

La Scene eſt à Paris, chez la Comteſſe.

LA

LA

BONNE MERE,

COMÉDIE.

Le chef-d'œuvre d'amour eſt le cœur d'une mere.
M. Gaillard.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente un Sallon.

Madame DUFRAIGNE, ÉMILIE, AGATHE, HENRIETTE.

Emil. QUOI, ma Bonne, nous ne pouvons entrer chez maman ? Il eſt cependant neuf heures.

Duf. Elle eſt éveillée, mais vous ne pouvez la voir ; elle eſt enfermée avec Madame Célie.

Aga. Comment ! Avec ma tante, à l'heure qu'il eſt ? Cela eſt ſingulier ! ma tante qui ordinairement ne ſe leve jamais avant midi !

Hen. Oh pour moi, quand je ſerai ma maîtreſſe, je ferai comme ma tante, je me leverai tard auſſi.

Emil. En vérité, ma ſœur, quand on a le bonheur d'avoir une mere comme la nôtre, on ne doit pas ſe propoſer de ſuivre un autre exemple ; pourrions-nous trouver un meilleur modele ?

Hen. Non, ſûrement ; mais je crois qu'il eſt plus facile d'imiter ma tante que maman, & c'eſt ce qui me fait balancer dans mon choix.

Emil. Il eſt ſans doute difficile d'atteindre à la perfection ; mais du moins, Henriette, il eſt beau d'en former le projet.

Hen. Moi, j'ai peu d'ambition, je vous l'avoue ; & puis je ſens que je ne ſerai jamais parfaite ; n'eſt-ce pas, ma bonne ?

Duf. Mais c'eſt ſelon.

Hen. C'eſt ſelon—Comment donc, voilà une réponſe bien douce, ma bonne—Je pourrois devenir parfaite ?—Cela me paroît drôle —Emilie, Agathe, entendez vous ? Ma bonne ne déſeſpere pas de me voir parfaite : eh bien, je ne m'y attendois pas, par exemple.—

Aga. Cette opinion devroit vous encourager.

Hen. Mais ma bonne a peut-être dit cela pour ſe moquer de moi,

Duf. Non, point du tout, je le penſe ; il eſt très-poſſible que vous ſoyez un jour bonne, douce, aimable, complaiſante, enfin une perſonne accomplie.

Hen. Accomplie !——Oh celui-là eſt trop fort, je n'y tiens pas ; ma bonne, permettez-moi de vous embraſſer————Accomplie—Comme ma ſœur aînée, comme Emilie ?—Pardonnez, Agathe, ſi je ne vous cite pas—vous ſavez bien que vous ne valez guere mieux que moi.

Aga. Je ſais du moins que je ne puis me comparer à Emilie ; mais je l'aime trop, pour en être jalouſe.

Emil. En me louant ainſi, ma ſœur, vous ne prouvez que l'excès de votre modeſtie.

Hen. Fort bien, des compliments——— Mais revenons à mes perfections futures ; ma chere bonne, encore un mot là-deſſus ; vous croyez donc que je ſerai un petit ange ?

Duf. Je vous le répete, Mademoiſelle ; ſi cela arrive, je n'en ſerai nullement ſurpriſe.

Hen. Mais, ma bonne, ma petite bonne, ſur quelle herbe avez-vous donc marché aujourd'hui ? Vous m'enchantez.

Duf. Ce n'eſt pas que je m'aveugle ſur vos défauts, vous êtes moqueuſe à l'excès, inappliquée, légere, étourdie, contrariante, médiſante, babillarde, vous parlez à tort & à travers ; enfin, il eſt impoſſible de trouver une jeune perſonne de treize ans plus incommode, plus ridicule & plus inſupportable.

Hen. (*faiſant une grande révérence.*) Voilà un très-joli portrait ; & s'il eſt reſſemblant,

je ſuis dans un beau chemin pour arriver à la perfection que vous avez la bonté de me promettre.

Duf. Je ne vous l'ai pas promis; j'ai dit ſeulement qu'on pouvoit encore l'eſpérer. Vous n'êtes qu'un enfant, & votre défaut d'application vous a même laiſſée fort au-deſſous de votre âge; vous n'avez pas plus de ſept ans pour la raiſon.

Hen. (*riant.*) Sept ans!——Je n'ai que ſept ans——Vous l'avez calculé—— Ce n'eſt pas ſept ans & demi ou huit, c'eſt ſept ans tout juſte? ——Je trouve cela très-plaiſant.

Duf. Et cet excès d'enfance tend toutes vos folies plus excuſables.

Hen. Sûrement, puiſque je n'ai que ſept ans, on me doit de l'indulgence; je ſuis pourtant bien-aiſe de ſavoir cela, j'en profiterai.

Duf. Et cet enfantillage retarde le développement de votre eſprit. Mais ſi vous aimez Madame votre mere, & ſi vous avez le ſens commun, vous vous corrigerez.

Hen. J'aime maman de tout mon cœur, cela eſt bien ſûr.

Emil. Oh j'en réponds.

Aga. Et moi auſſi, par exemple.

Duf. Si cela eſt——

Hen. Si cela eſt!——Ne parlez pas ainſi, ma bonne; accuſez-moi de tout ce qu'il vous plaira, excepté d'avoir un mauvais cœur.

Duf. Eh bien, puiſque vous aimez Madame, vous vous corrigerez, parce que vous ne voudrez pas faire le malheur de ſa vie.

Emil. Cela n'eſt-il pas conſéquent ?

Hen. Oui, j'en conviens ; voilà un raiſonnement qui me frappe.

Aga. Ah, voici Lucette ; maman nous demande peut-être ?

SCENE III.

Madame DUFRAIGNE, EMILIE, AGATHE, HENRIETTE, LUCETTE.

Emil. EH bien, Lucette, peut-on entrer chez maman ?

Luc. Non, Mademoiſelle, pas encore.

Hen. Mon Dieu, que cela eſt long !

Luc. C'eſt une ſérieuſe conférence, je le parierois bien. Madame Célie avoit l'air ſi affairé——& puis Madame eſt enfermée avec elle au verrou.

Hen. Au verrou !

Aga. Au verrou !

Hen. Nous n'avons jamais vu cela.

Luc. Et Madame Célie étoit ici avant que Madame fut éveillée ; & ſûrement Madame Célie ne ſe leve pas à huit heures pour une bagatelle.

Hen. Oh, certainement————Eh bien, je devine ce que c'eſt. Il s'agit de quelque hiſtoire arrivée à ma couſine.

Luc. Madame la Marquiſe Aurore.

Hen. Oui. Ma tante n'eſt pas toujours contente d'elle. Je ſais cela, moi.

Luc. Bon !

Hen. Oh que oui ; ma couſine eſt—attendez donc que je me ſouvienne comment cela s'appelle préciſément———ma couſine eſt—coquette ; voilà le mot.

Duf. Mais, fi donc, Mademoiſelle ; ſavez-vous de quoi vous accuſez Madame votre couſine ?

Hen. Eh vraiment oui, ma bonne—Une coquette, c'eſt une perſonne qui fait bien des mines, & qui croit & qui veut gagner tous les cœurs avec cela. C'eſt une folie bien bête à mon gré.

Duf. Vous parlez fort bien de la coquetterie, mais fort mal de Madame votre couſine. Eſt-ce ainſi qu'on doit traiter une perſonne abſente, qui vous aime, & à qui vous appartenez d'auſſi près ?

Hen. Oh moi, elle m'aime ! pas trop——— & elle eſt jalouſe de ma ſœur Emilie ; je me ſuis apperçue de cela ; & moi, pour la faire enrager, je dis toujours devant elle tout le bien que je ſais d'Emilie—D'ailleurs, ma bonne, elle fait gloire d'être coquette, elle le diſoit l'autre jour à mon papa.

Duf. Si elle eſt imprudente & étourdie, faut-il que vous ſoyez médiſante ? En un mot, Mademoiſelle, je vous défends de parler d'elle

de cette maniere. Allons, asseyons-nous près de cette table, & prenez vos ouvrages, puisque nous attendrons peut-être ici encore une demi-heure. (*Elles se rangent autour d'une table, & tirent de leurs sacs différents petits ouvrages. Lucette reste debout derriere la chaise d'Emilie.*)

Hen. (*après un long silence, frappant un grand coup sur la table.*) Ah, pour le coup, je l'ai deviné !

Aga. Mon Dieu, ma sœur, vous m'avez fait peur.

Duf. Mais à qui en avez-vous, Mademoiselle ?

Hen. Je sais le sujet de l'entretien de maman & de ma tante——Emilie, cela vous regarde.

Emel. De grace, ma sœur, gardez vos conjectures pour vous.

Hen. Ah, ah, vous rougissez—Vous pénétrez ma pensée.

Luc. (*à Henriette.*) Mais vous aussi, Mademoiselle, vous rougissez.

Hen. Enfin, toujours je suis sûre de mon fait ; on va marier Emilie.

Luc. Oh, si cela étoit, quelle joie dans la maison !

Emil. Si j'y suis aimée, peut on desirer de me voir changer d'état, quand je suis si parfaitement heureuse !

Luc. Mais, Mademoiselle, nous ne vous perdrions pas ; sûrement vous logeriez ici ; Madame votre mere ne se séparera jamais de vous.

Emil. Ah, du moins, j'en ſuis bien certaine; elle ſait bien que je ne pourrois être heureuſe; non-ſeulement dans une autre rue, mais dans une autre maiſon que la ſienne.

Hen. (*rêvant, les coudes ſur la table, & comptant par ſes doigts.*) Mais qui—Qui eſt-ce qui vient ici?—Voyons—— M. de Saint-Vallier?——oh il eſt trop laid—M. de Ponteran? Il eſt bien ſombre; & puis c'eſt un vieux garçon; il a au moins trente-cinq ans? —M. de Breville? Il a une perruque——M. de Cremi? Il eſt veuf; je n'aime pas les veufs. M. de Moncalde?

Aga. Fi donc, ma ſœur, un Portugais, un étranger——

Hen. Mais vous ne me laiſſez pas achever, j'allois l'exclure——J'en ſuis fâchée pourtant; car c'eſt le ſeul aimable; l'air ſi doux, ſi noble—avec cela d'une politeſſe—comme il aime papa & maman! Il parle ſi bien de maman! —Je ſuis ſûre auſſi qu'il trouve Emilie charmante; car quand elle chante ou qu'elle joue de la harpe, il ſe fâche, ſi l'on fait le moindre petit bruit dans la chambre——Et puis mon frere Charles, qui reſſemble tant à Emilie, eſt celui qu'il aime le mieux; celui qu'il a toujours ſur ſes genoux—Je vois tout cela, moi, ſans faire ſemblant de rien.

Duf. Ah ça, Mademoiſelle, finirez-vous? Convient-il à une jeune perſonne de parler ainſi de mariage, de chercher à pénétrer les ſecrets de ſa famille, & de publier ſes conjectures? En vérité, vous n'avez d'idée ni de la diſ-

crétion, ni de la modeſtie qui devroient vous diſtinguer.

Hen. Ma chere bonne, ſouvenez-vous que je n'ai que ſept ans.

Duf. Souvenez-vous, Mademoiſelle, que je vous ai priée d'apprendre à vous taire, & ayez la bonté de commencer dans cet inſtant. C'eſt le bavardage qui produit preſque toutes les indiſcrétions & les méchancetés ; d'ailleurs, il ôte à une femme toutes ſes graces ; & s'il étoit poſſible qu'une perſonne très-ſpirituelle eût ce défaut, malgré ſon mérite, on ne la regarderoit que comme une commere auſſi ridicule qu'importune.

Hen. (*à part.*) Voilà un diſcours bien long pour louer le ſilence—(*Haut.*) Ma bonne, permettez-moi une queſtion ; c'eſt pour mon inſtruction : *bavardage* eſt-il un mot François ?

Duf. Mademoiſelle, je l'ignore : je n'ai point appris ma langue par principes, je puis me ſervir de mauvaiſes expreſſions, mais je ne vous donnerai que de bons préceptes ; ne vous arrêtez point aux mots, ne vous attachez qu'aux choſes ; c'eſt une habitude que je vous conſeille de prendre.

Hen. (*après un moment de ſilence, touſſe avec affectation.*) Voilà une terrible quinte, j'étouffe.

Luc. (*riant.*) Oui, d'envie de parler—Ah, ma bonne, permettez-vous que je conte une hiſtoire à ces Demoiſelles ?

Hen. Ah, une hiſtoire !—(*Elles ſe levent toutes.*)

Duf. Oui, contez.

Luc. Tenez, d'abord, regardez cette bague.

Aga. Oh qu'elle eſt jolie.

Luc. On me l'apporta il y a deux jours, en me priant d'engager Madame à l'acheter.

Emil. De quel prix eſt-elle ?

Luc. On n'en demande que vingt-cinq louis, & elle en vaut bien cinquante.

Hen. Eh bien, maman l'a-t-elle achetée ?

Luc. Point du tout ; l'excès du bon marché a fait ſoupçonner à Madame, ou que la bague étoit volée, ou qu'elle appartenoit à une perſonne qui ſe trouvoit dans un preſſant beſoin d'argent, & Madame m'a chargée de faire à cet égard les plus grandes informations.

Emil. Qu'avez-vous découvert ?

Luc. Que cette bague appartient en effet à une femme de Province, très-malheureuſe dans ce moment; qui venue ici pour quelques affaires, y eſt tombée malade ; & à peine convaleſcente d'une fievre maligne qui a duré cinq ſemaines, ſe trouve ſans argent, preſſée par des créanciers, & dans un très-grand embarras. Elle ne veut avoir recours à perſonne ; & en attendant les ſecours qui doivent lui être envoyés de ſa Province, elle eſt obligée de vendre cette bague pour vivre. Cette hiſtoire m'a fait découvrir auſſi que dans la même auberge où loge cette Dame, il y a une vieille fille aveugle dont elle prenoit ſoin, qu'elle a été obligée d'abandonner, & qui eſt dans la plus affreuſe miſere.

Aga. Maman fait-elle tout cela ?

Luc. Non, pas encore ; mais je lui en rendrai compte auſſi-tôt que Madame Célie ſera ſortie.

Duf. Je ſais bien ce que fera Madame.

Luc. Oh oui ; cela n'eſt pas difficile à deviner.

Emil. Cette pauvre Dame, qui s'eſt vue contrainte d'abandonner cette malheureuſe fille aveugle, que je la plains !

Duf. En effet, voilà un des grands motifs de compaſſion que doit exciter la miſere ; c'eſt de ne pouvoir ſuivre les mouvements d'humanité qui ſont ſi naturels.

Emil. Où loge cette pauvre aveugle ?

Luc. Ici près. Oh, Madame lui donnera ſûrement.

Duf. N'importe, il ne faut pas priver ces Demoiſelles du bonheur de contribuer à une bonne action.

Hen. Je donnerai à Lucette ce que je lui deſtine, ſi elle veut bien s'en charger.

Aga. Et moi auſſi.

Duf. Et moi, Meſdemoiſelles, j'imiterai l'exemple que je reçois de vous, & je donnerai auſſi ſuivant mes moyens.

Luc. Je ferai de même, & de bon cœur— Mais on vient—C'eſt peut-être Madame ?

Hen. Non, point du tout ; c'eſt ma couſine.

Luc. Oh, Madame la Marquiſe Aurore— Je m'en vais.

Aga. Vous ne la trouvez donc pas aimable, Lucette ?

Luc. Non, Mademoiſelle; tout au contraire. (*Elle ſort.*)

Duf. Qu'eſt-ce qui nous l'amene ſi matin ?

SCENE III.

Madame DUFRAIGNE, EMILLIE, AGATHE, HENRIETTE, LA MARQUISE.

Madame Dufraigne va ſe mettre à la table pour travailler.

Aur. AH, voilà mes couſines.—Bon jour, chere Emilie. (*A Agathe.*) Bon jour, mon cœur. (*A Henriette.*) Bon jour, petit chaton. —Votre ſervante, Madame Dufraigne. N'êtes-vous pas étonnées de me voir ſur pied à dix heures ?——Auſſi je ſuis morte. Devinez à quelle heure je me ſuis couchée ?—Au jour, au grand jour. Je n'ai été que quatre heures dans mon lit. Par quel haſard ma tante n'eſt-elle pas avec vous ? Il faut que je lui parle ; il le faut abſolument ; & mon oncle n'eſt pas encore levé, à ce qu'on m'a dit ?

Emil. Non, il s'eſt couché très-tard hier.

Aur. Cela eſt piquant à mourir ; je viens ici pour une affaire très-importante, très-preſ-

sée. J'ai infiniment de confiance en mon oncle.—Emilie, j'aime beaucoup votre coëffure ; elle est simple, négligée, mais elle a beaucoup de graces. Tous ces cheveux-là sont-ils à vous ?

Emil. Je n'en porte jamais de faux.

Aur. Ni moi non plus ; je hais l'art.

Hen. Oh, ma cousine, grondez donc votre femme-de-chambre.

Aur. Cela m'arrive souvent ; mais pourquoi le voulez-vous ?

Hen. C'est qu'elle vous a coëffée de maniere qu'on jureroit que vous avez de chaque côté deux fausses boucles.

Aur. Oh, elles sont bien à moi.—Mais dites-moi donc, que fait votre maman ?

Aga. Elle est enfermée avec ma tante.

Aur. Avec ma mere ?

Aga. Oui.

Aur. Cela est surprenant — & cela me dérange beaucoup ; mais croyez-vous que ma mere vienne avec la vôtre ici ?

Aga. Je l'ignore.

Aur. J'ai envie de m'en aller.—Je ne sais ce que je dois faire.—En sortant, j'ai peur de la rencontrer.—Allons, je vais attendre encore un peu.—Emilie, vous avez été au bal ; vous aviez un habit charmant, à ce qu'on m'a dit. A propos, je vous prie de m'envoyer votre tailleur ; votre habit a eu beaucoup de succès, mais on a trouvé que vous n'aviez pas assez de rouge.—En avez-vous ce matin ?

Emil. A l'heure qu'il est ? Mais vous vous moquez.

Aga. D'ailleurs, elle n'en met pas même pour aller au bal; elle a des couleurs ſi belles & ſi vives.

Aur. N'importe, il en faut pour le bal; n'en point mettre, a l'air d'une prétention. Moi, je vous avertis de ce qu'on dit. Je déteſte le rouge auſſi; on prétend que je pourrois m'en paſſer; mais je crains tant de me ſinguliſer.

Aga. Vous êtes mariée, cela eſt différent.

Aur. Henriette, comment va le clavecin?

Hen. Pas trop bien, ma couſine; mais c'eſt Agathe qu'il faut entendre, & ma ſœur Emilie de la harpe!

Aur. Dieu merci, pour moi, on ne m'a rien fait apprendre; & quand il faut s'élever ſoi-même, on a quelque mérite à n'être pas une imbécille.—J'avois des diſpoſitions pour les inſtruments — des diſpoſitions incroyables. —Au reſte, à quoi tout cela eſt-il bon? Je vois qu'on n'en réuſſit pas mieux dans la ſociéte. Pourvu qu'on ſoit jolie & qu'on ait de l'eſprit, c'en eſt bien aſſez pour plaire.

Duf. (*à part.*) Voilà une converſation qui prend une mauvaiſe tournure.—(*Haut.*) Mademoiſelle Henriette, Mademoiſelle Agathe, voulez-vous bien venir auprès de moi. J'ai vos livres dans mon ſac, & vous lirez en attendant Madame.

Hen. Et ma ſœur?

Duf. Elle eſt aſſez formée pour entretenir Madame la Marquiſe, & même je connois trop Mademoiſelle Emilie pour n'être pas ſûre

qu'elle saura retirer un tres-grand profit d'une telle conversation.

Aur. Vous faites bien de l'honneur à ma morale, Madame Dufraigne.

Duf. Pas plus qu'il ne faut, Madame.

Hen. (*riant.*) Non, non.

Aur. De quoi riez-vous, Henriette?

Hen. Demandez à mes sœurs; car je parie qu'elles ont tout autant d'envie de rire.

Emil. Elle est folle.

Duf. Allons, venez, Mesdemoiselles. (*Elles vont s'asseoir, & lisent.*)

Aur. Quel âge avez-vous, Emilie? N'êtes-vous pas dans votre dix-neuvieme année?

Emil. J'ai eu dix-sept ans le douze de ce mois.

Aur. Bon; j'ai quatre ans de plus!—Je croyois qu'il n'y avoit que trois années de différence entre nous.—Mon Dieu, ma cousine, que je voudrois vous voir mariée—Il est bien temps de s'en occuper.—Moi, je n'avois que seize ans quand je me suis mariée.

Emil. Cela est tout simple; vous etiez un excellent parti, & moi je n'ai rien.

Aur. Oui, deux sœurs & deux freres; on ne se marie pas avec cela.—Je crains, mon cœur, que vous ne soyez obligée de vous résoudre à vous établir en Province; à Paris, cela me paroît impossible. Il faut bien se faire une raison.—Au reste, si vous saviez tous les écueils qu'on rencontre dans le grand monde, vous seriez consolée de n'être pas vraisemblablement destinée à y vivre.—Quand on est aimable & jolie, on inspire malgré soi des

ſentiments qui ſont bien importuns.—On eſt obſédée, ſuivie, perſécutée.---Et puis la jalouſie d'un mari, l'envie des femmes !---Ah, vous ſerez bien heureuſe de ne pas connoître tout cela !---A propos, le Comte de Moncalde n'a-t-il pas dîné hier ici ?

Emil. Oui.

Aur. Je ne ſais comment il a fait; mais il a trouvé le moyen de ſe lier intimement avec tous mes parents.---Je le rencontre partout. Comment éviter cela, par exemple ?----Le pauvre homme !---C'eſt une tête bien dérangée.---Ne parlez point de cela, Emilie, je vous prie.---Il eſt aimable ; d'ailleurs, j'en fais grand cas. Il a un ton excellent ; il eſt très-extraordinaire qu'un étranger, un Portugais, ait cette grace-là.---Il me diſoit l'autre jour, qu'il regardoit la France à préſent comme ſa véritable patrie.---Je ſais bien pourquoi ; cela fait pitié.---Mais ma tante ne vient point ; je ne puis l'attendre plus long-temps ; vous lui direz, ma couſine, que je reviendrai. Il faut que je la voye aujourd'hui. Je pars pour Verſailles après ſouper ; ma ſemaine commence demain. Quel ennui ! j'en ſuis excédée d'avance.

Emil. Mais je vous ai vue deſirer une place avec tant d'ardeur ; ſouvenez-vous donc de toutes les démarches que vous avez fait faire à maman à ce ſujet.

Aur. Oh, c'eſt que je ne me faiſois pas d'idée de l'ennui mortel d'un ſemblable eſclavage.

Emil. Si cet eſclavage eſt ſi pénible, qui

vous empêche de le quitter ? Je sais que les personnes dont vous dépendez, vous le permettroient volontiers.

Aur. Les personnes dont je dépends !—— Vous avez des expressions bien soumises.

Emil. Ne dépend-on pas d'un mari, d'une mere, d'un beau-pere ?

Aur. A vingtet-un ans, quand on est mariée depuis cinq ?---Du moment qu'on va seule, on ne dépend que de sa volonté. Vous croyez peut être que j'ai encore besoin d'un chaperon ?

Emil. Mais---Je crois qu'un guide ne vous seroit pas inutile ; & je pense qu'on ne peut jamais se soustraire à l'autorité d'un mari, & qu'on doit dans tous les temps, suivre, chérir & respecter les conseils d'une mere.

Aur. Voilà une tres-sublime morale ; il est vrai qu'elle ne renferme pas des idées bien neuves.

Emil. Non ; ce sont des principes communs ; ils sont trop naturels & trop sacrés, pour n'être pas généralement reçus.

Aur. En vérité, vous parlez à ravir ; cependant je vous conseille, si vous vivez jamais dans le monde, de quitter ce petit ton dogmatique, dont on pourroit prendre la liberté de se moquer.

Emil. Je sais la déférence que je dois à une femme mariée & plus âgée que moi, & j'ai cru que ce n'étoit pas y manquer que de vous déclarer une façon de penser, qui, j'en suis sûre, au fond se rapporte à la vôtre. D'ail-

leurs, vous connoiſſant depuis mon enfance, ayant l'avantage de vous appartenir, je me ſuis flattée que vous excuſeriez une liberté que je ne prendrois ſûrement pas avec toute autre. Enfin, ſoyez ſûre, ma couſine, que ſi je vis jamais dans le monde, je ſaurai me taire, écouter, & que ſur-tout je ne haſarderai point de montrer des principes qui pourroient donner de mon caractere une opinion déſavantageuſe.

Aur. (*regardant à ſa montre.*) Eh, mon Dieu, il eſt dix heures !---Adieu, ma couſine ; je vous prie de dire à ma tante que je reviendrai.---(*Elle s'approche de la table*) Adieu, ma petite Henriette ; que liſez-vous-là, mon enfant ?—(*Elle lit ſur ſon épaule*) *L'Hiſtoire de France* ; quel ennui !---Et vous, Agathe ?---*L'Hiſtoire Romaine.*---(*Elle hauſſe les épaules.*) Pauvres malheureuſes, que je vous plains !---Emilie, vous ſavez tout cela par cœur, n'eſt-ce pas ? Je vous en fais mon compliment. Pour moi, je vous déclare que j'ignore en quelle année Rome fut fondée ; que je ne pourrois pas deſſiner un œil, que je ne ſais pas une note de muſique, & que, malgré cette profonde ignorance, j'ai dans la ſociété aſſez de ſuccès & d'envieux, pour être en état de voir ſans envie moi-même les talents & l'exiſtence des autres.---Mais, pourſuivez vos lectures ; c'eſt toujours bien fait, ſi cela vous amuſe. Adieu, je vous ſouhaite bien du plaiſir.---Ne vous dérangez pas, Madame Dufraigne.---Adieu ; à ce ſoir.---(*Elle ſort.*)

SCENE IV.

Madame DUFRAIGNE, ÉMILIE, AGATHE, HENRIETTE.

Hen. OUI, oui, parce qu'elle ne ſait rien, elle ſe moque de l'inſtruction ; mais moi, je crois qu'il eſt encore plus aiſé de ſe moquer de l'ignorance.---Et puis quand elle dit qu'elle n'eſt pas envieuſe, c'eſt pour rire qu'elle prétend cela ; il n'y a qu'à voir comme elle en revient toujours à ma ſœur Emilie !---Eh bien, ma bonne, c'ſt ſingulier mais perſonne au monde ne me donne tant d'envie d'apprendre que ma couſine : oh je ne veux pas lui reſſembler ; d'abord, quand ce ne ſeroit que pour cela, je m'inſtruirai.

Emil. Ah ! j'entends la voix de maman.

Aga. Oui ; c'eſt elle & ma tante.

SCENE V.

LA COMTESSE, CÉLIE, ÉMILIE, AGATHE, HENRIETTE, Madame DUFRAIGNE.

LA COMTESSE.

(*Ses filles vont lui baiſer la main, elle les embraſſe.*

MES enfants, je ne pourrai pas vous donner vos leçons ce matin ; mais allez dans ma chambre, vous y trouverez les cartes de géographie préparées, & je charge Emilie de me remplacer aujourd'hui, & de tenir mon école. Agathe, avez-vous joué du clavecin ?

Aga. Oui, maman.

Hen. Et moi, j'ai appris mes vers, mon hiſtoire, j'ai pris ma leçon d'accompagnement, j'ai écrit deux pages ; & ma bonne eſt très-contente de moi.

La Comteſſe. Alles mes enfants, dans ma chambre : Madame Dufraigne, conduiſez-les.

Hen. Adieu, maman ; adieu, ma tante.

Célie. Embraſſez-moi, ma chere Emilie.— Comme elle a l'air doux & raiſonnable!—— Charmante perſonne! — (*Madame Dufraigne ſort avec ſes éleves.*)

SCENE VI.

LA COMTESSE, CÉLIE.

La Comteſſe. OUI, c'eſt en effet une charmante perſonne.---Cette figure intéreſſante & noble, cette phyſionomie ſi douce & ſi tendre peignent bien ſon caractere & ſon ame! Remplie d'inſtruction & de talents, adorée de tout ce qui l'approche, louée par tout ce qui la connoît, elle n'en eſt pas plus vaine; elle n'attribue ſes ſuccès qu'a ſon éducation; elle imagine que toute autre, élevée comme elle, auroit les mêmes avantages. Les louanges qu'on lui donne, redoublent ſa reconnoiſſance pour moi; c'eſt à moi ſeule qu'elle croit les devoir. Elle m'en aime davantage, & ne peut s'en enorgueillir. Je ne connois point de raiſon plus ſaine & plus ſolide que la ſienne; elle eſt d'une franchiſe incomparable, & en même-temps d'une parfaite diſcrétion; enfin, elle joint à tant de qualités ſi rares une dou-

ceur inaltérable, & toute la candeur & l'aimable timidité de ſon âge.

Cél. Que vous êtes heureuſe, ma ſœur, & que mon ſort eſt différent !---Mais il eſt injuſte d'envier un bonheur qu'on n'a pas mérité. Ah, combien cette réflexion ajoute d'amertume à nos peines !---J'ai négligé l'éducation de ma fille, & ma fille fait mon malheur !—Mais ne parlons que de la vôtre, ne parlons que d'Emilie ; elle m'eſt preſqu'auſſi chere qu'elle vous l'eſt à vous-même.

La Comteſſe. Ah, ma ſœur, ſouffrez que je le diſe, nul ſentiment ne peut ſe comparer à celui que j'ai pour elle !---& je ſuis à la veille peut-être de me ſéparer pour jamais de cet objet ſi paſſionnément aimé !---Ce que vous m'avez déclaré ce matin ne m'a point étonné, je l'avois prévu ; mais cette certitude m'accable, je l'avoue. Au reſte, ne craignez point ma foibleſſe, elle n'éclatera que devant vous.—Ah, peut-on héſiter un inſtant à tout ſacrifier au bonheur de ce qu'on aime ?

Cél J'avois une répugnance extrême à me charger d'une ſemblable propoſition, je ſentois le coup que j'allois vous porter ; cependant le peu de fortune d'Emilie, les avantages brillants de cette alliance, m'ont décidée à vous en parler.—D'ailleurs, vous ſeule avez le droit de prononcer un refus.

La Comteſſe. Je n'en abuſerai pas, ſoyez-en ſûre.

Cél. Vous allez voir mon frere, & lui faire part de cette propoſition ?

La Comteſſe. Je l'attends, il va venir.— Hélas! je lui prépare un triſte réveil.

Cél. Vous avez un empire abſolu ſur lui, il ne fera que ce que vous lui preſcrirez.

La Comteſſe En effet, ſa bonté m'a laiſſée maîtreſſe abſolue de mes filles.—Je juſtifierai, je m'en flatte, une confiance ſi flatteuſe & ſi chere.

Cél. Nous ſeuls faiſons notre deſtinée, vous en êtes bien la preuve : vous fûtes mariée ſous les auſpices les plus malheureux ; ſubjugué par une paſſion fatale, celui qui vous donnoit ſa main vous refuſoit ſon cœur ; il obéiſſoit avec déſeſpoir à des parents impérieux. Auſſi-tôt que vous fûtes engagés, il eut la dureté de vous faire connoître ſes ſentiments : toute autre à votre place n'eût ſuivi que les mouvements d'un dépit trop bien fondé : vous n'écoutâtes que votre devoir, & vous en recevez le prix. Ce même homme qui vous dédaignoit, ſentit bientôt l'excès de ſon ègarement ; il en gémit, le répara d'abord par l'eſtime & les égards, & enfin par l'attachement le plus ſolide, & la confiance la plus entiere.---Mais on vient, c'eſt lui ſans doute ; je vous laiſſe.— Je reviendrai tantôt m'informer du réſultat de votre entretien.

La Comteſſe. Pourquoi me quitter déja?

Cél. J'ai des affaires, il faut que je parle à ma fille ; elle me donne un chagrin !---Elle ſe perd abſolument : je vous conterai cela ce ſoir. Adieu, ma ſœur.

La Comteſſe. Si j'ai beſoin de vous, où vous trouverai-je?

Cél. Chez moi ; je n'en sortirai que pour venir ici. Adieu, ma chere amie, à ce soir. (*Elle sort.*)

La Comtesse. (*seule.*) Emilie——ma fille. Je me séparerois d'elle——& pour jamais !——pour jamais !——moi, vivre sans elle !—— Eh, qu'importe ma vie, pourvu qu'Emilie soit heureuse !---On vient.—Ah, cachons mes pleurs & ma foiblesse.

SCENE VII.

LA COMTESSE, LE COMTE, *en robe de chambre.*

La Comtesse. PARDONNEZ-MOI de vous avoir fait éveiller, mais j'avois à vous parler d'une affaire si importante.

Le Comte. Vous m'inquiétez.---Vous avez pleuré, je le vois ; qu'avez-vous, ma chere amie ?

La Comtesse. Je suis un peu troublée, je l'avoue ; cependant je n'ai rien de fâcheux à vous apprendre---au contraire.

Le Comte. A cette émotion, je devine qu'il est question d'Emilie.

La Comteſſe. Il eſt vrai.---Ma ſœur eſt venue ce matin me propoſer un mariage pour elle.

Le Comte. Eh bien ?

La Comteſſe. Celui qui la demande poſſede les avantages de la fortune, de la naiſſance, & d'un mérite perſonnel univerſellement reconnu. Il a trente ans ; ſa figure eſt agréable ; il aime Emilie ; il ne veut qu'elle, & refuſe même la dot que nous devions lui donner.

Le Comte. Mais comment n'êtes vous pas tranſportée de joie ?---Je brûle de ſavoir ſon nom.

La Comteſſe. Vous le connoiſſez ; il vient ſouvent ici, & vous l'aimez beaucoup.

Le Comte. Satisfaites donc mon impatience.

La Comteſſe. C'eſt le Comte de Moncalde.

Le Comte. Le Comte de Moncalde !---un étranger.---Mais ſans doute que ſon projet eſt de s'établir en France ?

La Comteſſe. Hélas ! il dit qu'il ne veut prendre aucune eſpece d'engagement à cet égard ; c'eſt aſſez déclarer le deſſein qu'il a de retourner dans ſa patrie.

Le Comte. Et vous ſeriez tentée de lui donner votre fille ?

La Comteſſe. Je le vois depuis quatre ans ; je connois parfaitement ſon caractere ; il n'en eſt point de plus vertueux & de plus eſtimable ; il eſt rempli d'eſprit & d'agréments ; il eſt ſenſible, inſtruit, naturel ; il a pour les talents un goût paſſionné : enfin, il a toutes les qualités qui peuvent rendre ma fille heureuſe ; & je la lui refuſerois ?—Ah, mon ami, pourriez-

vous me croire perſonnelle, à un excès ſi coupable ?

Le Comte. (*lui prenant la main.*) Mais dois-je ſouffrir un ſacrifice qui feroit le malheur de votre vie ?---D'ailleurs, moi-même je ne pourrois me réſoudre à perdre Emilie ; elle eſt ma fille ; elle eſt mieux encore, elle eſt votre ouvrage. Je retrouve en elle votre eſprit, vos vertus ; non, non, n'eſpérez pas que je conſente jamais à m'en ſéparer.---Je me fais une idée ſi douce de la voir dans le monde, de jouir de ſes ſuccès ; combien les éloges qu'elle recevra me ſeront chers, puiſqu'ils ſeront dus à vos ſoins !---Quoi, vous auriez conſacré les plus belles années de votre vie à ſon éducation, pour la voir cruellement arrachée de vos bras & de ſa patrie, & pour perdre en un inſtant le fruit de quinze ans de peines & de travaux ?

La Comteſſe. J'ai travaillé pour ſon bonheur, & non pour la vanité. Songez-vous à la médiocrité de ſa fortune, & aux avantages ineſpérés & brillants de l'alliance qui nous eſt offerte ? Un homme aimable & vertueux, de la naiſſance la plus diſtinguée, & poſſeſſeur d'une fortune immenſe !---Il eſt vrai, je ſerai ſéparée d'Emilie, mais elle ne m'oubliera jamais ; cette idée me conſolera ; oui, tranquille ſur le ſort de ma fille, je pourrai tout ſupporter.

Le Comte. Mais, Emilie elle-même ſe réſoudra-t-elle à vous quitter ?

La Comteſſe. La raiſon peut tout ſur elle.---Cet effort ſans doute lui coûtera, j'aime à le

penſer ; mais ſi le caractere & la perſonne du Comte de Moncalde lui conviennent, je me charge de la décider à ce ſacrifice, tel pénible qu'il puiſſe être.---Enfin, je vous conjure de vous repoſer ſur moi du ſoin de ſon bonheur.

Le Comte. Eh bien, vous le voulez, j'y conſens ; c'eſt vous en effet, ma chere amie, qui devez diſpoſer d'elle ; pourrois-je vous diſputer un empire qui vous eſt acquis par tant de peines ?---Vous vous ſacrifierez pour cet objet ſi cher, je le prévois ; je n'aurois pas votre courage, mais je l'admire, & ne puis vous réſiſter davantage.---Que vous allez vous préparer de regrets ; & moi-même, comment ſoutiendrai-je vos chagrins & les miens ; vos larmes, & la privation d'Emilie ?

La Comteſſe. Non, ne le craignez point, je ne troublerai pas vo re vie par des plaintes ſuperflues ; pourrois-je me livrer à ma douleur, quand ma plus grande conſolation ſera l'eſpoir d'adoucir la vôtre ?

Le Comte. Ah, vous ſeule pouvez me tenir lieu de tout.---Vous le ſavez---l'amitié, l'admiration, la reconnoiſſance : voilà les nœuds qui m'attachent à vous ; l'empire que vous avez ſur moi eſt ſi bien juſtifié par vos vertus, que, loin de le déſavouer, je mets ma gloire à le reconnoître.---Je vous dois tout, ma raiſon, mes ſentiments, mes principes, mon bonheur. Je trouve en vous l'amie la plus aimable & la plus indulgente, & les conſeils les plus utiles ; ſoyez donc à jamais l'arbitre du ſort de nos enfants, comme vous l'êtes du mien.---Mais du moins faiſons toutes les tentatives poſſibles pour

engager le Comte de Moncalde à s'établir en France.---Il paroiſſoit ſi touché de votre tendreſſe pour Emilie ; il témoignoit pour vous un attachement ſi ſincere ! - Comment peut-il concevoir le projet de vous ſéparer de votre fille ?—Je ne puis croire qu'il ſoit inflexible à cet égard.

La Comteſſe. Non, ne nous flattons point : ſon caractere eſt ferme & décidé ; il a déclaré poſitivement à ma ſœur qu'il étoit inutile de vouloir lui impoſer la condition de ſe fixer en France ; qu'il ne pouvoit s'y ſoumettre. Son parti eſt irrévocablement pris de retourner en Portugal ; n'en doutez pas.

Le Comte. Ah ! que vous m'affligez.—Mais, je vous le répete, la deſtinée d'Emilie eſt entre vos mains ; quoi qu'il puiſſe m'en coûter, je vous en laiſſe la maîtreſſe abſolue, je ne m'en dédirai point. Lui parlerez-vous aujourd'hui ?

La Comteſſe. Oui, après le dîner.—Mais il eſt tard ; il faut nous habiller.---Je n'ai point encore vu mes fils, allons chez eux.

Le Comte. Je voulois vous conſulter ſur ce qui les regarde ; je ſuis mécontent de leur Gouverneur ; on m'en a propoſé un autre, que je deſirerois que vous viſſiez ; il parle, dit-on, parfaitement Anglois ; je n'en pourrai juger.

La Comteſſe. Je vous dirai s'il eſt vrai qu'il le ſache bien.

La Comte. Comment ?---Mais vous n'avez jamais appris l'Anglois.

La Comteſſe. Pardonnez-moi, il y a un an que je l'apprends pour être en état de l'enſeigner à Henriette, qui m'en avoit demandé un

maître. Les maîtres en général montrent avec tant de négligence !---Deux ans de leurs leçons ne valent pas trois mois de celles d'une mere.

Le Comte. Quelle femme vous êtes !---Ainſi donc, juſqu'à ce que vos enfants ſoient établis, vous paſſerez une partie de votre vie avec des maîtres ; vous en conſacrerez une moitié à vous inſtruire, & l'autre à enſeigner.——Mais, que dis-je, au milieu de tant de ſoins & d'occupations, en multipliant ainſi vos devoirs, il vous reſte encore du temps à donner à l'amitié & à la ſociété ; comment faites-vous donc ?

La Comteſſe. On trouve toujours aſſez de temps pour remplir les devoirs qui ſont chers.

Le Comte. Vous m'étonnez ſans ceſſe, je l'avoue.---Ah, ſi vos enfants ne vous rendent pas heureuſe, quelle mere pourroit eſpérer des ſiens le bonheur de ſa vie !---Et notre aimable Emilie ſeroit perdue pour vous !——Cette idée eſt affreuſe——je ne puis la ſupporter. Reverrez-vous votre ſœur aujourd'hui ; la chargerez-vous d'une réponſe pour le Comte de Moncalde ?

La Comteſſe. Il en deſire une prompte ; & je la ferai, puiſque vous le permettez, auſſi-tôt que j'aurai connu les diſpoſitions d'Emilie.

Le Comte. Emilie refuſera ce mariage, j'en ſuis ſûr.

La Comteſſe. Je le crois comme vous ; mais ne ſuffit-il pas que ſon cœur ne ſoit pas contraire au Comte de Moncalde, & qu'elle ait pour lui l'eſtime dont il eſt digne ?

Le Comte. Allons, il faut donc se décider à ce sacrifice, je le vois.——Parlez à votre fille, parlez-lui sans moi ; je ne pourrois soutenir cet entretien ; je gâterois votre ouvrage, je ne le sens que trop.---A propos, dites-moi, si votre niece est instruite de cette affaire ?

La Comtesse. Elle l'ignore entiérement.

Le Comte. Elle est venue ce matin deux fois chez moi avant que je fusse éveillé ; que me veut-elle ?

La Comtesse. Mais, n'êtes-vous pas son confident ?

Le Comte. Oui, quelquefois ; elle me conte toutes les déclarations qu'elle reçoit ; me nomme les gens qui meurent d'amour pour elle ; me demande des conseils : je lui dis qu'elle est jolie, qu'elle me tourneroit la tête si j'avois quinze ans de moins, & elle est enchantée de nos conversations, & soutient à tout le monde que je suis rempli d'esprit & de bon sens.

La Comtesse. Vous feriez bien mieux de lui donner des avis qui lui seroient nécessaires.

Le Comte. Si je lui parlois raison, elle ne m'écouteroit pas. Je ne lui sais nul gré de ses prétendues confidences ; je ne les dois qu'a sa ridicule vanité.—A propos d'elle, je me rappelle qu'elle m'a fait dire qu'elle reviendroit ; je vais donner l'ordre qu'on ne la laisse pas entrer ; car pour aujourd'hui je ne suis nullement disposé à goûter son entretien.—Voulez-vous venir chez nos enfans ?

La Comtesse. Volontiers.

Le Comte. Venez, ma chere amie. (*Elle lui donne le bras. Ils sortent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LUCETTE, HENRIETTE.

Hen. EH bien, Lucette,——achevez-moi donc l'hiſtoire de la bague; vous l'avez renvoyée à cette pauvre Dame?

Luc. Oui, avec quinze louis que Madame lui prête.

Hen. Quinze louis!—J'en ſuis bien-aiſe.—Et la fille aveugle?

Luc. Madame lui donne ſix louis.

Hen. Oh bien, je lui donnerai auſſi, moi. J'ai deux louis, elle en aura la moitié.—Je ferai comme maman, j'aimerai à donner.

Luc. Oui, mais Madame ne donne jamais rien qu'il ne lui en coûte le ſacrifice de quelque ſuperfluité. On ne peut être véritablement généreuſe ſans cela.

Hen. Cependant j'aime bien auſſi les ſuperfluités.---Il n'y a que cela de joli. Ah, la voilà, maman.

SCENE II.

LA COMTESSE, ÉMILIE, AGATHE, HENRIETTE, LUCETTE.

Hen. MAMAN, maman, je vous prie de me permettre de donner un louis à la pauvre fille aveugle.

La Comteſſe. Volontiers: vos ſœurs m'ont demandé la même permiſſion; Emilie donne trois louis, & Agathe deux; mais je vous préviens que chacune de nous, en donnant, a fait un ſacrifice; moi, celui d'un tableau; Emilie, d'un porte feuille; & Agathe, d'un chapeau; j'eſpere, Henriette, que vous aurez la même raiſon.

Hen. Mais, maman, je n'ai point de ſacrifice à faire; moi, je n'ai envie de rien.

La Comteſſe. Il me ſemble que vous aviez hier le projet d'acheter un pupitre fort joli, que nous avons vu chez un marchand.

Hen. Ah, cela eſt vrai.—Mais il me reſtera un louis; le pupitre ne coûte que trente-ſix francs; Emilie me prêtera douze francs, & je pourrai l'acheter.

La Comteſſe. Quoi, recourir aux emprunts,

pour une bagatelle dont vous pouvez vous passer si facilement! D'ailleurs, il ne faut jamais s'endetter à moins d'une nécessité absolue. Si vous n'aviez pas un bon cœur, je ne pourrois pas vous le donner; mais il m'est possible de vous apprendre à raisonner juste. Si, en faisant une bonne action, on ne retranche rien de sa dépense ordinaire, on ne fait qu'une folie; si l'on emprunte d'un côté pour donner de l'autre, l'on dérange sa fortune, & l'on usurpe le nom de bienfaisant; car il n'y a point de vertu sans la raison. Soyez donc conséquente, c'est tout ce que j'ai le droit d'exiger de vous: achetez le pupitre, ou secourez la pauvre femme; mais ne prétendez jamais allier le plaisir de satisfaire toutes vos fantaisies, avec le bonheur d'être utile aux infortunés; cela est impossible.

Hen. Puisqu'il faut choisir, je n'hésiterai sûrement pas; je renonce au pupitre de tout mon cœur.

La Comtesse. Alors vous aurez du mérite à ce que vous faites, puisqu'il vous en coûtera une privation. Sans cela, de quel prix seroit votre action?

Hen. Je sens cela, ma chere maman; toutes les fois que je regretterai mon pupitre, je penserai à la pauvre aveugle, & je ne regretterai plus.

La Comtesse. Et même vous pourrez dire: " Si je n'avois pas été compatissante, j'aurois " un pupitre dont je ne me soucierois plus à " présent; au-lieu de cela, le souvenir d'une " bonne action me reste, & une honnête &

" pauvre femme me bénit, & maman m'en " aime mieux.——(*Elle l'embraſſe.*)

Hen. Oh, maman, dès cet inſtant, je ne penſe plus au pupitre, je vous aſſure; & je vois que ce que je croyois d'abord un ſacrifice n'en eſt point un, au contraire.

La Comteſſe. Il en eſt ainſi de tous ceux qu'exige l'honnêteté; ils ne ſont pénibles qu'avant l'exécution: en les projettant, on n'enviſage que ce qu'ils peuvent coûter; en les faiſant, le ſeul orgueil qu'ils inſpirent ſuffiroit pour en récompenſer. Vous connoîtrez un prix plus doux encore, chere Henriette, je l'eſpere, celui qu'une ame ſenſible peut donner. Mais, allez avèc Agathe rejoindre votre bonne.—Vous, Emilie, reſtez.

Emil. Quelqu'un vient.

Aga. C'eſt ma couſine.

La Comteſſe. (*à part.*) Quelle importunité!—(*haut*). Allez, mes enfants; quand ma niece ſera ſortie, Emilie, vous reviendrez. —Allez, ma fille. (*Elles ſortent toutes.*)

SCENE III.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

La Comtesse. (*à part.* QU'A-T-ELLE à me dire? Que cette visite m'est désagréable dans l'état où je suis. !

La Marquise. Ah, ma tante, je vous trouve à la fin.—Ah, que j'ai besoin de votre amitié, de vos conseils.

La Comtesse. Mes conseils!—Vous m'étonnez; je ne pensois pas qu'ils pussent jamais vous être utiles; vous les avez dédaignés si long-tems: mais n'importe, parlez; s'il m'est possible de vous rendre quelque service, comptez sur moi.

La Marquise. Il est vrai, ma tante, que j'ai bien des torts avec vous: je suis légere, inconséquente; mais vous êtes si bonne, mon repentir est si vrai; je suis disposée à une confiance si entiere.—

La Comtesse. De quoi s'agit-il donc?

La Marquise. Je suis dans la situation la plus cruelle.—Je ne vous déguiserai rien, je ne chercherai point à diminuer mes torts; d'ailleurs, je déteste l'artifice. Mon plus grand défaut, c'est de ne pouvoir me contraindre;

tout ce que je ſens, s'exprime ſur mon viſage malgré moi.

La Comteſſe. Venons au fait, je vous prie.

La Marquiſe. Ma tante, vous me voyez au déſeſpoir; mes parents me perſécutent d'une maniere qui n'eut jamais d'exemple : mes belles-ſœurs me déteſtent, & m'ont perdue dans l'eſprit de mon beau-pere.

La Comteſſe. Et d'où vient cette averſion de vos belles-ſœurs ?

La Marquiſe. Ah! ma tante, d'une jalouſie dont atroce je ſuis la victime Elles ſont envieuſes à l'excès ; & les foibles ſuccès que j'ai eus dans le monde, m'ont fait d'elles deux ennemies déclarées & irréconciliables.

La Comteſſe. Vous ne deviez pas vous attendre à cela.—car enfin, je ne vois pas pourquoi vos belles-ſœurs vous envieroient ; elles ſont jeunes, aimables, jolies ; la Vicomteſſe ſur-tout eſt charmante.

La Marquiſe. Oh, charmante !—Si vous la voyiez au jour, ſon teint eſt affreux—& ſa taille n'eſt pas droite.

La Comteſſe. Mais, que dites-vous donc ! elle eſt faite à peindre.

La Marquiſe. Oui, avec des corps garnis ; mais au vrai elle eſt boſſue —Avec cela, elle a ſi peu d'eſprit & tant de prétentions---& une méchanceté ---J'aimerois encore mieux ſa ſœur ; elle eſt ſûrement moins déſagréable.

La Comteſſe. Sont-ce là, ma niece, les confidences que vous aviez à me faire ?

La Marquiſe. Mais, ma tante, il faut bien

que je vous parle des personnes qui causent mes malheurs.

La Comtesse. Je vous conseille de tout employer pour vous raccommoder avec elles; votre beau-pere & votre mari les aiment tendrement, &—

La Marquise. Elles ont eu la noirceur de me brouiller avec tous les deux.

La Comtesse. Quoi, votre mari est aussi contre vous?

La Marquise. Il fait le tourment de ma vie; il est d'une jalousie qui devient tous les jours plus insupportable; ma patience est poussée à bout.

La Comtesse. Vous me faites-là un aveu, qui, par exemple, prouve une grande confiance; car il est bien cruel & bien humiliant d'être forcée de convenir de la jalousie de son mari.

La Marquise. Cela est cruel sans doute; mais je ne vois là-dedans nulle humiliation: il est jaloux, parce qu'il a la folie d'être amoureux de moi.

La Comtesse. Et l'injustice de ne pas vous estimer.

La Marquise. Oh, il m'estime dans le fond; je n'ai point d'inquiétudes là dessus.

La Comtesse. Je le crois facilement. Mais s'il est si jaloux, il se fait une violence bien estimable; car il n'est pas gênant, & vous laisse une entiere liberté.

La Marquise. C'est qu'aux yeux du monde il ne veut pas paroître jaloux.

La Comtesse. Vous l'aidez bien à cacher

cette foibleſſe, & vous ne ménagez guere la peine qu'elle peut lui cauſer. Perſonne ne ſe livre plus que vous à la diſſipation, & ne vit moins dans ſa famille.

La Marquiſe. C'eſt que j'y ſuis tourmentée.

La Comteſſe. Voilà vos plaintes. Je vais vous apprendre celles que vos parents font de vous. Votre beau-pere prétend que vous n'avez pour ſes amis qu'une politeſſe froide & dédaigneuſe; que vous vous moquez de ſa ſociété? que vous accuſez tous ceux qui ne ſont pas de la vôtre, d'avoir un *mauvais ton,* ou d'être *ennuyeux à la mort*; que vous n'avez d'honnêteté que pour les femmes à la mode, pourvu qu'elles ne ſoient pas trop diſtinguées par leur eſprit & leur figure; que celles qui, par défaut de fortune ou par raiſon, ne ſont pas miſes avec élégance & recherche, ſont les objets de votre mépris; que la frivolité & les faux airs ont ſeuls le droit de vous plaire & de vous ſéduire; enfin, que vous êtes d'une coquetterie qui révolte tous les gens raiſonnables, & que vous penſez que toute la gloire d'une femme conſiſte à faire une dépenſe folle, à ſe ſervir de la marchande de modes le plus en vogue, & à être ſuivie conſtamment, par-tout, par trois ou quatre jeunes étourdis qui mettent leurs ſoins à la bien afficher. On dit encore qu'une de vos folies, c'eſt de vous perſuader avec une extrême facilité, qu'on eſt amoureux de vous, & de prendre ſouvent les attentions les plus ſimples pour l'effet d'une paſſion ſecrete. Voilà ce qu'on vous reproche: je veux croire qu'il y a beaucoup d'exagération dans des ac-

cuſations ſi graves ; mais c'eſt trop, ma niece, d'avoir pu y donner lieu par votre légéreté. Ouvrez les yeux, je vous en conjure, il en eſt temps encore ; vous êtes bien jeune, les fautes à votre âge ſont excuſables, & peuvent ſe réparer.

La Marquiſe. A ces imputations dictées par la haine & la méchanceté, je reconnois l'ouvrage de mes belles-ſœurs. Je conviens que je ſuis légere ; mais j'abhorre la coquetterie ; & loin d'imaginer aiſément qu'on ſoit amoureux de moi, il faut les preuves les plus poſitives pour me le perſuader.

La Comteſſe. Mais, ma niece, c'eſt toujours la faute d'une femme, quand un homme oſe lui laiſſer entrevoir ſes ſentiments ; ſongez que ce n'eſt pas la plus jolie qui attire, mais la plus étourdie.

La Marquiſe. Cependant, ma tante, quand on eſt obſédée, ſuivie en tous lieux ; quand, par un dédain très-marqué, une humeur viſible, on témoigne ſon indifférence, ſa colere même, & qu'avec tout cela on n'en eſt que plus perſécutée, quel parti faut-il donc prendre ?

La Comteſſe. Je ne ſais de qui vous voulez parler ; mais je vous aſſure que, ſans dédain, ſans humeur & ſans colere, il eſt très-facile de ſe débarraſſer d'une ſemblable pourſuite ; il ne faut pour cela que le vouloir ſincérement.

La Marquiſe. Ah, ma tante, ſi vous ſaviez ce que j'éprouve à cet égard.—Il y a des paſſions invincibles.—Depuis deux ans, je ſuis bien, malgré moi, l'objet d'une fantaiſie qui m'importune à l'excès.—C'eſt un homme eſti-

mable d'ailleurs, mais qui s'eſt mis dans la tête cette malheureuſe folie, qui véritablement le rend digne de pitié.—On en parle beaucoup, je ne l'ignore pas, & j'en ſuis déſolée.—Imaginez qu'il s'eſt lié intimement avec tous mes parents, mon beau-pere, ma mere, vous, ma tante.—Cela eſt inoui — de maniere que je le rencontre par-tout ; c'eſt exactement une ombre attachée à mes pas.

La Comteſſe. Voulez-vous me le nommer ?

La Marquiſe. C'eſt le Comte de Moncalde.

La Comteſſe. Le Comte de Moncalde ? Et vous le croyez amoureux de vous ?

La Marquiſe. A un point d'extravagance qui paſſe toute expreſſion.

La Comteſſe. J'imagine qu'il ne vous l'a pas dit.

La Marquiſe. Je lui en impoſe un peu trop pour qu'il oſe faire un ſemblable aveu ; mais ſa conduite parle aſſez. Cette folie m'afflige réellement ; il eſt aimable, & fait pour intéreſſer ; je ne conçois pas qu'il ait pu, avec autant de raiſon & d'eſprit, ſe livrer à une paſſion auſſi ridicule, d'autant plus qu'aſſurément je n'ai rien épargné pour l'en guérir.

La Comteſſe. Eh bien, ma niece, raſſurez-vous, je puis vous proteſter qu'il n'a point de *paſſion* pour vous.

La Marquiſe. Ah, que je le voudrois ! Mais, ma tante.

La Comteſſe. Mais, j'en ſuis ſûre ; & pour vous ôter tous vos doutes à ce ſujet, je vous avouerai que je ſais ſon ſecret. En effet, il aime ;

je connois l'objet de ſon attachement, & ce n'eſt pas vous.

La Marquiſe. Vous m'enchantez, ma tante. —Voilà une découverte qui me charme.— Enfin, le dépit l'aura rendu à lui-même.

La Comteſſe. Non, en vérité ; il n'a jamais eu, depuis qu'il eſt en France, que cette paſſion dont je vous parle ; il y a trois ans qu'il en eſt uniquement occupé.

La Marquiſe. (*avec un ris forcé.*) Ah, pour *uniquement*, je pourrois nier cela.

La Comteſſe. Vous pouvez me croire, vous ſavez que je n'exagere jamais ; je ſuis ſûre de la vérité de ſes ſentiments, ils ſont auſſi tendres que ſolides.

La Marquiſe. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il a eu avec moi une étrange conduite.—Je ne lui pardonnerai jamais l'ennui mortel qu'il m'a cauſé par toutes ſes aſſiduités.—Il eſt un peu ennuyeux de ſon naturel—& avec cela d'une pédanterie aſſommante, il en faut convenir.—On dit dans le monde qu'il eſt tres-faux.---Et en effet, je pourrois bien l'accuſer de fauſſeté.---Oh, cette aventure eſt véritablement comique---elle me divertit beaucoup.--- Et---oſerois-je vous demander, ma tante : connoiſſez-vous l'objet de ſa paſſion de trois ans ?

La Comteſſe. Oui, c'eſt une perſonne digne d'en inſpirer.

La Marquiſe. Et cette perſonne *accomplie* aime-t-elle M. le Comte de Moncalde ?

La Comteſſe. Je l'ignore.

La Marquiſe. Il a une tournure *à paſſion malheureuſe !*----J'ai peur que l'hiſtoire de ſes

amours ne faſſe pas un roman-fort gai—& ma tante confidente de cette intrigue—rien n'y manque—Pardonnez-moi mes plaiſanteries, ma tante, j'ai le défaut d'être rieuſe—& je ne puis laiſſer échapper une auſſi bonne occaſion de rire—Cela eſt véritablement trop plaiſant—trop plaiſant—(*Elle rit avec affectation.*)

La Comteſſe. Je ſuis charmée de vous voir une gaieté auſſi naturelle; mais, ma niece, vous n'avez plus rien à me dire, ainſi permettez-moi de vous quitter.

La Marquiſe. Adieu, ma tante, pardonnez-moi mon importunité & ma folie; quand les rires me gagnent, il m'eſt impoſſible de me contraindre—Au reſte, je ſors pénétrée de tout ce que vous m'avez dit; je n'oublierai point vos conſeils; je vous proteſte, ma tante, qu'ils ſont profondément gravés dans mon eſprit.

La Comteſſe. Adieu, ma niece; ſi vous voulez de bonne foi vous raccommoder avec vos parents, je vous offre ma médiation—Ils déſireroient que vous allaſſiez paſſer avec eux ſix mois en Languedoc; cette complaiſance de votre part les rameneroit, j'en ſuis ſûre. Si vous y conſentez, vous me donnerez par-là une véritable preuve de déférence & d'amitié. A cette condition, je verrai votre beau-pere, votre mari; je leur parlerai, & je me charge de vous réunir.

La Marquiſe. Vous êtes trop bonne, ma tante; j'y penſerai, j'y réfléchirai mûrement, je vous le promets----Adieu, ma chere tante ---(*A part, en s'en allant.*) Ah l'ennuyeuſe choſe qu'une *femme de mérite!* (*Elle ſort.*)

SCENE IV.

LA COMTESSE, *seule.*

QUELLE mauvaise tête ! & la bonté du cœur ne la corrigera pas—Il n'y a pas de ressources. Que je plains ma sœur d'avoir une telle fille ! Hélas ! dans un autre genre serai-je une plus heureuse mere ? A la veille de perdre Emilie———Ah, puis-je me plaindre de ma destinée ! tels que soient les événements de la vie, les vertus de nos enfants doivent en faire la gloire & le bonheur——J'entends Emilie—Je tremble. Ah, quel entretien, & qu'il sera déchirant pour son cœur !

SCENE V.

LA COMTESSE, ÉMILIE.

Emil. MA cousine est enfin partie—— J'attendois ce moment avec impatience; maman, vous vouliez me parler; vous avez depuis ce matin un air sombre & rêveur qui m'inquiete—Maman daignera-t-elle m'ouvrir son cœur?—Vous ne répondez rien, maman—— O Ciel! qu'est-il donc arrivé—(*Elle prend ses mains.*) Vous soupirez—vous détournez les yeux—Maman, vous me glacez de crainte.

La Comtesse. Mon enfant—Ma chere Emilie, rassurez-vous.

Emil. Que je me rassure!—& vous pleurez.

La Comtesse. (*à part.*) Ah, que lui dirai-je?—Par où commencer?—(*Haut.*) Ma fille, vous me connoissez; vous savez avec quelle facilité je m'affecte—Je ne t-ai jamais caché les foiblesses de mon cœur; avec toi je ne puis me contraindre—Je ne puis te déguiser un excès de sensibilité souvent déraisonnable.

Emil. Non, je ne vous ai jamais vue dans l'état où vous êtes—Ah, maman, vous me causez un saisissement.

La Comteſſe. Ma fille, calmez-vous, je vous en conjure—Il eſt vrai, je ſuis agitée—mais le ſujet de mon trouble n'eſt pas fâcheux, au contraire————il doit m'inſpirer de la joie—Il m'en inſpire.

Emil. De la joie!————& la douleur eſt peinte ſur votre viſage————Vous vous contraignez————Ah, vous voulez me préparer à quelque malheur—Un malheur affreux, ſans doute---Il eſt queſtion de moi, je le vois ---Maman, maman, je ſupporterai tout, excepté de me ſéparer de vous---Vos pleurs redoublent---Juſte Ciel! j'ai deviné---Ah, vous me donneriez la mort!

La Comteſſe. Eh bien, le voilà ce ſecret terrible!

Emil. Qu'entends-je! quoi, maman m'abandonne; ah! le puis-je croire!

La Comteſſe. Que dis-tu? Grand Dieu!---O ma fille, vous dépendez de moi! n'êtes-vous pas ſûre de diſpoſer vous-même de votre deſtinée?

Emil. Je reſpire—Ah, maman, quel coup vous m'aviez porté——Mais, pourquoi donc vous livrer à cette profonde triſteſſe?

La Comteſſe, Hélas! je gemis des conſeils que la raiſon & la tendreſſe m'obligent à donner.

Emil. Eſt-ce là me laiſſer ma maîtreſſe? Vos conſeils, maman, ne ſont ils pas des loix ſacrées pour moi?-----Mais quoi, la meilleure des meres ordonneroit à ſa malheureuſe fille de la quitter?---Non, non, il n'eſt pas poſſible que vous puiſſiez exiger un ſacrifice qui me coûteroit la vie--oui la vie, maman, ſoyez en ſûre.

La Comteſſe. Ce que j'exige, ma chere Emi-

lie, c'eſt que vous m'écoutiez, & que vous répondiez ſans détour aux queſtions que je vais vous faire.

Emil. Eh pourrois-je vous répondre autrement ?

La Comteſſe. De tous les hommes qui viennent ici, quel eſt celui qui vous paroît le plus aimable, & que vous eſtimez le plus ?

Emil. Maman---mais---Ciel !----Qu'eſt-ce que j'entrevois ?---Il veut m'épouſer, & m'emmener en Portugal---Non, non, jamais.

La Comteſſe. Cette reponſe naïve me ſuffit.

Emil. Qu'ai-je dit !--Ah, maman, non, ce n'eſt pas celui que j'eſtime le plus ; j'ai parlé ſans réflexion--Se pourroit- il qu'un mot dit au haſard, fît le deſtin de ma vie ?----Non, maman, vous êtes trop juſte.

La Comteſſe. Votre cœur s'eſt expliqué, ma fille.

Emil. Mon cœur !-----Ah, les ſeuls ſentiments de la nature le rempliſſent & lui ſuffiſent.

La Comteſſe. Va, je le connois mieux que toi-même---Ne deſavoue aucun de ſes mouvements, ils ſont tous dignes de toi---C'eſt votre raiſon & votre eſprit, mon enfant, qui vous ont fait préférer le Comte de Moncalde à tout autre ; par ſes vertus & ſon caractere, il méritoit d'être diſtingué d'Emilie. Enfin, il vous aime, il vous demande.

Emil. Et ne s'établit point en France ?

La Comteſſe. Hélas !

Emil. Ah ! m'aime-t-il, s'il nous ſépare ? ---Le cruel ! il oſeroit concevoir cette idée---- m'arracher d'auprès de vous !----me ravir à ma

mere----Mais pourquoi ſerois-je allarmée?---- Vous daignez me laiſſer ma maîtreſſe, je refuſe ſes offres ; n'en parlons plus, maman, je vous en conjure.

La Comteſſe. Vous m'avez promis de m'écouter.

Emil. Ah! qu'allez-vous me dire?

La Comteſſe. Emilie, vous connoiſſez votre ſituation ; je vous en ai ſouvent parlé.

Emil. Oui, je n'ai point de fortune, je le ſais ; eh bien, qu'importe? je ne me marierai jamais ; je ne vous quitterai point ; tous les vœux de mon cœur ſeront remplis.

La Comteſſe. Ah, ma chere Emilie, quel chagrin vous me cauſez! je vois avec plaiſir l'effet de votre tendreſſe pour moi, cependant j'en déſapprouve l'excès : la raiſon doit régler tous nos ſentiments ; ſans elle, tels légitimes qu'ils puiſſent être en eux-mêmes, ils deviennent condamnables, & ne ſervent plus qu'a nous égarer. Eh quoi, ma fille, mes leçons, mes ſoins, n'auroient pu vous inſpirer qu'un attachement nuiſible à votre fortune ; eſt-ce là tout le fruit que j'en dois recueillir?———— Hélas! que je me ſuis abuſée!——Je penſois que tous les ſacrifices auxquels je pourrois me réſoudre, ne ſeroient jamais au-deſſus des forces d'Emilie ; je me flattois que ſon courage égaleroit le mien ; je m'enorgueilliſſois de ſa raiſon!

Emil. Eh, qui peut vous être comparée? Non, non, jamais je n'y dois prétendre------ Vous pouvez vous réſoudre à quitter votre fille ; & moi, je ne puis penſer ſans frémir à m'eloig-

ner de ma mere---Je n'ai pas votre courage: pardonnez---si j'ose vous dire que je ne voudrois pas l'avoir---Oui, de toutes vos vertus, voilà, maman, la seule que je ne vous envie point---elle est trop cruelle.

La Comtesse. Est-ce Emilie qui m'accuse de cruauté?-----A quelles épreuves tu réduis mon cœur!

Emil. Ah, pardonnez---je m'égare---pardonnez, maman.

La Comtesse. Avec un peu de réflexion, vous serez plus juste, ma fille, j'en suis sûre. Si vous n'aviez pas pour le Comte de Moncalde un sentiment de préférence très-marqué, s'il n'étoit pas digne de l'inspirer, si je n'étois pas certaine qu'il a toutes les qualités qui peuvent faire le bonheur d'une femme vertueuse, malgré son rang, sa fortune & les agréments de la personne, je n'insisterois pas. Mais vous n'avez rien, vous trouvez l'établissement le plus avantageux & le plus brillant; l'époux qui se propose est jeune, aimable, vertueux; il vous plaît, il vous aime; comment pourrois-je ne pas exiger de vous un sacrifice que tant de raisons doivent vous prescrire?

Emil. Exiger!—grand Dieu! Quoi, vous l'exigeriez cet affreux sacrifice?—Et n'avez-vous pas daigné me dire que vous me laisseriez maîtresse de mon sort? Maman, ma chere maman, ayez pitié de moi—Je suis foible, déraisonnable, hélas! j'en conviens; ne me jugez donc point par vous; ne prononcez point un arrêt cruel qui me mettroit au désespoir—Ne me demandez point mon consentement—

Non, je ne puis le donner—Qui, moi, je vous quitterois; je me verrois tyranniquement arrachée à ma famille!—vous, mon pere, mes sœurs, mes freres, ces objets si chers—j'en serois séparée pour toujours—Ah, Ciel!

La Comtesse. Si vous saviez, Emilie, le mal que vous me faites, vous rappelleriez, j'en suis sûre, cette raison que vous dédaignez, & qui vous abandonne—Voilà donc tout ce que je puis obtenir de vous, l'aveu d'une foiblesse invincible——Eh bien, puisque la raison ne vous paroît qu'une tyrannie, n'en parlons plus, soyez votre maîtresse; mes prieres vous blessent, mes conseils ne peuvent vous persuader; c'en est fait, je renonce au droit de vous guider.

Emil. Que dites-vous, maman, vous me percez le cœur!——Ah, daignez excuser un égarement si coupable; disposez de moi, ordonnez—Telles rigoureuses que doivent me paroître vos volontés, ne dois-je pas m'y soumettre avec une aveugle confiance? Ne sais-je pas que vous n'avez en vue que mon intérêt? ———Oui, je me résigne; oui, maman, sur cette main chérie, arrosée de mes pleurs, j'abjure une criminelle résistance——Que mon repentir expie ma faute.

La Comtesse. Mon enfant!—vois couler mes larmes, laisse-moi la douceur de les mêler avec les tiennes—Pourquoi craindrois-je de te montrer mon attendrissement? tu n'en abuseras point. Lis donc dans mon cœur——Tu souffres, tu gémis; eh bien, je ne suis pas moins à plaindre; ce sacrifice est affreux——mais la raison l'ordonne—Que mon exemple t'appren-

ne à n'écouter qu'elle ——Nous ne vous verrons plus ; mais sûre de vivre à jamais dans ton souvenir, je supporterai ton absence—— L'absence peut nous séparer, mais non nous désunir ; cette idée n'est-elle pas consolante? —Nous aurons fait notre devoir, moi, celui d'une mere tendre, toi, celui d'une fille soumise : nous serons à l'abri du repentir, le plus grand, le plus insupportable de tous les maux ——Vos vertus, ma chere Emilie, feront la félicité de votre nouvelle famille. On cesse d'être étranger, où l'on est aimé : par-tout où vous vivrez, vous trouverez une patrie ; j'apprendrai votre bonheur, j'en jouirai avec transport. La plus intime correspondance nous dédommagera d'un funeste éloignement ; l'occupation de nous écrire sans cesse, adoucira toutes nos peines ; enfin, croyez, mon enfant, que, malgré le sort & l'absence, deux cœurs unis par une vive tendresse trouvent toujours le secret d'être heureux. Ah ! tant que le sentiment est mutuel, peut-on être véritablement à plaindre?

Emil. Mais cependant quel tourment cruel de ne plus voir ce qu'on chérit !——Que deviendrai-je en perdant mon guide, un guide tel que vous—De quel œil pourrai-je regarder l'auteur de ma peine—celui qui aura la barbarie de m'arracher d'auprès de vous?—Je l'estimois, il est vrai, je croyois qu'il vous aimoit tant !

La Comtesse. Il gémit lui-même de ne pouvoir se fixer près de moi ; mais la situation de ses affaires l'oblige à retourner dans son pays.

Emil. Et mon pere ?—Sans doute, maman, vous êtes sûre de son consentement ?

La Comtesse. Il vous aime trop pour balancer.

Emil. Tout m'abandonne—Nul espoir ne me reste, je le vois—Du moins daignera-t-on m'accorder du temps, voilà ma derniere priere, me sera-t-elle refusée ?

La Comtesse. Je vais vous laisser à vos réflexions, ma fille; j'ai besoin moi-même d'un peu de solitude——Il faut aussi que j'aille bientôt retrouver votre pere—que je lui rende compte de cet entretien—il verra que je ne m'abusois pas sur la raison d'Emilie.

Emil. Ah, ne lui vantez point ma raison, vous le tromperiez—Dites-lui, maman, que sa fille infortunée— obéira—si cet effort est possible ; qu'elle le veut—& cependant n'oseroit le promettre—Enfin, que je me soumettrai, s'il le faut—mais que je demande à genoux un délai, un long délai pour m'y préparer.

La Comtesse. Adieu, ma fille.

Emil. Adieu—dites-vous ?—Ah, quel mot ! —Ah, laissez-moi vous suivre—Que je voye mon pere.

La Comtesse. Emilie, vous repentez-vous déja de votre obéissance, de cette soumission si touchante que vous me témoigniez tout-à-l'heure ?——vous me tuez, ma fille—Je suis épuisée ; c'est trop de combats en un jour.

Emil. Hélas !————Je ne me connois plus—Allez, maman, je resterai—Mais du temps, du temps, qu'on m'accorde du temps.

La Comtesse. (*à part.*) Prévenons un re-

tour inévitable, achevons mon cruel ouvrage ——(*Elle sort.*)

SCENE VI.

EMILIE, *seule.*

(*Elle tombe accablée dans un fauteuil, & dit après un moment de silence :*)

JE suis anéantie !—Ai-je promis ?——Est-il bien vrai ?————O ma mere, n'avez-vous point abusé de votre pouvoir sur moi ?—Deux fois j'ai vu de la sévérité dans ses regards—— Elle le veut, elle l'ordonne, cet affreux sacrifice ? ——(*Elle se leve & regarde autour d'elle*) Quoi je quitterois cette maison si chere ?—— Que dis-je, il faudra quitter la France—— & pour n'y revenir jamais !————Et j'ai pu souscrire à cet arrêt cruel !————Mon pere avoit donné son consentement !————Hélas ! avec quelle facilité on s'est décidé à m'exiler pour toujours !————Ma mere, vous l'exigez, j'obéirai. Mais, comment pouvez-vous m'ordonner de vivre loin de vous !—Elle me parloit de bonheur ! il n'en est plus pour moi. Ah ! puis-je être heureuse sans elle ?—Et mes sœurs, mes freres !——ma bonne !—Agathe,

pauvre Agathe, après ma mere, ma plus tendre amie, que deviendra-t-elle en apprenant cette terrible nouvelle?—Que de peines à la fois!—Mon pere, ma mere, au milieu de leur famille, pourront se consoler—mais mois, je perds tout Le sacrifice—n'est entier que pour moi—On vient—Ciel! c'est Agathe.

SCENE VII.

EMILIE, AGATHE.

Aga. JE vous cherchois, ma sœur.---Dieu! que vois-je, dans quel état vous êtes?——Ah, ma chere Emilie!

Emil. Avez-vous vu maman?

Aga. Non, elle vient de sortir; elle est allée chez ma tante.

Emil. Et mon pere?

Aga. Il est enfermé dans son cabinet.---Mais, Emilie, sans doute qu'il est question d'un mariage pour vous; je le devine par le trouble où je vous vois.

Emil. Ah, ma sœur, vous ne devineriez jamais le nom de celui qu'on me destine.——Agathe, ma chere Agathe, si vous m'aimez comme je vous aime, que vous êtes à plaindre!

Aga. Juſte Ciel !——Expliquez-vous.

Emil. On m'ordonne d'épouſer le Comte de Moncalde ; il m'emmene en Portugal.

Aga. Grand Dieu !—Vous obéiſſez !—Vous nous quitteriez ; ma mere y peut conſentir.—Eſt-il poſſible ?

Emil. Il n'eſt que trop vrai, ma chere Agathe.

Aga. Non, je ne puis le croire.—Non, vous ne devez point obéir.

Emil. Que dites-vous ?—Eh puis-je réſiſter à ma mere ?

Aga. Elle ſe ſépareroit de vous !—Elle pourroit s'y réſoudre !

Emil. Elle ne voit que ce qu'elle appelle mon intérêt ; elle s'oublie elle-même : hélas ! elle oublie auſſi qu'il m'eſt impoſſible de goûter un bonheur dont elle ne ſeroit pas témoin.

Aga. Ah, ma ſœur, n'y conſentez pas.

Emil. Ma parole eſt donnée.

Aga. Ah, rétractez-la, par tendreſſe même pour ma mere ; votre funeſte obéiſſance lui préparoit des regrets éternels.

Emil. Agathe, vous ne connoiſſez pas le courage de ma mere ; conduite par une raiſon ſupérieure, ſa ſenſibilité la peut faire ſouffrir, mais ne produira jamais en elle un inſtant de foibleſſe.—Elle, ſe repentir d'avoir fait ſon devoir ! non, non, elle en eſt incapable.

Aga. Emilie——ma ſœur, ſi vous partez, je ne ſurvivrai point à ce malheur affreux.

Emil. Ah, ſi vous m'aimez, cachez-moi l'excès d'une douleur qui n'eſt que trop faite pour m'affoiblir encore davantage.—N'achevez

pas de déchirer un cœur déja ſi partagé entre le devoir la tendreſſe & la raiſon.

Aga. N'attendez point que je vous affermiſſe dans ce devoir cruel.——Je ne puis que m'affliger, que me déſeſpérer !

Emil. J'entends Lucette.——Eſſuyons nos pleurs, chere Agathe.

SCENE VIII.

EMILIE, AGATHE, LUCETTE.

LUCETTE *à Emilie.*

AH, Mademoiſelle, que viens-je d'apprendre ?

Emil. Quoi donc ?

Luc. Madame vient de rentrer dans l'inſtant avec Madame Célie & M. le Comte de Moncalde.

Emil. Comment ?

Luc. Votre mariage eſt déclaré.

Emil. O Ciel ! déja !

Aga. Ah, ma ſœur !

Luc. Monſieur attendoit Madame dans ſon

cabinet ; ſon valet-de-chambre —— Bernard étoit préſent.—Quand Madame eſt arrivée—elle pleuroit. —M. le Comte de Moncalde s'eſt jetté dans les bras de Monſieur.—Alors on a renvoyé Bernard, mais il a entendu Madame prononcer deux fois votre nom.

Emil. C'en eſt donc fait !——& ſi promptement !—malgré mes prieres.—Ah, ma mere ! Elle pleuroit, dites-vous ?

Luc. Bernard dit qu'elle ſanglottoit à fendre le cœur.

Aga. O ma chere Emilie ! venez vous jetter aux pieds de mon pere ; venez implorer ſa pitié.

Emil. Suivez-moi, ma ſœur, ne m'abandonnez pas, j'oſerai tout tenter.——Oui, j'aurai la force de vaincre ma timidité naturelle ; s'il le faut, j'aurai celle de parler à M. de Moncalde lui-même.——Je puis tout enfin----excepté déſobéir.---Venez. (*Elles ſortent précipitamment.*)

Luc. (*ſeule.*) Sans doute on veut l'emmener en Portugal.---O Ciel ! que de regrets pour toute la maiſon ! Madame en mourra.---Et la pauvre bonne——ſi elle eſt inſtruite, dans quel état elle doit être.——Allons la chercher, & du moins pleurer avec elle en liberté. (*Elle ſort.*)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, Madame DUFRAIGNE.

La Comteſſe. OUI, ma chere Madame Dufraigne, tout eſt d'accord, Emilie elle-même eſt ſoumiſe & réſignée.——Le Comte de Moncalde doit revenir dans une heure ; tous mes parents ſont avertis, le Notaire eſt mandé, les articles ſe ſigneront ce ſoir.——Mon ſacrifice eſt accompli.

Duf. Ah, Madame, quel ſacrifice !—— Mais, mon Dieu, pourquoi tant de précipitation ?

La Comteſſe. Que gagnerois-je à différer ? Puis-je avoir une plus parfaite connoiſſance du caractere de celui que je choiſis.——Je le vois depuis cinq ans, & je l'étudie depuis dix-huit mois ; car ne n'eſt pas d'aujourd'hui que j'ai découvert ſon penchant pour Emilie ——Et croyez que depuis plus d'un jour j'ai ſu lire

auſſi dans le cœur de ma fille ; ce cœur innocent & pur qui s'ignore lui-même.

Duf. Vous croyez, Madame, qu'elle aime M. de Moncalde ?

La Comteſſe. De tous les hommes qu'elle connoît, c'eſt celui qu'elle trouve le plus aimable, & qui lui paroît le plus digne d'eſtime. Trop honnête & trop raiſonnable pour ſe livrer à des idées romaneſques, je ſuis bien ſûre que loin de s'exagérer les ſentiments qu'elle a pour lui, le ſeul inſtinct de ſa modeſtie naturelle l'empêche d'y réfléchir & de s'en occuper. Ce qu'on appelle l'amour, cette paſſion impétueuſe & violente, n'eſt jamais qu'un égarement produit par l'imagination. C'eſt d'une tête vive & déréglée, & non d'un cœur tendre, qu'elle tient ſa plus grande force ; funeſte mouvement, dont la cauſe eſt honteuſe, dont les effets ſont criminels ; qui n'eſt impérieux que par notre foibleſſe ; qui ſouvent laiſſe après lui d'affreux remords, & toujours les regrets amers de la perte d'une illuſion fragile que le temps & la raiſon doivent inévitablement ravir *. La

* On ne veut parler ici que de cette paſſion prétendue *invincible*, dont malheureuſement plus d'une jeune perſonne a lu l'imaginaire & dangereuſe deſcription dans des Romans ; de cette paſſion qui ſubjugue la raiſon, & fait trahir tous les devoirs : ce n'eſt point à la ſenſibilité ſeule, qu'il faut attribuer de tels effets ; c'eſt à l'imagination, & au défaut de réflexion & de principes. On a rougi des véritables cauſes, on a cherché à les déguiſer ; c'eſt ainſi que ſouvent le cœur eſt accuſé des égarements produits par une tête vive & déréglée.

conformité des esprits & des goûts, une véritable & profonde estime ; voilà les liens qui peuvent seuls nous attacher solidement ; voilà les sentiments purs & durables faits pour l'ame d'Emilie ; elle n'en connoîtra jamais d'autres, j'en suis certaine.

Duf. Elle aura votre raison & toutes vos vertus, Madame ; ah, pourquoi faut-il qu'elle nous soit enlevée ! —— Pardonnez-moi des larmes que je ne puis retenir. —— Les articles seront signés ce soir. —— La pauvre enfant espéroit un délai ; son cœur est bien oppressé, j'en suis sûre.

La Comtesse. Le mien ne l'est pas moins ! — Si l'on pouvoit y lire, mon courage peut-être paroîtroit de quelque prix ! —— J'ai pressé moi-même la signature des articles, parce que j'ai craint la foiblesse & l'irrésolution de ma fille.

Duf. Et Monsieur lui-même pourroit se laisser attendrir & retirer sa parole, je sens bien cela. —— Mais ce soir —— que cela est prompt !

La Comtesse. A présent, Madame Dufraigne, je n'ai plus qu'un desir à former ; c'est que votre tendresse pour ma fille soit assez forte, pour vous faire desirer de la suivre en Portugal.

Duf. Ah, Madame, il n'y a rien que je ne fisse pour elle. — Mais il y a quinze ans que je vous sers ; mon attachement pour vous.

La Comtesse. Et pouvez-vous m'en donner une plus grande preuve qu'en suivant ma fille ?

Duf. Mais, Madame, j'ose croire que je vous suis utile ; vous avez d'autres enfants.

La Comtesse. Je sais qu'on ne peut espérer

de vous remplacer ; auſſi ne me repoſerai-je ſur perſonne que ſur moi-même, je donnerai à mes enfants plus de ſoins encore.

Duf. Enfin, Madame, je ſuis à vos ordres--- décidez.——S'il me falloit prendre un parti, à quoi pourrois-je m'arrêter——puiſque je ne pourrois faire un choix ſans faire un ſacrifice ? Je balancerois toujours entre vous, Madame, & cette chere enfant, qui ne ſortit de vos bras que pour paſſer dans les miens ; vous fûtes ſa nourrice, & moi ſa ſévreuſe : vous êtes ſa mere ; mais une Gouvernante attachée n'eſt-elle pas une ſeconde mere ? Pardonnez-moi cette expreſſion, Madame ; pourroit-elle ne pas me convenir, quand j'ai pour elle tous les ſentiments d'une mere.---Mais cependant je ſerai bien à plaindre en vous quittant ; ah, Madame, quel mariage !—— Quelle cruelle journée !

La Comteſſe. Bonne & honnête femme ! de quel attendriſſement vous me pénétrez !—— Vous n'aimez point une ingrate, je ſais tout ce que je vous dois : par la maniere dont vous avez ſecondé mes ſoins, vous avez bien mérité le titre de mere de mes enfants.---Je ſens combien le ſacrifice que je vous demande doit vous coûter ; quitter ma maiſon, c'eſt quitter vos amis, votre famille : mais vous ſuivrez notre Emilie, notre enfant ; vous contribuerez beaucoup à la conſoler ; vous lui donnerez des conſeils, vous lui parlerez de ſa mere : il me ſera ſi doux de penſer que tous les jours vous lui prononcerez mon nom !---Vous m'écrirez avec détail ſur tout ce qui la touche ; enfin, vous me procurerez la ſatisfaction de recevoir à cha-

que Courier une lettre de plus qui m'entretiendra d'Emilie ; voyez donc tout ce que je vous devrai, & tout ce que vous ajouterez à ma reconnoissance.

Duf. (*lui baisant la main.*) O Madame, Madame, que ne feroit-on pas pour vous ? Recevez ma parole ; oui, Madame, je partirai, vous y pouvez compter.

La Comtesse. Embrassez-moi, ma chere amie.—Vous me donnez la premiere consolation que j'aye reçue aujourd'hui ; cette idée seule, j'en suis sûre, suffiroit pour vous récompenser. J'entends du bruit——ce sont mes filles peut-être. Cachons à tous les yeux notre attendrissement ; donnons l'exemple du courage.——Quand tout le monde sera couché, vous viendrez ce soir, nous causerons, & nous pleurerons sans contrainte.

Duf. Ah, Madame——mais ce soir——vous voulez me parler——penseriez-vous que notre départ fût prochain ?

La Comtesse. Hélas ! à la précipitation des démarches du Comte de Moncalde, j'ai lieu de craindre que des affaires pressantes ne le rappellent en Portugal ; & dans ce doute, je ne veux pas perdre un moment pour vous donner, ainsi qu'à ma fille, toutes les instructions que je crois nécessaires.——Mais paix, on vient.

Duf. Je sors, Madame ; car dans cet instant je ne suis en état ni de parler, ni de me montrer.——(*Elle sort.*)

La Comtesse. Que cette journée en effet est pénible & cruelle !

SCENE II.

LA COMTESSE, AGATHE.

La Comteſſe. APPROCHEZ, Agathe—j'ai à vous parler.

Aga. Maman ?

La Comteſſe. J'ai des reproches à vous faire, ma fille, ſur l'excès de douleur que vous témoignez.

Aga. Ah, maman, vous ſavez combien j'aime ma ſœur.

La Comteſſe. Penſez-vous que mon affection pour elle ſoit moins vive ?——Je ſais me contraindre cependant ; je ſais lui cacher des larmes qui déchireroient ſon cœur, & qui troubleroient ſa raiſon.——Je lui donne des conſeils qui me percent l'ame ; je parois condamner en elle un déſeſpoir que je partage, & dont ma tendreſſe jouit en ſecret.——D'où me vient tant de force, tant d'empire ſur moi-même ? D'une ſeule cauſe : c'eſt que je ne ſuis point perſonnelle ; c'eſt que je n'enviſage que l'intérêt d'Emilie ; je ne l'aime que pour elle. Je ne ſuis point née, mon enfant, avec un courage ſupérieur : mais je ſuis ſenſible, je ſais

aimer. Une amitié véritable perfectionne nos vertus & nous en donne de nouvelles, & surtout elle nous corrige de tous les défauts qui pourroient nuire aux objets qui nous sont chers.

Aga. Ah, maman, daignez excuser l'effet d'un premier mouvement; je sens l'étendue de ma faute; je la réparerai, n'en doutez pas.— Ma foiblesse ajouteroit à vos peines; cette seule idée suffiroit pour me la faire surmonter.

La Comtesse. Songez, mon enfant, que vous pouvez contribuer à me dédommager de ce que je perds.—Rien ne sauroit jamais effacer Emilie de mon souvenir; mais que son bonheur soit assuré, & que je retrouve dans ses sœurs sa tendresse & ses vertus, je ne me plaindrai point de mon sort —Hélas, si je ne l'avois pas uniquement aimée pour elle-même, j'aurois pu l'établir d'une maniere aussi brillante, & ne jamais me séparer d'elle.

Aga. O Ciel! Et comment?

La Comtesse. Le Baron de Verneuil me la demandoit.

Aga. Le Baron de Verneuil!

La Comtesse. Il m'écrivit il y a six mois; j'ai gardé sa lettre, je vous la montrerai.

Aga. Comment, avec un extérieur si peu fait pour plaire, pouvoit-il penser à ma sœur? D'ailleurs, il a plus de cinquante ans.

La Comtesse. C'est cette disproportion d'âge, & les désagréments révoltants de sa figure, qui me le firent refuser. Cependant il a le plus beau nom du monde, & cent mille livres de rente. Emilie jamais ne m'auroit quittée;

j'étois sûre de son obéissance; je n'avois qu'un mot à dire: mais je n'hésitai pas un instant. Le premier devoir d'une mere, est de donner à sa fille un mari qu'elle puisse aimer. J'avois depuis long-temps réfléchi sur cette obligation sacrée, trop souvent oubliée par l'avarice & l'ambition; & je répondis au Baron de maniere à lui ôter toute espérance.

Aga. Hélas! je ne puis que vous admirer. —Et ma sœur sait-elle ce détail?

La Comtesse. Non, je le lui ai caché, dans la crainte que la certitude de passer sa vie avec moi ne lui fît préférer cet établissement à tout autre. C'est un secret que je vous confie, ma chere Agathe, parce que vous pourrez en retirer une utile leçon sur la maniere dont on doit aimer.—Je vous dirai bien plus—le Ciel, sans doute, vouloit m'éprouver aujourd'hui sur tous les points—ce matin encore, j'ai reçu une lettre du Baron de Verneuil, dans laquelle il renouvelle, avec plus de force que jamais, ses dernieres propositions.

Aga. Ah, Dieu!

La Comtesse. Enfin, j'ai fait mon devoir.—Mais j'entends la voix de Lucette.—Que vient-elle nous dire?

Aga. Mes sœurs la suivent.—Hélas, elles pleurent!

SCENE III.

LA COMTESSE, EMILIE, AGATHE, HENRIETTE, LUCETTE.

LUCETTE, *à la Comteſſe.*

AH, Madame!

La Comteſſe. Eh bien?

Luc. Le Notaire eſt arrivé.—M. le Comte de Moncalde & tout le monde eſt dans le ſallon.—Monſieur fait dire à Madame qu'on n'attend plus que Madame la Marquiſe Aurore.

La Comteſſe. Il ſuffit.—Agathe, Henriette, allez rejoindre votre pere; dites-lui qu'auſſitôt que ma niece ſera arrivée, je le prie de me faire avertir.—Allez;—laiſſez-moi ſeule avec Emilie. (*Elles ſortent toutes en pleurant.*)

SCENE IV.

LA COMTESSE, EMILIE.

Emil. MAMAN, ma chere maman, quel moment !— Comment pourrai-je paroître là-dedans !—Quelle effrayante précipitation !—Ah ! je ne vois que trop ce quelle me préſage.—— Sans doute, un prompt départ !—J'en mourrai—oui, je le crois.

La Comteſſe. Rappellez toute votre raiſon, ma fille---la mienne ſeule ne me ſuffiroit pas, ſongez-y.—J'ai beſoin que vous me ſecondiez, mon enfant ; vous me l'avez promis, & j'y compte. Hélas ! je le prévois, il faut nous réſoudre à une prompte ſéparation.

Emil. Juſte Ciel !—Eh quoi, dans un mois ?—vous ne répondez rien.—Dans quelques jours peut-être ?—Ah, grand Dieu, quelle cruauté !—Vous le ſavez, maman ; ne me cachez rien ; du moins que j'apprenne mon ſort de votre bouche.

La Comteſſe. J'ignore l'inſtant—mais je le crois prochain.

Emil. Ah ! ſe peut-il ?

La Comteſſe. Les moments nous ſont chers,

n'en perdons point en regrets superflus.---Que nos derniers entretiens du moins puissent être utiles à mon Emilie.---Elle connoît tous les devoirs d'une fille tendre ; il me reste à lui apprendre ceux de femme & de mere.

Emil Eh, que pourriez-vous me dire que votre exemple ne m'ait enseigné ?—Je ne vous ai jamais quittée ; ah ! je connois & je chéris tous ces devoirs sacrés dont vous voulez m'entretenir.—Je dois mettre tous mes soins à plaire, & sur-tout à gagner la confiance & l'estime de celui qui, désormais, hélas ! sera le seul arbitre de ma destinée—par devoir, & pour l'empêcher d'abuser jamais de ses droits sur moi, & de me les faire sentir avec dureté, je le convaincrai, par ma conduite, que je les reconnois tous, & que j'y suis soumise ; s'il est injuste, je ne dois employer pour le ramener, que la douceur & l'indulgence, m'interdire les reproches avec lui, & nier ses torts à tout le monde ; s'il m'aime, je tâcherai de lui donner des conseils salutaires, & je ne profiterai de l'empire que j'aurai sur son cœur, que pour son intérêt, son bonheur, & sa gloire ; enfin, je sais que sans l'économie, & une application assidue aux soins domestiques, je ne remplirois qu'imparfaitement mes devoirs.—Pour ceux de mere, le même modele a su m'instruire aussi bien.---Ne vivre que pour ses enfants ; renoncer à la dissipation, aux plaisirs, pour se livrer entiérement à leur éducation ; passer le jour à leur donner des leçons, & une partie des nuits à étudier, à s'instruire pour eux ; leur sacrifier

avec joie ſa jeuneſſe, ſon temps, ſa ſanté---voilà, non ce qui leur eſt dû, mais l'exemple ſublime qui me fut donné. (*Elle tombe aux pieds de ſa mere.*) O ma mere! ſouffrez que l'aînée de vos enfants, que celle qui, par ſon âge, doit le mieux ſentir l'étendue de vos bienfaits dans ce moment douloureux, vous exprime, au nom de tous, leur amour & leur reconnoiſſance.----Ils feront votre bonheur, n'en doutez pas; ces heureux enfants qui vous reſtent, vous dédommageront de la perte d'une fille infortunée.---Et moi, aux pieds de la meilleure des meres, je lui jure que ſes vertus & ſes leçons ne s'effaceront jamais de mon ſouvenir.---Oui, je ſerai digne de vous; je ne puis vous promettre de vous égaler, mais du moins je le tenterai, & j'attacherai à cette noble ambition toute la gloire de ma vie.

La Comteſſe. Ma fille!—ô ma chere & véritable amie! le Ciel qui t'enleve à ta mere, pouvoit-il mieux adoucir la rigueur d'une ſéparation ſi douloureuſe, qu'en me faiſant connoître que déſormais du moins mes conſeils te ſont inutiles? O récompenſe ineſtimable de mes ſoins!—Vas, pars avec courage; tu me laiſſe ſans inquiétude.—Mes larmes coulent toujours, mais elles ſont délicieuſes.—Je ſuis ſûre de tes principes, de ta raiſon; le premier vœu de mon cœur eſt exaucé.---Si le ſort ne nous eût ſéparées, quelle félicité eût jamais pu ſe comparer à la mienne!---Mais hélas! doit-on aſpirer à jouir d'un bonheur ſans mélange?---Emilie eſt ma fille.---Ah! le Ciel fit

assez pour moi.---Mais, on vient---pour nous chercher sans doute.

Emil. Quoi, sitôt ?

SCENE V.

LA COMTESSE, EMILIE, LUCETTE.

Luc. MADAME, on vous attend.

La Comtesse. Ma niece est arrivée ?

Luc. Non, Madame ; mais elle ne viendra pas, elle s'est fait excuser.

La Comtesse. Allons, mon enfant.

Emil. Un moment.—Je ne puis me soutenir.—Ah, qu'allez-vous faire ? Qu'allez-vous signer ?—vous allez vous démettre d'une autorité qui m'étoit si chere, & qui ne fut jamais exercée que pour mon intérêt & mon bonheur ; ce soir, grand Dieu, je dépendrai d'un autre ! Cette idée, dans cet instant, m'épouvante plus que jamais.——Ah, maman, il en est temps encore, différons, je vous en conjure ; prenez pitié du trouble & du désordre affreux où je suis.

La Comtesse. Y pensez-vous, ma chere Emilie ?

SCENE VI.

LA COMTESSE, EMILIE, CÉLIE, LUCETTE.

Célie, *arrivant précipitamment, & avec l'air de l'émotion & de la joie.*

JE viens vous chercher.—Eh quoi, toutes les deux en pleurs !—Embraſſez-moi, ma ſœur, & vous auſſi, mon aimable Emilie.—Je ne puis contenir ma joie.—Si vous ſaviez—le Comte de Moncalde !—Je l'aime à la folie.---Quand vous entendrez la lecture du contrat de mariage---je crois que vous ſerez contente.

Emil. Ah, ma tante, l'intérêt & les avantages les plus brillants, peuvent-ils un inſtant me diſtraire d'une douleur ſi juſte.

Cél. Enfin—je ſais ce que je dis.---Allons, allons, venez ; car vous êtes attendues avec une vive impatience.

La Comteſſe. Allons, ma fille.

Emil. O maman !---(*La Comteſſe prend ſa fille ſous le bras, & paſſe devant.*)

Cél. (*à part.*) Je ſuis tranſportée ;——un

moment de plus, & le ſecret m'échappoit. (*Elle ſort.*)

Luc. (*ſeule.*) Madame Célie a un air de gaieté bien extraordinaire.---J'ai vu que Madame & Mademoiſelle Emilie en étoient choquées ; & moi auſſi je le ſuis.—De l'attendriſſement & des tranſports ſemblables pour un intérêt d'argent !—Fi, cela eſt vilain ; on feroit bien de cacher cet excès de joie, car il eſt révoltant. Ah, voici la pauvre bonne.

SCENE VII.

Mad. DUFRAIGNE, LUCETTE.

Luc. VOUS n'avez pu reſter à la lecture des articles ?

Duf. Non, je n'en ai pas le courage.

Luc. Ni moi non plus. Mon Dieu, qui nous auroit dit que nous ſerions ſi triſtes aux noces de Mademoiſelle Emilie ! Toute la maiſon eſt conſternée, il n'y a pas un domeſtique qui ne ſoit au déſeſpoir.

Duf. Je ſuis ſûre du moins que le contrat eſt fait de la maniere la plus avantageuſe pour Mademoiſelle Emilie ; car en paſſant dans un cabinet, pendant qu'on attendoit Madame,

j'ai vu Madame Célie & M. de Moncalde tête-à-tête ; & la premiere exprimoit sa surprise & sa joie par des exclamations très-vives & même exagérées, si je l'ose dire, tels que puissent être les avantages qu'on fait à sa niece.

Luc. Apparemment qu'il lui donne tout son bien.

Duf. Je n'en doute point. Mais ce ne sera sûrement pas une consolation pour la pauvre enfant.——N'entends-je pas la voix de Madame ?

Luc. Mon Dieu oui, c'est-elle !—Comme elle est pâle !—Madame Célie la soutient.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, CÉLIE, Madame DUFRAIGNE, LUCETTE.

Cél. UN fauteuil, un fauteuil !——J'avois prévu cela ; elle n'a pu soutenir cette lecture. Asseyez-vous, mon cœur. (*La Comtesse s'assied, & tire son mouchoir dont elle se couvre le visage.*)

Luc. Madame va se trouver mal !

Cél. Cela passera, cela passera.

Luc. (*bas à Madame Dufraigne.*) Mais regardez donc la mine ſatisfaite de Madame Célie.

Duf. (*bas.*) Cela eſt inoui.

Cél. Laiſſez-moi ſeule avec elle. Allez, allez, je vous en prie, la Bonne ; & vous Lucette, ne vous inquiétez pas. En vérité, il n'y a pas de quoi : laiſſez-nous ſeulement.

Luc. (*a part*) *en regardant Celie.* Cela eſt trop ſingulier ; il faut qu'il y ait quelque choſe là-deſſous. (*Elle ſort avec Madame Dufraigne.*)

SCENE IX.

LA COMTESSE, CÉLIE.

Célie, (*à part.*)

COMMENT la préparer à tant de bonheur !—(*Haut.*) Ma ſœur, calmez-vous donc. Réellement votre douleur eſt déraiſonnable.

La Comteſſe. Elle eſt exceſſive du moins.—Mais en fut-il jamais de mieux fondée ?

Celie. Oh, pour fondée !—Il faut pourtant tâcher d'en modérer l'excès——car enfin, vous ne pouvez vous diſpenſer de retourner là-dedans.

La Comteſſe. (*ſe levant.*) Ah, vous avez raiſon, & je ne devois pas en ſortir ; mais vous m'avez entraînée.

Cél. Vous étiez prête à vous évanouir.

La Comteſſe. Et ma fille, que penſera-t-elle d'une ſemblable foibleſſe ? Venez, rentrons ; conduiſez-moi.

Célie. Rien ne preſſe.

La Comteſſe. Mais ma fille va venir me trouver.

Cél. Non, j'ai chargé ſon pere de la retenir, & il eſt convenu qu'on lira toujours le contrat en votre abſence ; quand la lecture ſera finie, on viendra vous chercher ; vous pourrez ſigner aveuglément—oui, oui—ſur ma parole.

La Comteſſe. Mais j'étois préſente, & je ne vous ai point entendu dire tout cela.

Cél. Oui, vous étiez préſente, mais vous n'aviez pas votre tête.—Emilie n'avoit pas la ſienne davantage.—Je ſuis convenue de mes faits avec votre mari & le Comte de Moncalde, & je vous ai emmenée au moment où vous alliez perdre tout-à-fait connoiſſance.—Aſſeyez-vous, car vous avez encore un regard effaré qui m'effraye.

La Comteſſe. (*s'aſſeyant.*) En effet—je n'ai que des idées confuſes de tout ce qui s'eſt paſſé dans le ſallon.

Cél. Je le crois bien : en ſortant vous vous êtes évanouie ; vous avez été près d'un quart d'heure dans l'antichambre, abſolument ſans connoiſſance.

La Comteſſe. Et ma fille l'a-t-elle ſu ?

Cél. Non, non ; ſoyez tranquille.

La Comteſſe. Retournons là-dedans.—Donnez-moi le bras.

Cél. Pas encore.

La Comteſſe. (*ſe levant.*) Pourquoi donc me retenir ?—Emilie ne s'eſt-elle pas trouvée mal ? ne me cachez-vous rien ?

Cél. Regardez-moi bien, & voyez ſi mon viſage annonce quelque choſe de fâcheux ? (*La Comteſſe la regarde, Célie ſourit & l'embraſſe.*)

La Comteſſe. (*avec étonnement.*) Ma ſœur !

Cél. Je ris,——je pleure.——Je ne me poſſede pas.

La Comteſſe. (*avec une extrême émotion.*) Quoi ?—Comment—que ſignifie ?

Cél. Eh bien, vous voilà déja hors de vous.—Je ſais un petit ſecret qui vous feroit plaiſir, mais.——

La Comteſſe. Ah, pourriez-vous le garder dans l'état où je ſuis, ma ſœur !

Cél. C'eſt peu de choſe, mais enfin—— D'abord, le Comte de Moncalde aſſure tout ce qu'il poſſede à votre fille---& puis---je n'oſe achever.

La Comteſſe. Ma ſœur, ma chere amie, que me faites-vous entrevoir ?—Son départ ne ſera pas ſi prochain ?

Cél. C'eſt cela.

La Comteſſe. Dieu, Dieu ! Et combien de temps reſtera-t-il ?

Cél. Ah, doucement.---D'abord calmez-vous, & je vous répondrai.

La Comteſſe. O mon Dieu !—Se pourroit-il ! Six mois, un an peut-être ?

Cél. De la modération,....ou je me tairai.

La Comteſſe. Ma chere ſœur ; mon amie.—Pardonnez.... Parlez, ne craignez rien.... Je ſuis tranquille.

Cél. Et vous tremblez ; vous n'en pouvez plus.... Vous reſpirez à peine.

La Comteſſe. Dites-moi donc ?... Parlez par pitié.

Cél. Ecoutez-moi donc avec patience. Ce ſoir le Comte de Moncalde, enchanté de me devoir ſon bonheur, par reconnoiſſance m'a confié ce petit ſecret ; il ſe faiſoit un plaiſir de vous ſurprendre : mais l'état où nous vous avons vue au commencement de la lecture, l'a convaincu qu'il falloit quelques préparations pour vous l'annoncer ; je m'en ſuis chargée.--- Dans ce moment, on prépare auſſi votre fille, &—

La Comteſſe. Ah, ma ſœur, achevez donc de vous expliquer ; craignez, par vos ménagements, de me faire concevoir peut-être de trop grandes eſpérances.

Cél. Oh, je ne crains rien.

La Comteſſe. Ciel !—& ſi au-lieu d'un an, j'allois me flatter de deux ?—de trois ?

Cél. Vous en êtes bien la maîtreſſe.

La Comteſſe. Seroit-il poſſible ?—ma ſœur ! —Emilie—ma fille !—où eſt-elle ?—Allons.

Cél. On la prépare, vous dis-je.

La Comteſſe. Eh bien ?

Cél. Eh bien, chere amie, je n'y puis ré-

fiſter davantage.—Vous êtes la plus heureuſe des meres.

La Comteſſe. Quoi ?—ma fille !—Juſte Ciel ! je l'entends.

Cél. Oui, c'eſt elle ; je lui ſacrifie le plaiſir inexprimable de vous apprendre l'excès de votre bonheur.

SCENE X & derniere.

LA COMTESSE, CÉLIE, ÉMILIE.

ÉMILIE *éperdue, accourant avec la plus grande précipitation.*

MA mere !—(*Elle ſe jette dans ſes bras.*)

La Comteſſe. Mon enfant !

Emil. Maman !—— Je ne vous quitterai jamais !

La Comteſſe. Jamais !—Grand Dieu !

Cél. Ah, ma ſœur !—Elle chancele ; elle pâlit.—Aſſeyons-la.—*La Comteſſe tombe dans le fauteuil, Emilie la ſoutient dans ſes bras.*)

Emil. O ma mere, concevez-vous ma félicité ?—Ah, vous ſeule pouvez en juger !

La Comteſſe. Tu ne me quitteras jamais ! Jamais !—& comment ?—Quelle aſſurance en recevrai-je ?—Ne nous abuſe-t-on point !—— Une fauſſe eſpérance me donneroit la mort.

Cél. Le Comte de Moncalde vouloit éprouver votre eſtime pour lui, & le déſintéreſſement de votre tendreſſe pour Emilie ; il vouloit que vous euſſiez le courage & la gloire de faire le ſacrifice de votre fille, afin d'avoir le mérite & le bonheur de vous rendre cet enfant ſi chere.—Tout ſon bien eſt en France ; il ne retournera jamais en Portugal.

La Comteſſe. Eſt-il poſſible ; ô Ciel !— *(à Emilie.)* Et votre pere ?

Emil. Je l'ai laiſſé dans les bras de M. de Moncalde ; je les ai devancés, j'ai volé.

La Comteſſe. O le plus généreux des hommes !———Ah, courons les chercher.

Cél. On vient ; ce ſont eux.

La Comteſſe. Ah, je le vois---ô mon fils ! *(Elle court au-devant du Comte de Moncalde, qui s'avance & ſe précipite à ſes pieds. Henriette, Agathe, la Bonne, Lucette & pluſieurs autres Domeſtiques accourent en foule, entourent la Comteſſe, & expriment par leurs attitudes la joie la plus vive.) (La Comteſſe, embraſſant le Comte de Moncalde.)* Mon fils, mon fils ! que vous méritez bien un titre ſi doux !--- Vous me rendez ma fille.---Ah, c'eſt la vie que je reçois de vous. --*(Au Comte d'Orſan.)* Mon ami ! --ma fille---mes enfants---ma ſœur. Embraſſez donc la plus fortunée de toutes les meres !---*(Le Comte de Moncalde, toujours aux genoux de la Comteſſe, tient une de ſes mains*

qu'il baise en pleurant ; le Comte d'Orsan & Emilie s'avancent & soutiennent la Comtesse dans leurs bras ; Célie, Agathe, Henriette courent l'embrasser, tandis que la Bonne & Lucette saisissent & baisent sa main : les autres Domestiques restent à quelques pas, & par différents gestes, expriment le tendre intérêt qu'ils prennent à cette scene. Il faut que tous les mouvements de cette scene muette soient extrémement vifs & rapides. La toile se baisse.)

F I N.

L'INTRIGANTE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

La Baronne D'ARZELE.

LAURETTE, *Fille de la Baronne.*

LISETTE, *Femme de chambre de la Baronne.*

BELINDE, *Amie de la Baronne.*

Madame ROGER, *Gouvernante de Laurette.*

La Marquise DE BLEVILLE.

CAROLINE, *Fille de la Marquise.*

Un Valet-de-chambre.

La Scene est à Paris, chez la Marquise.

L'INTRIGANTE,

COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente un Sallon.

Madame ROGER, LISETTE.

Liſ. OUI, cela eſt ſûr ; Madame en eſt convenue ce matin devant moi ; ſon fils épouſe Mademoiſelle Caroline.

Rog. La fille de Madame la Marquiſe de Bléville ?

Liſ. Oui, mais Madame ne veut pas qu'on le diſe encore publiquement ; elle a même prié Madame de Bléville de n'en point parler.

Rog. Et pourquoi cela ?

Lis. Oh, que sais-je ; Madame passe sa vie à faire des cachotteries auxquelles on ne comprend rien : c'est son caractere ; entre nous, elle est indiscrete & mystérieuse ; j'ai remarqué cela mille fois.

Rog. Elle a bien de l'esprit, toujours.

Lis. Eh bien, dans le monde on prétend que non : mais cependant elle fait ce qu'elle veut ; elle connoît l'univers, se mêle de tout ; oh, c'est une femme d'une activité incomparable.

Rog. Je la blâme seulement de tenir sa fille au couvent depuis l'âge de trois ans ; elle est si riche, elle auroit bien pu l'élever chez elle.

Lis. Cependant elle aime beaucoup Mademoiselle Laurette ; mais elle a tant d'affaires, qu'elle ne peut pas s'occuper de son éducation.

Rog. C'est dommage, car Mademoiselle Laurette a le plus joli naturel.

Lis. Elle a un bon cœur, par exemple ; elle paroît aimer son frere à la folie.

Rog. Oui, il vient souvent nous voir au couvent ; & quand Mademoiselle Laurette est au parloir avec lui, c'est un plaisir de les entendre jaser.

Lis. En effet, elle parle beaucoup.

Rog. Oh, vous ne voyez rien : il n'y a que trois jours qu'elle est ici, elle n'est pas encore bien à son aise. Mais au couvent, elle divertit tout le monde. Elle est née comme cela ; à quatre ans elle avoit déja *de petites raisons* à faire mourir de rire.

Lis. Et à quinze ans, il me paroît qu'elle a *des petites histoires* qui durent bien long-temps,

& qui, je crois, ne ſont pas toujours très-vraies. Enfin, pour trancher le mot, je ſoupçonne qu'elle eſt un peu menteuſe.

Rog. Dame, écoutez donc; à force de babiller, cela arrive quelquefois.

Lis. Mais, ſi donc, cela eſt affreux.

Rog. Oh, elle ne fait jamais que de petites menteries innocentes, & qui ne ſont tort à perſonne.

Lis. Mais, quand on ment pour ſon plaiſir, on pourroit bien auſſi mentir par intérêt.

Rog. Oh que non; c'eſt de l'enfance, cela paſſera. Il faut qu'elle parle, d'abord: c'eſt un enfant qui a tant d'eſprit, qu'elle ne peut jamais reſter un moment la bouche fermée. Quelquefois, quand elle eſt à côté de moi à travailler, elle jaſe, elle jaſe; c'eſt comme une lecture, & cela des heures entieres.

Lis. Mais que peut-elle vous dire?

Rog. Oh, des contes—des folies.—Enfin, plutôt que de ne pas parler, elle diroit du mal d'elle.

Lis. Jugez ſi elle ſeroit capable d'en dire de ſon prochain.

Rog. Cela paſſera, cela paſſera; moi, j'étois tout de même dans ma jeuneſſe.

Lis. Mais vous en avez encore de beaux reſtes.

Rog. A propos, dites-moi donc, Madame eſt fort amie avec Madame de Saint-Alban; je ne ſavois pas cela.

Lis. Oh, ce n'eſt que depuis peu; c'eſt pour quelqu'affaire ſans doute.

Rog. Elle y va juſqu'à trois ou quatre fois

par jour : j'ai appris cela par ma fille, qui eſt femme-de-chambre de Madame de Saint-Alban, & favorite ; car ma fille eſt ſa confidente, je puis dire cela. C'eſt auſſi une bonne condition que celle de Madame de Saint-Alban ; on n'en ſort jamais ſans obtenir quelque emploi. Avec tout cela, Madame a encore plus de crédit ; voyez la fortune qu'elle a faite à ce vieux Bernard, ſon valet-de-chambre ; il a une bonne place dans les Fermes ; Madame ne lui devoit que ſept années de gages, & lui donne pour cela un emploi qui vaut mille écus. Voilà de la généroſité, d'autant plus que Bernard eſt un idiot qui n'étoit propre qu'à reſter dans une anti-chambre. Et le Gouverneur de M. le Marquis, à qui elle n'avoit promis qu'une penſion de douze cents francs au bout de dix ans, & que voilà Secretaire d'Ambaſſade. Madame ſurpaſſe toujours ſes promeſſes, & ne donne rien de ſa poche ; cela eſt admirable—réellement admirable.

Lis. Avec tout cela, croiriez-vous qu'elle n'eſt pas heureuſe ?

Rog. Comment ! elle n'eſt pas heureuſe ?

Lis. Je vous aſſure qu'il n'y a perſonne de plus à plaindre ; je vois cela de près. Premiérement, la vie agitée qu'elle mene a ruiné ſa ſanté ; & puis elle ne jouit pas de ſon crédit, par la peur continuelle qu'elle a de le perdre : en rendant ſervice à une perſonne, elle en déſoblige pluſieurs, & ſe fait tous les jours de nouveaux ennemis ; & par un malheur ſingulier, ceux qu'elle comble de graces ſe diſpenſent de la reconnoiſſance, en prétendant qu'elle y

trouve toujours son intérêt personnel. D'ailleurs, elle est éternellement dévorée d'inquiétude, de chagrin. Elle est beaucoup moins satisfaite d'un succès, qu'elle n'est affligée d'un revers. La disgrace d'un homme en place, le plus léger changement dans le Ministere, lui causent des insomnies & des agitations affreuses; elle se plaint sans cesse des calomnies de ses ennemis, des malignes interprétations du monde, de l'ingratitude de ses protégés, & de l'ennui mortel qu'elle est forcée de subir si souvent en sacrifiant toujours son goût à l'intérêt; en composant sa société, non des personnes les plus aimables, mais de celles qui peuvent être utiles à ses projets; enfin, en renonçant aux plaisirs, au repos, à l'amitié, pour se livrer entiérement à l'intrigue & aux affaires.

Rog. Elle n'a point d'amis!—Mais Madame Belinde?

Lis. Bon! elle s'est déja brouillée deux ou trois fois avec elle; Madame Belinde est si légere—mais elle avoit quelques liaisons avec la Marquise de Bléville, & voilà la cause de ce dernier raccommodement.

Roger. J'entends la voix de Mademoiselle Laurette.

Lis. L'on commence toujours par l'entendre avant de la voir. Oui, la voici.

C E N E II.

LAURETTE, Madame ROGER, LISETTE.

Laur. MA Bonne!—Ah, vous voilà, Liſette, je ſuis charmée de vous trouver enſemble, j'ai mille choſes à vous dire — je ſuis au comble de mes vœux ; mon frere ſe marie, ce n'eſt plus un myſtere ; maman a bien voulu me le confier, je m'en doutois.—M. de Mirvaux, comme vous ſavez, eſt frere de Madame la Marquiſe de Bléville ; j'ai vue que maman avoit pour lui des attentions ſurnaturelles.—Je dis *ſurnaturelles*, parce que c'eſt la plus ennuyeuſe perſonne que ce M. de Mirvaux—— ſourd & begue—le pauvre homme!—& ſilencieux à un excès.—Paſſe encore pour cela ; mais ne pas entendre un mot de ce qu'on lui dit!—& maman, malgré tout cela, avoit des graces pour lui!—& j'entendois qu'elle lui diſoit qu'il pouvoit être ſûr qu'elle lui feroit obtenir ce Gouvernement vacant ; qu'elle attachoit ſon bonheur à cette affaire.—Oh, je comprenois bien qu'il y avoit quelque choſe là-deſſous ; & juſtement c'eſt que M. de Mirvaux eſt frere de Madame de Bléville, & par conſéquent

l'oncle de ma future belle-sœur.—Lisette, connoissez-vous Caroline!—N'est-ce pas qu'elle est charmante; une douceur, une grace!—un caractere d'une égalité parfaite; & de la gayeté, des talents, de l'esprit, & un naturel!—un naturel incomparable.

Rog. Mais, Mademoiselle, on diroit que vous avez passé votre vie avec elle: vous ne l'avez cependant vue qu'une seule fois au bal l'hyver dernier; & hier environ un quart-d'heure, chez Madame votre mere.

Laur. Oui; mais j'ai beaucoup causé avec elle.

Rog. Mais, comment? hier vous n'avez pu lui parler.

Laur. Cela est vrai; mais le jour que je l'ai vue au bal, nous eûmes ensemble une longue conversation.—Rien n'est plus singulier; je me rappelle qu'elle me dit qu'il manquoit à son bonheur d'avoir une sœur. Je lui répondis que j'aurois été bien heureuse d'en avoir une comme elle.—Cela est fort extraordinaire. —Mais, vous n'y êtes pas.—Elle s'attendrit, m'embrassa; & dans l'instant, je pensai à mon frere, & je m'écriai: mais j'ai un frere!—— Elle rougit, & moi aussi.—Elle comprit fort bien mon idée.—je le vis clairement.---Un moment après, mon frere vint la prier à danser.

Lis. Ah, Mademoiselle, permettez-moi de vous arrêter-là: Monsieur votre frere n'étoit point à Paris; il a passé tout l'hyver dernier à Strasbourg.

Rog. (*riant.*) Ah, ah, ah, la pauvre enfant, la voilà toute déroutée—quel dommage

que vous l'ayez interrompue ! elle alloit nous conter la plus jolie hiſtoire.

Lis. Je n'en doute pas; Mademoiſelle conte fort bien ; il ne lui manque que d'avoir la mémoire un peu plus ſûre.

Laur. (*embarraſſée.*) Réellement——je croyois.—Mais vous avez raiſon, Liſette; je ne vous ſais point mauvais gré de m'avoir repriſe.

Lis. Mademoiſelle, c'eſt par attachement. —Je ſuis fachée de vous voir un défaut.

Laur. Quel défaut, Liſette ?

Lis. Hélas, Mademoiſelle, je n'oſe même pas le nommer.

Laur. Comment donc ?—— Mais, ma bonne !

Rog. Eh bien, Mademoiſelle, c'eſt que vous jaſez trop ; je vous l'ai déja dit.

Laur. (*à Madame Roger.*) Mais vous aimiez à m'entendre conter des hiſtoires --- je vous en ai toujours vu rire.---Et vous-même, ma Bonne, vous en dites tous les jours de nouvelles.

Rog. Sans doute pour paſſer le temps.--- Mais ce qui étoit bon dans votre enfance, ne vaut plus rien à préſent ; vous avez quinze ans, il faut quitter cette habitude.

Laur. Eh bien, ôtez-la-moi donc, puiſque c'eſt vous qui me l'avez donnée.

Lis. Ah, malheureuſement, elle eſt plus facile à prendre qu'à quitter.---Mais paix, voici Madame.---Allons-nous-en. (*Elle ſort avec Madame Roger.*)

SCENE III.

LA BARONNE, BELINDE, LAURETTE.

LA BARONNE, *un paquet de lettres à la main, un valet-de-chambre eſt derriere elle.*

QUEL énorme paquet! (*Elle lit tout bas.*)

Bél. Et---faudra-t-il répondre à tout cela?

D'Arz. (*liſant toujours.*) Ah, mon Dieu!

Bel. Quoi donc?

D'Arz. Cela eſt affreux.---Ce malheureux Simon, à qui j'ai fait avoir un emploi dans les Fermes, vient de faire une banqueroute frauduleuſe!

Bel. Je n'en ſuis pas ſurpriſe, c'etoit un ſi mauvais ſujet.---A propos, ſavez-vous que le Précepteur que vous avez donné à la Vicomteſſe, & qui étoit ſi fortement recommandé par vous, a pris la fuite avant-hier, après avoir volé pour vingt mille francs de diamants?

D'Arz. Oui, c'eſt une déſagréable aventure.---Comme cet homme-là m'a trompée!---Je lui croyois, je l'avoue, un mérite ſupérieur.

Laur. Ah, que j'en ſuis fâchée!---je le connoiſſois. C'eſt lui, maman, qui chantoit des

chanſons ſi drôles, & qui contrefaiſoit ſi bien Arlequin & Pierrot, n'eſt-ce pas ?

D'Arz. (*à ſon valet-de-chambre.*) Mettez tous ces papiers dans mon cabinet.---Ecoutez. ---Un homme vêtu de noir viendra peut-être dans une demi-heure ; vous le ferez paſſer dans ma chambre, & vous m'avertirez auſſi-tôt.--- Dites à la Pierre qu'il mette un habit gris ; donnez-lui cette lettre ; il la portera à ſon adreſſe, mais au jour tombant---entendez-vous ---attendez---que je me rappelle.---Ah, ſi ce jeune Peintre revient, annoncez-lui qu'il ſera ſûrement reçu de l'Académie des Peintures.--- Mais qu'il finiſſe donc le portrait de ma petite chienne ; n'oubliez pas de lui dire cela.--Allez. ---Un moment !---Voilà tout, je crois.---Oui, allez. (*Le valet-de-chambre ſort,*) Ah, cà, Laurette, j'ai à vous parler : Madame & Mademoiſelle de Bléville viendront aujourd'hui, je vous prie de mettre tous vos ſoins à plaire à cette derniere.

Laur. Caroline ?---Ah, maman, volontiers, je l'aime de tout mon cœur.

D'Arz. Comment ! vous la connoiſſez ?

Laur. Oui, maman, beaucoup ; je l'ai vue au bal ; nous cauſions toujours enſemble. Je lui ai parlé ſouvent de mon frere ; & je la crois fort bien diſpoſée en ſa faveur. D'ailleurs, elle a réellement de la confiance en moi.

D'Arz. Mais voilà un haſard très-heureux, il faut tirer parti de cela. Tâchez de l'entretenir aujourd'hui en particulier, & vous me rendrez compte de votre converſation.

Laur. Oui, maman.

D'Arz. Allez, ma fille, rejoindre votre bonne.

Laur. Voulez-vous, maman, que je vous dise de quelle maniere je m'y prendrai pour lui parler de mon frere—D'abord je commencerai——

D'Arz. Il suffit, nous en raisonnerons tantôt.

Laur. Oh, je meurs d'envie de causer avec elle; je voudrois y être—Premiérement, je lui dirai——

D'Arz. C'est assez, Laurette. Allez, mon enfant. (*Laurette baise la main de sa mere, & sort.*)

SCENE IV.

LA BARONNE, BÉLINDE.

D'Arz. ENFIN, me voilà sûre de ce mariage que je desirois passionnément: j'ai conduit cette affaire avec assez d'adresse—Je n'ai rien négligé—J'ai su, par exemple, que Lisette connoissoit une des femmes-de-chambre de la Marquise, & je l'ai chargée de la gagner; Lisette a de l'esprit, & s'est acquittée de cette commission avec beaucoup d'intelligence.

Bel. Je crois que ce n'eſt pas la premiere de ce genre qu'elle a reçue de vous.

D'Arz. C'eſt ſur-tout en ne negligeant aucun des petits moyens, qu'on réuſſit.

Bel. Eh, vraiment oui; voilà le ſecret du métier, & ce qui a fait dire aux gens mal intentionnés, que nous autres intrigants, nous devons moins nos ſuccès à l'eſprit qu'à une certaine ſoupleſſe de caractere.

D'Arz. Intrigants—Réellement vous avez des expreſſions——

Bel. Un peu groſſieres, n'eſt-ce pas?—Si j'étois auſſi conſommée que vous l'êtes dans les affaires, je ne ferois pas un pareil aveu; mais je ne ſuis intrigante que par caprice & par accès, & j'en conviens bonnement: quand je ſerai perfectionnée, je changerai de langage; car je ſens bien que la ſublimité de la profeſſion eſt de déguiſer toujours la vérité, même tête-à-tête avec ſon amie. Mais revenons à notre mariage, je vous avoue que je conſerve encore des craintes.

D'Arz. Et moi, je n'en ai nulle, ſi vous voulez continuer à me ſervir auſſi bien auprès de la Marquiſe.

Bel. Je vous l'ai promis, vous y pouvez compter; mais je ſuis curieuſe, il faut ne me rien cacher; je ſoupçonne que vous ne me dites pas tout.

D'Arz. Moi!

Bel. Oh, j'en ſuis ſûre. Que ſignifient toutes ces viſites que vous faites depuis huit jours à Madame de Saint-Alban? Allons, de la franchiſe, ou bien je vous déclare que j'ai

une intrigue toute prête pour découvrir ce que vous prétendez dissimuler.

D'Arz. Vous me prévenez; en vérité, mon projet étoit de vous en parler.

Bél. Ah ça, point de fausses confidences, car je vous avertis que mon frere est ami intime de Madame de Saint-Alban, & il revient ce soir de ses terres; ainsi je vous assure que je saurai par lui la vérité de cette affaire.

D'Arz. Eh, mon Dieu! ce n'est pas vous que je voudrois tromper; vous m'offensez, ma chere Bélinde.

Bél. Je crains vos distractions; je me rappelle de vous en avoir vu quelques-unes dans ce genre. Mais revenons au fait.

D'Arz. Le voici: j'ai imaginé, pour assurer notre mariage, de tâcher d'obtenir la promesse d'une place à la Cour pour ma future belle-fille. J'ai fait des démarches, & j'ai appris qu'il y avoit un engagement qui s'opposoit à ma demande; on n'a pu me nommer la personne; mais j'ai découvert que Madame de Saint-Alban se mêloit de cette affaire: comme elle n'a point d'enfants, j'ai senti qu'elle n'y pouvoit mettre un vif intérêt; & ayant la possibilité de la servir dans une chose qu'elle desiroit personnellement, j'ai été la trouver.

Bél. Comment, vous lui avez proposé de renoncer à la place, & de faire réussir son affaire personnelle?

D'Arz. Ecoutez jusqu'au bout. J'ai commencé par lui offrir mes services, ensuite je lui ai demandé le nom de la personne à qui la

place étoit promiſe ; comme vous croyez bien, cette queſtion n'a pas été faite ſans art.

Bél. Oh, je m'en rapporte bien à vous.

D'Arz. Véritablement je me ſuis ſurpaſſée. —Elle m'a répondu que la place étoit promiſe à la fille d'un de ſes amis, mais qu'elle avoit donné ſa parole d'honneur de ne pas la nommer.

Bél. Eh bien, voilà tout votre art perdu ; combien de fois vous en avez prodigué ainſi ſans utilité, & pour la ſeule ſatisfaction de votre conſcience !

D'Arz. Alors je me ſuis retournée ; j'ai demandé ſi cet homme étoit un militaire—& ſuſceptible d'un Gouvernement : elle a répondu qu'oui.

Bél. Vous avez offert de lui faire avoir ce Gouvernement vacant, s'il vouloit céder la place ?

D'Arz. Juſtement ; mais j'ai pris la précaution de faire promettre à Madame de Saint-Alban, qu'elle ne me nommeroit point à cet homme, qui veut lui-même reſter inconnu. Enfin, elle lui a fait ma propoſition ce matin ; il en a paru fort tenté ; il a demandé quelques heures pour y réfléchir, & rendra ce ſoir une réponſe poſitive.

Bél. Je ne reviens point de ma ſurpriſe.

D'Arz. Comment trouvez-vous ce tour-là ---Il faut vous dire que depuis hier, je ſuis ſûre de faire donner ce Gouvernement à qui je voudrai.

Bél. Mais, vous avez promis à M. de Mir-

vaux, au frere de la Marquise de Bléville, d'employer tout votre crédit, pour le lui faire obtenir; comment vous tirerez-vous de là?

D'Arz. Oh, rien n'est plus facile; il croira que j'ai échoué: j'annoncerai à la Marquise que sa fille aura une place; je presserai la noce; & le mariage fait, j'aurai peu d'inquiétudes sur le reste. Je ne vous cache pas que je suis véritablement peinée d'avoir donné de fausses espérances à ce pauvre M. de Mirvaux, & d'être forcée de l'abuser encore là-dessus; au reste, je lui rendrai service dans une autre occasion; & d'ailleurs, je ne le sacrifie qu'à l'intérêt de sa niece: il l'aime beaucoup; ainsi le fond de tout cela est assez innocent.

Bél. Oui, oui; il seroit encore à souhaiter que les intrigues ne produisissent jamais rien de plus noir———Mais, dites-moi, vous ne soupçonnez pas quel est l'homme qui avoit obtenu une place pour sa fille?

D'Arz. Non. Je n'ai pu le découvrir—On ne connoît aucun des amis particuliers de Madame de Saint-Alban qui ait une fille.

Bél. Enfin, ce soir vous saurez la réponse.

D'Arz. Oui, à sept heures il reviendra chez Madame de Saint-Alban, à qui j'ai permis de me nommer, s'il accepte; mais elle lui demandera encore le secret jusqu'à la conclusion du mariage.

Bél. Il est certain qu'une place de plus à offrir, rend encore votre fils un meilleur parti; cependant, je crois que sans vous donner tant de peines, vous auriez pu réussir peut-être plus sûrement: car si la Marquise découvre toutes

ces intrigues, le mariage eſt rompu ; c'eſt une femme extraordinaire ; elle a vécu jadis à la Cour ; mais depuis dix ans, conſacrée entiérement à l'éducation de ſa fille, elle a preſque renoncé au monde, & paſſe la plus grande partie de ſa vie dans ſes terres ; la ſolitude a donné à ſon caractere une tournure originale ; elle a des idées tout-à-fait ſingulieres ; par exemple, elle a l'averſion la plus décidée pour tout ce qui peut reſſembler à l'intrigue, & elle conſerve encore des préventions contre vous à cet égard, malgré les ſoins que j'ai pris pour la diſſuader. Ainſi, prenez garde à vous ; ſi vous aviez voulu m'en croire, vous n'aviez qu'à vous tenir tranquille, & ce mariage étoit ſûr ; mais vous avez une activité que rien ne peut modérer, & une étonnante antipathie pour le repos.

D'Arz. Nous réuſſirons, n'en doutez pas. La Marquiſe auroit-elle conſenti à venir chez moi, à m'amener ſa fille, & à me parler elle-même ſur cette affaire, ſi au fond du cœur elle n'étoit pas déterminée ?

Bél. Mais elle n'a commencé à venir chez vous que d'hier ; elle ne vous a point donné de parole poſitive ; & d'ailleurs, ſavez-vous pourquoi elle s'eſt décidée à vous voir ? Pour vous étudier & vous connoître.

D'Arz. Ah, m'étudier ; je le trouve charmant—— Et penſez-vous que cet examen ſoit bien embarraſſant ? Vous inquiete-t-il beaucoup ?

Bél. Mais, un peu—

D'Arz. Sans vanité pourtant, je crois qu'

ayant un grand intérêt à subjuguer Madame de Bléville, j'en viendrai à bout.

Bél. Je sais que vous avez fait des miracles en ce genre; mais vous n'avez jamais eu affaire à une personne qui eût par devers elle quinze ans d'expérience, & dix de réflexions.

D'Arz. En vérité, c'est une femme très-bornée, soyez sûre de cela.

Bél. Tout ce qui n'est pas subtil & raffiné, vous paroît stupide; j'ai fait cette remarque-là mille fois. Comme vous avez supérieurement d'adresse, vous dérouterez facilement l'artifice; mais vous ne vous défiez point assez de la simplicité & de l'esprit naturel; & cependant croyez que rien ne déconcerte plus la finesse & la ruse, que la franchise & la bonne foi. ——— J'y ai été attrapée, moi, qui vous parle, & voilà pourquoi j'ai renoncé à l'intrigue & aux détours—— Enfin, je vais cependant les employer encore pour vous servir; je vais mentir à cette pauvre Marquise, qui se fie à moi; je vous donne-là une grande preuve d'amitié: cette affaire est si intéressante pour vous, que je ne vous cache pas que j'ai de mauvais pressentiments. Madame de Bléville m'en impose, je l'avoue; elle a une candeur, un naturel, qui m'attendrissent malgré moi; quand je veux la séduire, c'est elle qui me gagne; & sa droiture & sa bonté me font mille fois rougir en secret de mes tromperies & de moi-même.

D'Arz. Vos tromperies!——— Mais vous êtes folle; mon fils n'est-il pas un excellent

parti ? Par sa naissance & sa fortune, n'est-il pas fort en droit de prétendre à la fille de Madame de Bléville ? En contribuant au succès de cette affaire, ferez-vous faire un mauvais mariage à cette jeune personne ?

Bél. Non, sans doute ; mais enfin, pour décider la Marquise, il faut la tromper sur votre caractere ; il faut, en un mot, faire mille mensonges.

D'Arz. Vous voulez peut-être me persuader que vous n'avez jamais menti ?

Bél. Oh, mon Dieu non ; j'ai eu tant de fois cette complaisance pour vous ! mais je ne mens que par foiblesse & point par inclination, & dans ce cas le remords & le dégoût suivent de près la faute.

D'Arz. Je ne comprends rien à tout cet étalage de beaux sentiments ; ce que j'entrevois, c'est que sûrement quelque intérêt que j'ignore, vous fait parler.

Bél. Ainsi, vous ne me croyez pas ?

D'Arz. Mais le *galimathias* ne m'a jamais séduite, vous le savez, ma chere Bélinde.

Bél. Malheur à celui qui nomme *galimathias*, des mouvements si simples de repentir & de sensibilité. Quand j'agis contre ma conscience, je me sais gré du moins du combat que j'éprouve ; s'il me fait souffrir, en même-temps il me console, en me prouvant que l'action que ma raison condamne, répugnoit à mon cœur, & n'étoit pas faite pour lui : alors j'attribue mes fautes à de mauvais conseils, à des liaisons dangereuses ; je me raccommode avec moi-même, & je puis espérer que l'experience & les

réflexions m'arracheront à des égarements dont je gémis & que je hais.

D'Arz. Quelle déclamation !—Quelle violence !————Vous êtes véritablement en colere.

Bél. Oui, j'en conviens. Je ne puis supporter de vous voir une défiance injurieuse qui ne vous quitte jamais ; vous avez la manie de supposer toujours des desseins secrets & mystérieux ; les paroles ne sont pour vous que des signes trompeurs, faits pour déguiser la vérité—Avec des idées semblables, comment voulez-vous conserver des amis ? Mais je ne veux plus me fâcher ni me brouiller ; vous m'avez rendu plusieurs services ; tels que fussent vos motifs, je ne dois pas l'oublier. Je puis vous être utile, j'y ferai mes efforts, soyez-en certaine ; mais je proteste que c'est la derniere fois que je me laisserai aller à une complaisance contraire à mes principes & à mon inclination.

D'Arz. Pour moi je ne prends point le même engagement ; car je sens que rien ne me coûtera pour vous obliger & vous témoigner ma reconnoissance.

Bél. Eh bien, vous m'offensez encore ; pensez-vous qu'il soit nécessaire de me promettre des récompenses pour réchauffer mon zele ?

D'Arz. Mon Dieu que vous êtes pointilleuse & susceptible !—tout ce que je vous dis vous révolte.

Bél. C'est que vous employez l'artifice, que vous m'en supposez, & que je n'en ai point ; & voilà comme l'art peut devenir nuisible!—

Ah! je vous le répete, craignez Madame de Bléville; craignez, en voulant la flatter, de la choquer mortellement: songez qu'elle eſt la droiture & la franchiſe même; &, croyez-moi, renoncez avec elle à tous ces vains détours.

Un Valet-de-Chambre, (*à la Baronne.*)

L'homme vêtu de noir eſt dans le cabinet de Madame.

D'Arz. C'eſt bon. Mes chevaux ſont-ils mis?

Le Valet-de-Chambre. Oui, Madame.

D'Arz. (*à Bélinde.*) Il faut que je ſorte dans l'inſtant, pour une importante affaire. Je reviendrai bientôt, ne vous en allez pas; car j'ai encore pluſieurs choſes à vous dire.

Bél. A la bonne-heure; je vous attendrai.

(*La Baronne ſort précipitamment.*)

SCENE V.

BÉLINDE, *ſeule.*

QUELLE femme!—quel caractere!—— C'eſt une grande folie d'avoir de l'amitié pour

elle—Eſt-elle capable d'y répondre ?—S'engager avec Monſieur de Mirvaux à lui faire avoir ce Gouvernement, & le faire donner à un autre !—Et, ce matin encore, elle lui renouvelloit en ma préſence toutes ſes proteſtations !—Quelle fauſſeté !- Enfin, j'ai promis de la ſervir encore dans cette occaſion ; malgré ma répugnance & mes ſcrupules, je tiendrai ma parole—Dans quelle ſituation embarraſſante je me trouve !—Il faut que j'agiſſe contre ma conſcience, ou que je trahiſſe une perſonne que j'ai aimée, & avec laquelle je parois aux yeux du monde intimément liée !—Ah ! je le ſens, nos vertus dépendent ſur-tout du choix heureux de nos amis————On vient—c'eſt Madame de Bléville : allons, diſſimulons.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, BELINDE.

Bél. (*s'avançant vers la Marquiſe.*)

LA Baronne vient de ſortir ; mais elle va rentrer tout-à-l'heure.

Blev. Je ne suis pas fâchée de vous trouver seule ; vous me témoignez tant d'intérêt, Madame, que chaque jour ajoute à ma confiance pour vous : je pourrois cependant vous soupçonner de partialité, puisque vous êtes l'amie intime de la Baronne ; mais je suis sûre que votre cœur est bon, ainsi il m'est impossible de craindre que vous ayez l'intention de me tromper.

Bél. Eh bien, Madame, vous avez déja vu deux fois la Baronne ; comment la trouvez-vous ?

Blev. Mais elle m'a paru bien affectée—J'ai facilement remarqué qu'elle se contraignoit avec moi—Elle a trouvé le secret de débiter dans une demi-heure de conversation, dix sentences contre l'intrigue & la dissimulation : elle a vanté cent fois sa *franchise* & sa *bonhommie* ; elle cherchoit tous les moyens imaginables de me louer & de me flatter—Tout cela m'a beaucoup déplu, je vous l'avoue.

Bél. Ne la jugez point là-dessus. Elle savoit vos préventions contre elle ; n'est-il pas simple que, d'après cela, elle ait été mal à son aise avec vous ?

Blev. A une ame noble & franche, cette espece d'embarras n'auroit dû inspirer que de la sécheresse & de la froideur ; il n'est pas naturel d'accabler de caresses & d'éloges, une personne qu'on croit prévenue contre nous ; elle a voulu me séduire, & elle a manqué d'adresse dans cette occasion. Sans un cœur droit & sensible, les calculs de l'esprit sont souvent faux—Mais je veux suspendre mon opinion ; je

ſais combien il eſt déraiſonable de juger légérement, & j'ai un ſi grand intérêt à connoître parfaitement la Baronne !—Vous ſavez, Madame, la tendreſſe que j'ai pour ma fille ; j'ai mis tous mes ſoins à former ſon caractere ; mais elle n'a que ſeize ans ; en la mariant auſſi jeune, je ne puis me diſſimuler que c'eſt la belle-mere que je ſaurai lui choiſir, qui perfectionnera ou gâtera mon ouvrage : cette réflexion peut tout ſur moi ; dois-je céder mes droits ſur ma fille à une perſonne que je n'eſtimerois pas ?

Bél. Non, ſans doute ; mais ſoyez ſûre qu' elle ne recevra de la Baronne que les meilleurs conſeils.

Blev. Les conſeils, Madame, ne ſont rien ſans l'exemple.

Bel. Je vois à quel excès les ennemis de la Baronne l'ont calomniée auprès de vous.

Blev. On prétend qu'elle eſt intrigante ; & ſi cette imputation eſt fondée, je ne lui donnerai ſûrement pas ma fille. Mais je ſais avec quelle légéreté & quelle injuſtice le monde juge à cet égard, & je n'ignore pas que l'envie & la malignité attribuent preſque toujours à l'intrigue, ce qui n'eſt ſouvent que l'effet du bonheur ou du mérite. Ainſi, je vous le répete, je me dépouillerai de toutes préventions, & je ne jugerai que par moi-même.

Bél. Il eſt certain que la Baronne a de l'activité dans le caractere ; rien ne lui coûte pour ſervir ſes amis ; &, comme toutes les perſonnes obligeantes, elle eſt accuſée d'intrigue par ceux qui ne la connoiſſent pas.

Blev. Eh, comment peut-on confondre une vertu si précieuse avec un défaut si haïssable !——Le desir d'obliger vient du mouvement le plus naturel & le plus doux d'un bon cœur, d'une bienfaisance qui saisit tous les moyens de se satisfaire: ce sentiment respectable & pur n'égarera jamais ; il fera craindre, en rendant un service, de commettre une injustice ; il ne produira jamais les trames secretes, les complots nuisibles de l'intrigue, qui, toujours personnelle, sourde aux remords, insensible à l'amitié, n'agit que pour l'orgueil & pour son intérêt.

Bél. Quelle peinture !—oui---si je connoissois des intrigants, vous me les feriez haïr---- Mais, vous dites qu'ils n'ont point de remords: j'en suis fâchée ; ils ne sont donc pas punis ?

Blev. La privation de tous les délicieux sentiments des ames pures, n'est-elle pas une assez grande punition ?——Le plus méchant de tous les hommes ne l'est que par sa faute ; parce qu'il a dédaigné de résister à ses passions : avant que sa foiblesse l'en ait rendu l'esclave, il a connu sans doute la douce compassion, la tendresse, & quelques mouvements de générosité ; parvenu au terme funeste du dernier degré de corruption, ce souvenir de sa premiere jeunesse lui reste encore, & devient son cruel & juste chatiment, en lui prouvant l'existence de la vertu qu'il a trahie, & du bonheur auquel il a renoncé.

Bél. Que j'ai de plaisir à vous entendre !---

Mais, mon Dieu, qui vient déja nous troubler ?

Blev. C'eſt ma fille.

SCENE VII.

LA MARQUISE, BÉLINDE, CAROLINE.

Car. MAMAN.

Blev. Eh bien ?

Car. (*bas.*) Je deſirerois bien vous parler.

Bél. Je ne veux point vous gêner——Vous dînez ici ?

Blev. Oui.

Bél. La Baronne va ſûrement rentrer ; je vous laiſſe ; je vous ferai avertir de ſon arrivée. (*Elle ſort.*)

SCENE VIII.

LA MARQUISE, CAROLINE.

Blev. QUE vouliez-vous dire, mon enfant?

Car. Mon oncle m'a chargée de vous apprendre, maman, qu'on lui propoſe le Gouvernement qu'il deſiroit, s'il veut renoncer à la place qui lui a été promiſe pour moi. Il ajoute, qu'avec le temps, il pourroit faire paſſer ce Gouvernement à celui que vous choiſirez pour votre fils, & qu'en attendant, il lui en donneroit tous les appointements ; ainſi que vous décidiez, & que vous lui écriviez ſur le champ ce que vous préférez.

Blev. Propoſer le troc d'une place pour un Gouvernement !—Que ſignifie toute cette intrigue-la ?

Car. Mon oncle deſire que vous n'en parliez point, ſur-tout ici.

Blev. Je vois bien pourquoi; mon frere, depuis long-temps, a reçu la parole de la Baronne qu'elle ſolliciteroit cette grace pour lui, & qu'il veut lui cacher qu'il s'eſt adreſſé à un autre; je n'aime pas tout cela—Je ne recon-

nois point mon frere à cette conduite myſtérieuſe & détournée—Au reſte, je vois qu'il préfere le Gouvernement : il eſt très-fait pour y prétendre par ſes ſervices, ainſi je vais lui conſeiller de l'accepter. Mais, parlons d'un objet plus important, de votre mariage, ma chere Caroline : je trouve dans le parti qui ſe préſente, beaucoup d'avantages relativement à la fortune ; mais je deſire avant tout que la famille à laquelle je remettrai ce que j'ai de plus cher, ſoit digne de recevoir & d'adopter une fille telle que vous. Je veux que vous puiſſiez y trouver des exemples de vertu, des amis, & ſur-tout des guides éclairés dont votre âge a tant de beſoin. Je n'ai rien promis ; je ne prendrai aucun engagement ſans votre aveu : vous verrez ce ſoir celui qui ſe propoſe, vous paſſerez la journée avec ſa mere & ſa ſœur ; vous avez l'eſprit juſte, de la raiſon, & une ame pure ; c'en eſt aſſez pour être en état d'obſerver par vous-même : examinez avec attention la Baronne & ſa fille ; ſongez que la premiere deſire me remplacer auprès de vous, & que l'autre, ſi ce mariage a lieu, doit être votre compagne, votre ſœur & votre amie.

Car. Ah, maman, qui pourroit jamais vous remplacer auprès de moi ?—La belle-mere que vous me donnerez, me ſera chere, ſans doute ; elle pourra compter ſur mon attachement & mon obéiſſance : mais je n'aurai jamais qu'une *ſeule mere*, mon vrai guide & ma premiere amie, ma mere enfin, car ce titre ſacré renferme tous les autres ; je ne les trouverai qu'en vous, maman, qu'en vous ſeule.

Blev. Ce ſentiment de préférence eſt juſte ; il fait mon bonheur, & j'y compte à jamais : mais enfin, ma fille, votre belle-mere aura le droit de prétendre à votre confiance, à votre attachement ; il faut que vous puiſſiez l'eſtimer, puiſqu'un de vos devoirs ſera de la chérir—— Ce choix, ma fille, eſt donc également important & pour vous & pour moi.

Car. Il dépend de vous ; pourrois-je en être inquiete ? Votre expérience, maman, votre tendreſſe pour moi, vous feront facilement pénétrer le caractere de la Baronne.

Blev. J'y mettrai tous mes ſoins. Mais, Caroline, je vous charge d'entretenir ſa fille, & de tâcher de découvrir quels ſont à-peu-près ſes principes ; je regarde ce moyen comme un des plus certains pour bien juger ſa meré.

Car. Ma couſine eſt dans le même couvent que Laurette ; elle m'en a beaucoup parle.

Blev. Eh bien.

Car. Elle m'a conté qu'elle avoit une tendreſſe touchante pour ſon frere, qu'elle a un cœur excellent : elle m'en a cité mille traits de bienfaiſance & de bonté, réellement intéreſſants ; enfin, ma couſine dit qu'elle ne lui connoît qu'un ſeul défaut, celui de trop parler.

Blev. Ah, tant pis. Ce défaut peut entraîner à tant de vices !—Les médiſances, les indiſcrétions, les tracaſſeries, les menſonges viennent ſouvent bien moins de la méchanceté, que de ce deſir immodéré de toujours parler, d'avoir toujours quelque choſe à dire. D'ailleurs, ce défaut eſt auſſi ridicule qu'il eſt dangereux ; il enlaidit particuliérement les fem-

mes, en leur ôtant cet air de reſerve, de modeſtie & de réflexion qui leur ſied ſi bien ; enfin, il nuit à l'eſprit comme aux agréments, en privant des plus ſûrs moyens de s'inſtruire, que la jeuneſſe ne peut trouver que dans le ſilence & l'obſervation. Mais nous nous oublions enſemble—Il faut que j'écrive à votre oncle avant le dîner ; paſſons dans le cabinet de la Baronne. Venez, ma fille. (*Elles ſortent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CAROLINE, LAURETTE.

Laur. RESTONS ici, ma chere Caroline, & cauſons en liberté—Que je ſuis heureuſe de trouver une occaſion de vous entretenir ſans témoins—& de pouvoir vous dire à quel point je deſire votre amitié.

Car. En vérité, vous n'aurez pas de peine à l'obtenir.

Laur. Maman me recommandoit ce matin de mettre tous mes soins à la gagner ; mais cet ordre de sa part étoit inutile ; je ne suis que le mouvement de mon cœur, & je n'agis point du tout par politique, je vous assure.——Il en faut pourtant quelquefois, de *la politique* ; c'est ma bonne qui dit cela, en parlant de maman, que l'on me cite toujours pour son esprit & son adresse.——Mais, revenons à ce que nous disions ; je vous proteste que je vous aimerai toujours, je le sens.——Mon Dieu, que n'avons-nous été élevées ensemble !——Mais peut-être n'avez-vous jamais été mise au couvent ?——Non ?——Que vous êtes heureuse, c'est un grand bonheur de n'avoir jamais quitté sa mere, n'est-ce pas ?——Ah, vous avez bien raison, je le pense comme vous.——Ah ça, maintenant parlons de mon frere ; parlons-en sans déguisement ; n'y consentez-vous pas.—— Vous souriez ; que j'aime cette réponse ! Oui, c'est m'en dire assez ; vous êtes d'une franchise qui me charme ; je me rendrai digne de votre confiance, soyez-en sûre ; & puisque vous m'ouvrez votre cœur, je vous avouerai naturellement que mon frere n'a rien de caché pour moi ; il est transporté de son bonheur——il y a plus d'un an qu'il vous aime.——Vous êtes étonnée ; je sais bien que vous ne l'avez jamais vu, mais il vous connoît.——En allant à Strasbourg, il a passé par——la Terre où vous demeurez tous les étés, n'est-elle pas en Languedoc ?——Oui. ——Eh bien, il s'est un peu détourné pour passer près de votre château ; il se déguisa en paysan, il vous vit plusieurs

fois, il vous trouva charmante, & il m'écrivit la deſſus une lettre !——oh, la plus jolie lettre !——je vous la montrerai quelque jour. ——Il eſt bien aimable, mon frere.——j'eſpere qu'il vous plaira.——Il y avoit à Straſbourg une jeune Demoiſelle qui auroit bien voulu l'épouſer ; il m'a conté cela. Elle étoit belle comme un ange ; mais mon frere étoit inſenſible pour elle, parce qu'il vous aimoit.——Et—— avez-vous lu l'hiſtoire de Grandiſſon ? Eh bien, celle-là y reſſemble. Oui—cette pauvre Demoiſelle eſt devenue folle comme Clémentine, &——il y a trois ans qu'elle eſt dans ce triſte état.——Voyez un peu de quoi vous êtes cauſe !

Car. J'avoue——

Laur. Mais, dites-moi, quand mon frere me queſtionnera ſur vos ſentiments, que lui répondrai-je ?

Car. Comment ?——

Laur. Rien ?—Oh, cela ſeroit trop cruel ! Je lui dirai que vous êtes touchée de ſa conſtance. Vous ne le voulez pas ?——Vous devez être plus réſervée ?—Votre remarque eſt très-juſte. Eh bien, j'éviterai de me trouver ſeule avec lui, afin de ne pas céder à la tentation de lui détailler tout notre entretien.--Et le jour du mariage n'eſt pas encore fixé ?---Tant pis, je voudrois que ce fût demain.---A propos, j'ai déja commandé ma robe pour le jour de la noce ; elle ſera blanche & lilas.------Vous n'aimez pas le lilas.---Il eſt vrai que je ſuis bien brune, il ne me ſiéra pas ; vous avez raiſon, je vous remercie de l'avis. J'en aurai une autre

bleue & argent, faite à l'Angloiſe, & relevée en draperie avec des glands de paillon.—Ne faudroit-il pas que la jupe fût coupée? de ſatin blanc, par exemple?—A la bonne heure, je l'aime mieux auſſi.—Voilà un excellent conſeil; en vérité, vous avez bien du goût, &—

Car. (*regardant à ſa montre.*) Pardonnez, mais il eſt quatre heures, je ſuis obligée de vous quitter.

Laur. Quoi! ſitôt?

Car. Il faut que j'aille retrouver ma mere.

Laur. Embraſſez-moi donc. Voilà un entretien qui m'a fait un bien grand plaiſir. Je ne l'oublierai jamais; mais je n'en abuſerai point; ſoyez ſûre que je ſerai diſcrete. Adieu, ma chere Caroline.

Car. (*à part.*) Pauvre Laurette!—Ah, que ſa mere eſt condamnable, de ne l'avoir pas corrigée de cet odieux défaut!

Laur. Vous me parlez, je crois?

Car. Non.—Adieu.—Je ne puis reſter plus long-temps.—(*A part en s'en allant.*) Elle m'intéreſſe, & je la plains; mais jamais, je l'eſpere, elle ne ſera ma ſœur. (*Elle ſort.*

SCENE II.

LAURETTE *seule.*

ELLE a l'air attendri.—J'ai gagné son amitié, je m'en flatte ; cela est juste, car je l'aime déja véritablement : elle est si douce, si obligeante ! comme sa conversation est aimable ! ---Que je serai heureuse d'avoir une belle-sœur si charmante ; elle fera le bonheur de mon frere ; & mon frere m'est si cher !---Oui, si ce mariage manquoit à présent, je sens que je ne m'en consolerois jamais.

SCENE III.

LA BARONNE, LAURETTE.

D'Arz. LAURETTE.

Laur. Maman.

D'Arz. Je vous cherchois.---J'ai appris de

jolies choſes de vous.---Comment vous compoſez des hiſtoires, vous mentez, & avec moi ?

Laur. Quoi donc, maman ?

D'Arz. Vous prétendiez ce matin que vous connoiſſiez beaucoup Mademoiſelle de Bléville ; c'étoit, diſiez-vous, votre amie intime ; & vous ne l'aviez vue qu'une fois.

Laur. Cela eſt vrai, maman.---Mais je la connoiſſois de réputation.---Elle a une de ſes couſines dans mon couvent.

D'Arz. Oui, je le ſais ; ſans quoi je croirois que c'eſt encore un nouveau menſonge que vous me faites : quand on eſt menteuſe, on perd le droit d'être crue, même lorſq'on dit la vérité. Eh bien, cette couſine vous a beaucoup parlé d'elle ?

Laur. Oui, maman ; elle m'a même montré pluſieurs de ſes lettres, & ſouvent je la chargeois de quelques petites commiſſions pour Caroline ; de maniere que nous avons une eſpece de correſpondance l'une avec l'autre : ainſi je n'avois pas tort de dire que je la connoiſſois.

D'Arz. Vous avez toujours au moins fort exagéré, & c'eſt un grand tort ; je vous prie de n'y plus retomber : ſi cela vous arrivoit encore, vous ne me trouveriez pas la même indulgence. Dites-moi, vous venez de cauſer long-temps avec Mademoiſelle de Bléville ; que vous a-t-elle dit ?

Laur. Ah, maman, j'en ſuis enchantée.

D'Arz. Comment ?

Laur. Je vais vous rendre compte de notre entretien.

D'Arz. Ah ça, Laurette, point de broderies.

Laur. Non, maman, je ne me permettrai pas la moindre exagération. D'abord, c'eſt moi qui ai parlé la premiere.

D'Arz. Je m'en doute, car vous trouvez un grand plaiſir à parler.

Laur. Je lui ai fait des proteſtations d'amitié ; elle m'a répondu de la maniere la plus tendre : je ne pourrois pas bien répéter les termes, je ne veux pas mentir, je ne m'en ſouviens pas ; mais je me rappelle que j'en étois charmée : & puis j'ai vanté mon frere ; & elle m'a témoigné que cet éloge lui plaiſoit beaucoup : cependant elle m'a priée inſtamment de ne le pas dire à mon frere ; elle a ajouté que la réſerve ne lui permettoit pas de lui avouer encore ſes ſentiments.

D'Arz. Elle a dit cela.

Laur. Oui, maman, mot à mot.

D'Arz. Prenez garde, Laurette ; ſi vous mentez, je ne vous croirai de ma vie.

Laur. Maman, je vous jure, je vous proteſte que je n'invente rien.

D'Arz. Allons, pourſuivez ; qu'avez-vous répondu ?

Laur. Attendez, maman, car j'ai tant de peur d'exagérer.—Ah, je me ſouviens.—Je lui ai promis la plus grande diſcrétion—& enfin j'ai parlé du jour de la noce ; j'ai dit que j'aurois une robe lilas ; là-deſſus elle a répondu que le bleu me ſiéroit davantage.

D'Arz. Elle eſt entrée dans ces détails ?

Laur. Tout ſimplement ; & elle m'a conſeillé une robe à l'Angloiſe coupée, & relevée avec des glands de paillon bleu.

D'Arz. Je voudrois pour toute choſe au monde que ce récit fût vrai ; mais Laurette—

Laur. Maman, je vous donne ma parole d'honneur que je n'ai pas exagéré d'un mot ; & pour mieux vous prouver ma véridicité dans ce moment, je vous avouerai que quelquefois j'ai l'habitude d'ajouter un peu à ce que je conte, & que même tout-à-l'heure, avec Caroline, j'ai inventé une petite hiſtoire pour faire valoir mon frere ; mais à préſent, dans tout ce que je viens de vous dire, je vous jure que je ne crois pas avoir menti, ni même exagéré le moins du monde. Enfin, demandez à Mademoiſelle de Bléville elle-même, je ſuis ſûre qu'elle en conviendra.

D'Arz. Allons, ma fille, je vous crois, & vous me cauſez une joie infinie ; je regarde maintenant le mariage de votre frere comme une choſe faite ; car Mademoiſelle de Bléville peut tout ſur ſa mere.

Laur. Ah, maman, j'oublioiſ.—Quand elle m'a quittée, notre converſation l'avoit tellement touchée, qu'elle avoit les larmes aux yeux en m'embraſſant ; je crois bien qu'elle vouloit me le cacher ; car elle eſt ſortie avec beaucoup de précipitation.

D'Arz. J'entends la voix de Bélinde, laiſſez-nous, Laurette ; Madame de Bléville ramenera ce ſoir ſa fille à huit heures pour l'entrevue.

Laur. Maman, vous me ferez avertir ?

D'Arz. Oui, fûrement. Allez, ma fille.

Laur. (*à part, en s'en allant.*) Je ſuis contente de moi, car pour le coup je n'ai dit que la vérité. (*Elle ſort.*)

SCENE IV.

LA BARONNE, BÉLINDE.

D'Arz. VENEZ, venez, ma chere Bélinde, j'ai pluſieurs choſes à vous dire qui vous feront plaiſir. A préſent j'imagine que vous ne douterez plus du ſuccès de notre affaire.

Bél. La Marquiſe vous a donc donné ſa parole ?

D'Arz. Non, pas encore ; mais elle m'a fait entendre qu'elle laiſſeroit cette déciſion à ſa fille ; & je ſuis ſûre que Mademoiſelle de Bléville deſire vivement ce mariage, & même qu'elle y compte.

Bél. Mais comment pouvez-vous ſavoir cela poſitivement ?

D'Arz. Par Laurette, à qui Mademoiſelle de Bléville l'a dit.

Bél. Laurette me paroît une charmante en-

fant; elle eſt douce & ſenſible, mais bien étourdie, & j'ai cru remarquer qu'elle altere un peu ce qu'elle conte.—Elle a un tel beſoin de parler !

D'Arz. Cela eſt vrai, & je viens dans l'inſtant de la gronder fortement là-deſſus. Mais pour cette fois, je ſuis certaine qu'elle m'a dit l'exacte vérité, & avec des détails ſi naïfs & ſi naturels, qu'il ne peut me reſter aucun doute à cet égard. Je voulois vous dire encore que je reçois à l'inſtant un billet de Madame de Saint-Alban, qui me mande que notre homme acceptera ſûrement le Gouvernement, parce qu'il a envoyé chez elle pour la prier de le recevoir avant l'heure convenue, étant, dit-il, fort preſſé de terminer.

Bél. Eh bien, l'affaire eſt donc faite à préſent ?

D'Arz. Non, parce que Madame de Saint-Alban étoit forcée de ſortir, & que, d'après la premiere convention, elle s'étoit arrangée pour ne rentrer qu'à ſept heures.

Bél. Il en eſt cinq ; ainſi dans deux heures nous ſaurons le nom de cet homme, & il apprendra le vôtre.

D'Arz. La Marquiſe revient à huit heures, & je pourrai lui annoncer que ſa fille aura une place ; tout cela eſt arrangé à merveille. Convenez que j'ai bien conduit cette affaire : je vous avoue que mon amour-propre eſt véritablement ſatisfait. Vous l'aviez piqué ce matin par toutes vos craintes, & je ne ſuis pas fâchée de vous prouver qu'il n'y a rien dont je ne puiſſe venir à bout, quand je le veux décidé-

ment. Cette femme, que vous m'avez représentée comme une personne si redoutable, si pénétrante, est au vrai d'une médiocrité——& avec son air froid & sérieux, elle est fort loin d'être insensible à la louange ; d'ailleurs, j'ai pris la forme qui pouvoit lui plaire, & je vous assure qu'elle est persuadée que je suis la meilleure femme, la plus unie & la plus naturelle qu'elle ait jamais connue.

Bél. Je souhaite qu'aucun revers ne vienne troubler cet enivrement de joie & d'amour-propre.—Mais, voici Lisette, qui a sûrement quelque chose de très-pressé à vous dire ; car elle paroît bien agitée.

SCENE V.

LA BARONNE, BÉLINDE, LISETTE.

D'Arz. QUE voulez-vous ?

Lis. Ah, Madame, j'ai de mauvaises nouvelles à vous apprendre.

D'Arz. Qu'est-ce que c'est donc ?

Lis. Mademoiselle Laurette——je suis forcée de vous en avertir, vous a beaucoup nui auprès de Madame de Bléville.

D'Arz. Comment ?

Lif. La femme-de-chambre de Madame de Bléville, qui eſt dans vos intérêts, eſt venue me donner cet avis. Elle a entendu une converſation de ſes deux maîtreſſes, dans laquelle Mademoiſelle Caroline diſoit à ſa mere que Mademoiſelle Laurette lui avoit fait mille menſonges ; qu'elle avoit toujours parlé, ſans lui laiſſer jamais la poſſibilité de répondre un mot ; enfin, Mademoiſelle Caroline a ajouté que Mademoiſelle Laurette, par ſes menſonges & ſes indiſcrétions, lui avoit donné contre vous, Madame, & contre votre famille, les préventions les plus fâcheuſes & les mieux fondées.

D'Arz. Appellez-moi Laurette.——Je ſuis outrée.

Bél. Modérez-vous——tenez, juſtement la voici. Comme elle vient précipitamment !—Qu'a-t-elle à nous dire ?

SCENE VI.

LA BARONNE, BÉLINDE, LAURETTE, LISETTE.

LAURETTE, *toute eſſoufflée.*

MAMAN—maman.—J'ai fait la découverte la plus importante.

D'Arz. Taiſez-vous. J'ai découvert, moi, que vous êtes un monſtre de fauſſeté, & que vous déſhonorez votre famille par le vice le plus bas & le plus odieux.

Laur. O Ciel !—Maman, je ne vous ai pas menti la derniere fois que vous avez daigné m'entendre ; je le proteſte.

D'Arz. Otez-vous de mes yeux, vous me faites horreur.—Mademoiſelle de Bléville eſt furieuſe contre vous ; & tout ce que vous m'avez conté d'elle, n'étoit qu'un tiſſu de menſonges.

Laur. Juſte Ciel !——Mais j'aurois donc menti ſans le ſavoir ; car je vous jure, maman.

D'Arz. Préparez-vous à retourner au couvent tout-à-l'heure.

Laur. Mais auparavant, maman, écoutez-moi, je vous en conjure ; j'ai l'avis le plus eſſentiel à vous donner.

D'Arz. J'admire votre audace ; comment oſez-vous ſeulement ſoutenir mes regards ?

Laur. Votre colere & mon repentir m'accablent, mais je dois parler.

D'Arz. Encore une fois, taiſez-vous ; je vous ordonne de ne pas prononcer une parole de plus.

Laur. *(à part.)* Ah, quel ſupplice !

D'Arz. Venez, Bélinde ; voyons quel parti nous prendrons.——Venez. *(Elle ſort.)*

SCENE VII.

BÉLINDE, LAURETTE, LISETTE.

LAURETTE, *arrêtant Bélinde.*

AH, Madame, par pitié un moment.

Bél. Laiſſez-moi, je ne veux pas vous entendre.

Laur. L'intérêt de ma mere.——Celui de mon frere——

Bél. A votre âge, quel avis utile peut-on donner ?

Laur. Le haſard m'a fait découvrir.

Bél. Vous êtes jeune, corrigez-vous d'un vice déſhonorant ; pleurez-en les triſtes conſéquences, voilà tout ce que je puis vous dire. (*Elle veut ſortir.*)

Laur. (*l'arrêtant toujours.*) Madame---- Madame---écoutez-moi.

Bél. En vérité, vous êtes folle ; Liſette, débarraſſez moi d'elle, je vous prie.

Liſette, (*arrachant des mains de Laurette la robe de Bélinde.*) Mais finiſſez donc, Mademoiſelle, la tête vous tourne.

Laur. Ah, quelle violence !——Madame.

Bél. Liſette, retenez-la.——(*Elle ſort.*)

SCENE VIII.

LAURETTE, LISETTE.

Laur. MADAME—Elle m'échappe—— que je ſuis malheureuſe.——Eh bien, Liſette, je n'ai plus d'eſpérance qu'en vous.

Liſ. Ah, Mademoiſelle, point d'hiſtoires, de grace.

Laur. Quoi, Liſette, refuſez-vous auſſi de m'entendre ?

Liſ. Ma foi, Mademoiſelle, quoique je ne ſois qu'une femme-de-chambre, je n'ai pas plus de goût pour les menſonges que Madame Bélinde.

Laur. Je mérite toutes ces humiliations--- mais, Liſette, n'achevez pas de me déſeſpérer ; je n'ai que quinze ans, j'ai été mal élevée, plaignez-moi, & ſoyez ſûre que cette terrible leçon m'a corrigée pour la vie.

Liſ. Ah, que ce langage me fait plaiſir !

Laur. Ecoutez-moi donc.

Liſ. Hai, hai.—Vous allez retomber.

Laur. Eh, grand Dieu, voyez mes pleurs, voyez l'état où je ſuis ; pouvez-vous me ſoupçonner de vouloir dans cet inſtant inventer une hiſtoire ?

Lif. Hélas, Mademoiſelle, c'eſt que l'habitude en eſt ſi forte chez vous, que je ſuis convaincue que vous mentez ſouvent ſans le vouloir.

Laur. Le temps ſe paſſe—& bientôt l'avis que j'ai à donner ſera inutile.——Ah, Liſette, ſi vous êtes capable de quelque compaſſion, encore une fois, laiſſez-moi parler; faut-il vous en prier à genoux? rien ne me coûte pour l'intérêt de mon frere. Liſette, ma chere Liſette, laiſſez-vous toucher. (*Elle ſe jette à genoux.*)

Lif. (*la relevant.*) Eh, bon Dieu, Mademoiſelle, que faites-vous? La fille de ma maîtreſſe à mes pieds, pour me demander de l'écouter!---Ah, ma chere Demoiſelle, voyez donc à quel excès d'abaiſſement de certaines fautes peuvent conduire! Moi, que votre confiance honoreroit tant, ſi vous étiez ce que vous devriez être, il faut que je ſois humblement ſuppliée pour me décider à vous entendre.---- Pardonnez cette réflexion, je ne la fais que pour votre bien; car votre douleur & vos larmes me rendent tout mon reſpect pour vous. Parlez, Mademoiſelle, parlez; je vous écoute.

Laur. Hélas, l'heure s'avance, & nous n'avons pas un inſtant à perdre. Vous ſavez que la fille de ma bonne eſt femme-de-chambre de Madame de Saint-Alban?

Lif. Oui.

Laur. Eh bien, elle eſt venue il y a une heure pour voir ſa mere; & la trouvant ſortie, elle m'a demandée, & elle m'a conté que ſa maîtreſſe lui avoit fait la confidence qu'une

affaire qui devoit assurer le succès du mariage de mon frere, seroit terminée ce soir à sept heures.

Lis. Mademoiselle, permettez, il n'est guere naturel que cette femme-de-chambre aille vous conter les confidences de sa maîtresse.

Laur. Mais elle me connoît beaucoup, elle vient sans cesse me voir au Couvent. D'ailleurs, elle a cru se faire un mérite auprès de moi, en me disant un secret qui ne lui paroît pas bien important, puisqu'il cessera d'en être un ce soir.

Lis. Mais je vous observerai.

Laur. Au nom de Dieu ne m'interrompez plus.---Cette fille m'a donc dit qu'un homme de la connoissance de sa maîtresse renonçoit à une place, en faveur d'un Gouvernement que maman lui faisoit avoir ; cet homme vient ce soir à sept heures chez Madame de Saint-Alban ; il ne sait pas le nom de maman, & maman ignore le sien, &——

Lis. En vérité, Mademoiselle, je veux mourir si je comprends un mot à toute cette histoire.

Laur. Mais cet homme est justement M. de Mirvaux ; voilà ce que cette femme-de-chambre m'a appris ; vous devez sentir que lorsqu'on lui nommera maman, il sera furieux, puisque—

Lis. Eh bien, Madame n'a-t-elle pas promis un Gouvernement à M. de Mirvaux ; il l'aura, pourquoi seroit-il en colere ?

Laur. Mais vous ne m'avez donc pas écoutée ?

Lif. J'étois un peu en diſtraction, je vous l'avoue.

Laur. Oh, mon Dieu, quelle épreuve !--- ma patience eſt à bout.---Liſette, je vous en conjure, allez trouver ma mere ; dites-lui ſeulement que cet homme inconnu de Madame de Saint-Alban, eſt M. de Mirvaux, & qu'elle aille ſur le champ chez Madame de Saint-Alban, pour la prier de ne la point nommer, ſans quoi le mariage de mon frere eſt rompu ſans retour.---Allez, ma chere Liſette, je vous en ſupplie.

Lif. Madame me recevra fort mal—

Laur. Mais elle vous écoutera, dites-lui cela.

Lif. Quoi ? que lui dirai-je ?---que M. de Mirvaux ne veut plus du Gouvernement ?

Laur. Vous me mettez à la torture ; véritablement vous me tuez.

Lif. Tenez, voilà Madame Bélinde, donnez-lui cette commiſſion ; car pour moi, Mademoiſelle, je ne ſaurois m'en charger.

SCENE IX.

BÉLINDE, LAURETTE, LISETTE.

Bél. VENEZ, ma chere Laurette, j'ai obtenu votre pardon ; votre mere consent à vous voir & à vous embrasser.

Laur. Madame, j'ai parlé à Lisette, souffrez qu'elle vous dise—

Bél. Eh bien, vous allez recommencer ?—Eh, mon Dieu, apprenez donc à vous taire.

Laur. Madame, le mariage est rompu si l'on ne m'écoute.

Bél. Ah ça, je suis chargée de vous imposer, de la part de votre mere, un silence absolu. Si vous dites un mot, un seul mot, je vous laisse.——Vous n'avez ouvert la bouche depuis ce matin que pour conter des histoires qui n'ont pas le moindre fondement, & pour mentir avec une assurance qui, réellement, n'a point d'exemple ; ainsi, comment espérez-vous qu'on puisse vous croire, & même vous écouter une minute ? Taisez-vous donc, votre pardon n'est qu'a ce prix.---Quels pleurs !---quels sanglots !---Garder le silence, est donc

un affreux tourment pour vous ?---Je n'ai jamais rien vu de pareil.

Laur. (*regardant à sa montre.*) Il eſt ſept heures un quart !---Allons, c'en eſt fait, je puis me taire à préſent ſans effort---l'avertiſſement que je voulois donner eſt inutile maintenant.----O mon frere, je n'ai donc pu vous ſervir !

Bél. Que vient-elle de dire ?---Mais j'entends la Baronne ; venez, Laurette, au-devant d'elle.

SCENE X.

LA BARONNE, BÉLINDE, LAURETTE, LISETTE.

D'Arz. AH, Bélinde !----quelle aventure !---Tout eſt rompu.

Bél. Quoi donc ?

D'Arz. Un billet de Madame de Saint-Alban m'apprend la choſe la plus imprévue.---Elle m'a nommée à cet homme inconnu, qui auſſi-tôt s'eſt levé, & l'a quittée avec fureur.

Bél. Et pourquoi ?

D'Arz. Vous allez le comprendre ; cet homme étoit M. de Mirvaux lui-même.

Bél. O Ciel !

Laur. Ah, maman !——voilà de quoi je voulois vous avertir ; je le savois——

Lif. Oui, je dois rendre témoignage à la vérité ; Mademoiselle Laurette me l'a dit.--- J'avoue que je l'écoutois à peine, & que j'ai refusé de vous informer de ce détail.

D'Arz. Elle le savoit ?

Laur. Oui, maman ; la femme-de-chambre de Madame de Saint-Alban me l'avoit appris ; j'ai compris toute l'importance de cette découverte ; mais vous n'avez pas voulu m'entendre.

D'Arz. Eh bien, sentez donc toutes les conséquences du vice odieux qui vous domine. Vous pouviez me donner l'avis le plus utile ; vous pouviez rendre un service essentiel à votre frere ; mais vous êtes si méprisée, que personne n'a daigné vous croire. Enfin, la vérité, quand elle est dans votre bouche, ne peut ni persuader, ni même se faire écouter ; &, parce qu'elle vient de vous, elle est méconnue & confondue avec l'imposture.

Laur. Ah, maman, épargnez votre malheureuse fille ; depuis deux heures accablée d'une douleur mortelle, je me suis dit à moi-même tout ce qu'on peut me reprocher. Oui, j'avois un vice odieux qui me fait horreur, & que je déteste maintenant ; mais du moins, daignez croire que si l'on m'en eût fait plutôt connoître les affreuses conséquences, si j'avois toujours eu le bonheur d'être sous les yeux de ma mere, je ne serois pas aujourd'hui rejettée par elle, odieuse à moi-même, & méprisée par

tout ce qui m'entoure. O maman, vous m'avez éloignée de vous !---votre fille infortunée vous étoit inconnue---ne me réduisez donc point au déſeſpoir, en m'accablant de vos dédains & de votre haine.---Non, je ne ſuis point mépriſable---je le ſens, je ne le ſuis point---& ſi mon repentir ne peut toucher, ſi l'on veut aggraver encore mon humiliation profonde---oui---j'oſerois peut-être alors me plaindre à mon tour de l'education que j'ai reçue, & n'accuſer qu'elle de mes fautes & de mes malheurs.

Bel. (*à part.*) Affreux reproche !---& qui n'eſt que trop mérité.

D'Arz Quoi donc, vous vous oubliez à ce point !---Sortez.

Laur. Ah, pardonnez-moi, maman.—J'implore votre compaſſion.

D'Arz. Vous n'en êtes pas digne ; ſortez, vous dis-je.—Liſette, ſuivez-la.

Laur. (*en s'en allant.*) Ah, que je ſuis à plaindre !——(*Elle ſort avec Liſette.*)

SCENE XI & derniere.

LA BARONNE, BÉLINDE.

Bél. EN vérité, vous la traitez avec trop de rigueur.

D'Arz. Je suis hors de moi, je l'avoue.

Bél. En effet, voilà d'étranges revers !— M. de Mirvaux étoit cet inconnu : mais il n'est point ami de Madame de Saint-Alban ; il n'a point de fille ?

D'Arz. Afin qu'on le soupçonnât moins, il avoit prié Madame de Saint-Alban d'ajouter ces deux circonstances, qui m'ont en effet abusée, & la place qu'il avoit obtenue étoit pour sa niece.

Bél. Pour cette même Mademoiselle de Bléville pour qui vous la vouliez.— Quel hasard singulier !

(*Un valet-de-chambre apportant un billet à la Baronne.*)

Le Valet-de-Chambre.

Madame, c'est de la part de Madame la Marquise de Bléville.

D'Arz. Il suffit.——(*Le Valet-de-Chambre sort, la Baronne lit le billet.*)

Bél. (*à part.*) Je devine aiſément ce que ce billet contient!

D'Arz. (*après avoir lu.*) Je m'y attendois.——Elle me rend ma parole, & rompt entiérement.

Bél. Ah, ma chere Baronne, je vous l'avois prédit; vous êtes la victime de vos propres artifices. Que de peines perdues! que de ſubtilités nuiſibles!——Dans l'affaire la plus importante de votre vie, l'art & les détours ont détruit ce que la ſeule droiture auroit fait réuſſir; ouvrez donc les yeux, & voyez qu'on peut échouer par l'intrigue même, que dans les affaires publiques & particulieres, la bonne foi eſt utile autant qu'elle eſt aimable; que l'intrigant n'aura jamais que des ſuccès paſſagers, & qu'à mérite égal, l'honnête homme franc dans ſes démarches, inviolable dans ſa parole, déconcertera ſes ruſes, dévoilera ſon manege, & l'emportera toujours ſur lui.

D'Arz. Oui——j'ai fait une grande faute; j'aurois dû, avant de me laiſſer nommer, découvrir quel étoit cet homme inconnu; voilà de quoi je me répens.—Il ne faut plus ſonger à cette affaire; je dois à préſent m'occuper de ce Gouvernement.——J'ai là-deſſus pluſieurs projets confus.——Je vais chez Madame de Saint-Alban.——elle m'a bien mal ſervie; je ſoupçonne là-deſſous quelque trahiſon——je ne me fierai plus à perſonne——tout ceci a tourné d'une maniere qui n'eſt pas naturelle.—Mes yeux s'ouvrent par degrés——ſûrement vous aurez fait quelque indiſcrétion.——Vous m'avez montré une ſi *grande tendreſſe* pour

Madame de Bléville !—Enfin, je viendrai peut-être à bout de pénétrer le myſtere de cet étrange complot. Je ſuis bien-aiſe au moins que vous ſachiez que je n'en ſuis pas entiérement la dupe. Adieu. Pardonnez-moi de vous laiſſer ; mais il faut abſolument que je ſorte, & je ne puis différer davantage. *(Elle ſort.)*

Eél. (*ſeule.*) Je reſte confondue !—Enfin, elle s'eſt donc tout-à-fait dévoilée. Quel amour-propre bas & mépriſable ! Quelle ame fauſſe & ſoupçonneuſe ! Ah, l'horrible choſe que le fond du cœur d'un intrigant de profeſſion ! Ils ſont bien de ſe maſquer ; qui pourroit les voir à découvert, ſans dégoût & ſans indignation !—Sortons de cette maiſon, où ſe ſont tramés tant de complots obſcurs ; où l'on ne reſpire que le menſonge & l'artifice ; ah, ſortons-en, & pour n'y rentrer jamais. *(Elle ſort.)*

Fin du Tome ſecond.